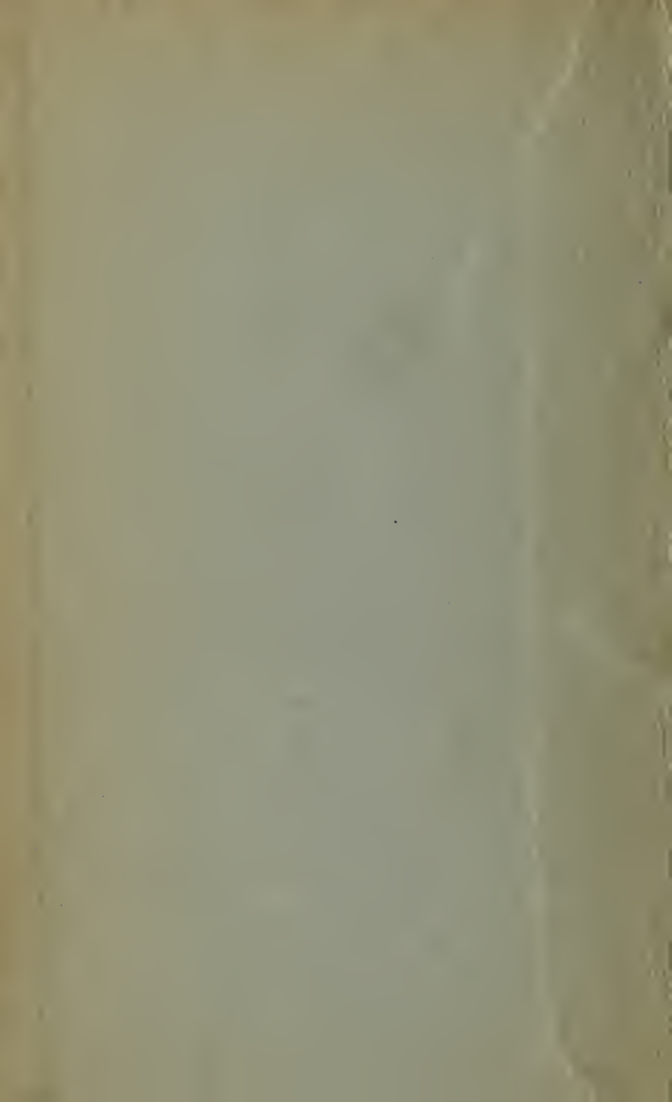
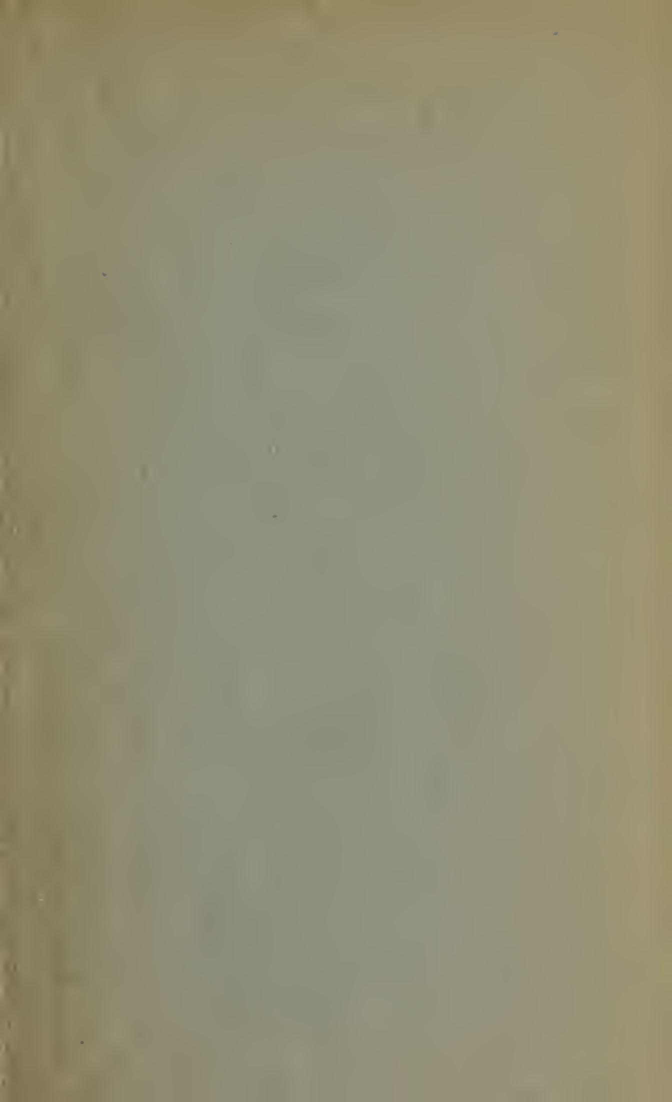

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01441477 5







LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

TOME XIII



AnF
L7777

LES

LITTÉRATURES

POPULAIRES

DE

TOUTES LES NATIONS

TRADITIONS, LÉGENDES
CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES
SUPERSTITIONS

TOME XIII



PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25
1883

29741
26/11/09.

Tous droits réservés



LITTÉRATURE ORALE

DE LA PICARDIE



LITTÉRATURE ORALE

DE

LA PICARDIE

PAR

E. HENRY CARNOY



PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25
1883

Tous droits réservés



LITTÉRATURE ORALE

DE

LA PICARDIE

PAR

E. HENRY CARNOY



PARIS

MAISONNEUVE ET Cie, ÉDITEURS

25, QUAI VOLTAIRE, 25

1883

Tous droits réservés





AVANT-PROPOS

Dans ces derniers temps, l'étude de la Littérature populaire, autrement dit du Folk-Lore, a fait des progrès très sensibles. On s'est mis à l'œuvre sur beaucoup de points à la fois, et les chercheurs ont pu recueillir quantité de documents précieux dont on avait à peine soupçonné l'existence. Les travaux français de MM. Luzel, E. Rolland, Cosquin, Bladé, Sébillot, Cénac-Moncaut, sont venus compléter ceux du même genre entrepris en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Espagne, par Campbell, Kennedy, Ralston, Grimm, Kœhler, Gubernatis, Pitré, Maspons, etc., etc. Mais ces recherches ne

font encore que commencer surtout pour la France où quelques provinces seules ont été explorées : la Bretagne, le Béarn, l'Anjou, la Lorraine, etc.., tandis que la Normandie, la Picardie, l'Auvergne, la Corse ne l'ont été qu'incidemment dans quelque feuille ou quelque almanach local, grâce à la fantaisie d'un touriste plus romancier qu'historien fidèle.

C'est dans le but de sauver la littérature orale de l'oubli que la collection des « Littératures populaires de toutes les nations » *a été entreprise.*

Après les recueils de MM. Maspero, Luzel, Bladé, Paul Sébillot, qui viennent d'être publiés, on trouvera dans ce volume une collection de Légendes, de Contes et de Chansons populaires, recueillis dans l'ancienne province de Picardie (Somme, parties de l'Aisne, de l'Oise et du Pas-de-Calais).

La Littérature populaire de la Picardie, *si l'on en excepte cinq ou six contes publiés dans les Almanachs d'Amiens ou d'Abbeville, et quelques autres que j'ai donnés dans la* Mélusine, *la* Romania, *etc., n'avait pas encore fait l'objet de recherches spéciales. Ce n'est pas que cette province ne fût, sous ce rapport, aussi riche que les autres ; si l'on s'en rapporte à ce qui existe encore de Contes, de Légendes, de Chansons populaires, on peut affirmer*

qu'il y a cinquante ans, la littérature orale a dû être d'une grande richesse.

A cette époque, par des raisons d'économie et de commodité faciles à comprendre, les paysans se réunissaient dans les caves ou dans une grande chambre du village pour y faire la veillée.

Chacun des habitués de la veillée apportait sa bûche ou sa tourbe ; un bon feu flambait dans la vaste cheminée ; les hommes s'asseyaient autour du feu, les uns tricotant, les autres jouant aux cartes ; plus loin les jeunes filles, et dans le fond les mères de famille et les vieilles femmes occupées à filer le lin ou le chanvre. On arrivait après souper, vers cinq ou six heures, et la veillée durait souvent après minuit. C'était un brouhaha de rouets, de voix, de chansons s'entremêlant jusqu'au moment où les hommes fatigués de parler cartes ou récoltes, les femmes de dire du mal de la mère une telle ou du père Thomas, une des fileuses interpellât le conteur ou le chanteur en titre de la veillée, pour demander un bon vieux conte ou une chanson.

Le vieux se faisait prier un peu, histoire de chercher le conte qu'il dirait, et commençait sa légende ou sa chanson. Les rouets se taisaient, les jeunes filles et les commères cessaient de caqueter, et le conte fini,

un autre conteur repartait de plus belle sur un nouveau thème d'histoire. Puis on chantait en chœur, on proposait des énigmes, des devinettes, et le plaisir allait son train.

Les jeunes gens du village arrivaient et demandaient entrée à la veillée. Ils allaient prendre place à côté de la jeune fille qu'ils courtisaient et prenaient part aux chansons des vieux. L'heure de se retirer étant venue, ils reconduisaient leur « belle, » et n'allaient se coucher qu'après avoir joué toutes sortes de tours à ceux qui n'étaient pas de la veillée.

Le jeudi, c'était autre chose. Les gars amenaient le ménétrier ; les vieilles femmes se rangeaient le long des murs, les vieillards se plaçaient devant le feu ; le ménétrier montait sur un bahut et la danse commençait. Le « cotillon, » la « branle, » le « rigodon, » alternaient avec les quadrilles du bon vieux temps. Et quand les danseurs étaient fatigués, on « attisait » le feu ; une grande casserole était bientôt remplie de cidre ou de vieux poiré, de sucre et d'eau-de-vie, et, quand le « flippe » était bien chaud, les grandes tasses remplies du liquide fumant circulaient à la ronde ; les danses recommençaient de plus belle fort avant dans la nuit.

Mais, au moment du Carnaval, il arrivait sou-

vent aux jeunes gens de se livrer à des scènes bien différentes, d'entrer dans les « veilloirs, » de souffler les lampes à bec, de briser les chaises et les rouets des fileuses, et de chasser à coups de bâton les veilleurs et les veilleuses. Ou bien encore on apportait des cadavres de chiens, de chats, voire même de chèvres ou de moutons, et l'on jetait ces charognes dans le cercle des veilleurs !

Le Carnaval achevé, les veillées duraient encore quelque temps avec leur caractère habituel, pour se terminer aux environs de Pâques.

* * *

Cette ancienne coutume de se réunir le soir aux veillées, pendant la mauvaise saison, a disparu avec les causes qui l'avaient produite. L'aisance générale a augmenté avec les progrès de l'agriculture; puis l'industrie est venue apporter une occupation aux paysans que ne retiennent plus les travaux des champs; des usines, des manufactures se sont établies partout; le salaire augmentant pendant que l'instruction populaire se généralisait, une sorte d'évolution a donné naissance à une vie nouvelle toute différente. L'intérieur, le chez soi a pris la place des longues réunions,

des veillées d'autrefois. Le soir, le paysan et sa femme travaillent à quelque métier, et si l'on raconte quelque chose, c'est le journal à un sou arrivé de Paris dans la journée qui en fait tous les frais. Les contes et les légendes s'oublient, et l'on a honte de redire ces « vieilleries » du temps passé.

Quant à la chanson populaire, on croirait presque qu'elle n'existe plus. On a l'habitude de montrer le paysan chantant quelque joyeux couplet tout en conduisant sa charrue; ce n'est certes pas en Picardie que cet usage se retrouve, et si les autres provinces ressemblent à celles du Nord, le laboureur de George Sand passera bientôt à l'état de légende tout comme les bergers de Théocrite et de Virgile.

Quand de nos jours le paysan se laisse aller à chanter, c'est aux jours de fêtes, aux mariages, aux baptêmes et alors que le repos, le bonheur ou... la bière l'ont quelque peu grisé. Et s'il chante, ce ne sont point les airs du vieux temps transmis par les ancêtres, mais les romances, les airs bachiques, les « scies » à la mode quelques années auparavant dans les concerts de Paris.

On comprend dès lors combien il est difficile de retrouver ces restes d'un genre de vie disparu depuis cinquante ans. Étude préliminaire et approfondie du

paysan ; le coudoyer chaque jour ; parler sa langue ; commencer par lui dire des contes et des chansons ; ne pas se laisser rebuter par les premiers insuccès ; souffrir patiemment dix ou douze histoires à dormir debout, sans aucun sens souvent, pour arriver à quelque chose de bon : telles sont les conditions sine qua non *que réclame l'étude du Folk-Lore de nos provinces, étude à faire dès maintenant, car les vieillards s'en vont, emportant avec eux beaucoup de contes et de légendes et la presque totalité de nos chansons populaires.*

*
* *

Le classement des Contes, des Légendes et des Chansons est fort difficile à établir. Il n'en est guère qui ne puissent trouver place dans des chapitres différents.

La première partie de ce volume est consacrée aux Légendes, la seconde aux Contes proprement dits, la troisième aux Chansons. Les Légendes que j'ai recueillies ayant trait aux fées, aux lutins, au diable, aux sorciers, aux revenants, à la Vierge et aux saints, j'en ai fait l'objet d'autant de chapitres spéciaux. C'est, du

reste, l'ordre suivi dans nombre de recueils et que je donne pour ce qu'il vaut, en attendant une classification véritablement scientifique, si elle se peut trouver.

E. HENRY CARNOY.

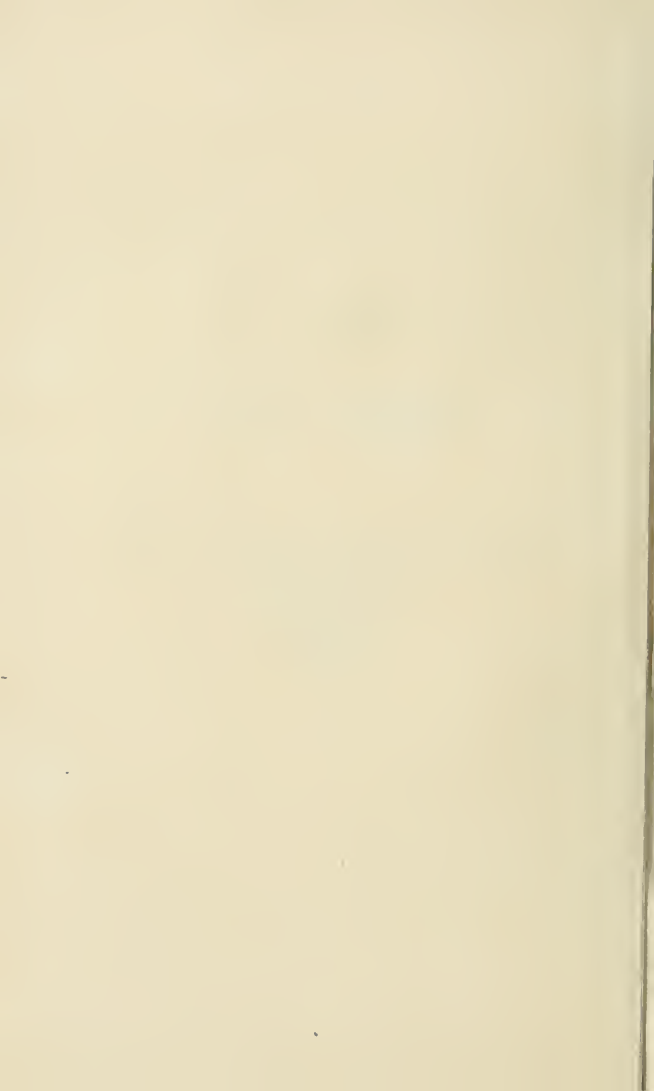
Warloy-Baillon (Somme), le 21 septembre 1882.



PREMIÈRE PARTIE

—

LÉGENDES ET AVENTURES MERVEILLEUSES





LÉGENDES

A. — LES FÉES ET LES LUTINS

§ I. — LES FÉES

Dans les contes populaires et dans les légendes que jusqu'ici j'ai pu recueillir en Picardie, le rôle joué par les fées se réduit à bien peu de chose. Partout où dans les contes similaires des autres pays on rencontre une fée, on ne trouve ici qu'une sorcière ou la main du diable ou du bon Dieu. On voit pourtant leur souvenir dans nombre de dénominations : Montagne des Fées, Trou aux Fées et surtout dans les Champs aux Fées. Il n'est presque pas de village où l'on ne montre un espace circulaire où, d'après la tradition, les fées, les sorcières, les lutins et le diable se réunissaient à certains jours pour y faire le sabbat.

Les sorcières prenaient leur « manche à ramon » — manche de balai — et récitaient la formule sacramentelle :

> « Saute haies, saute buissons,
> Fais-moi aller où ils sont. »

Et immédiatement elles se trouvaient portées au Champ aux Fées. Elles s'y livraient à des danses, à des chants, à des orgies sans nom et ne rentraient que fort tard dans la nuit. Leur âme jouissait même de la faculté de quitter le corps pour se rendre à ces réunions, et pendant ce temps la sorcière paraissait morte pour se ranimer au retour de l'esprit.

Plusieurs d'entre elles se déchiraient aux bois et aux buissons quand il leur arrivait de dire :

« Traverse haies, traverse buissons,
Fais-moi aller où ils sont. »

De nos jours encore les paysans n'osent traverser les cercles fantastiques tracés par les sorcières et les lutins dans les Champs aux Fées, et l'on raconte mille aventures terribles arrivées aux audacieux qui essayèrent de découvrir les secrets des sorcières.

LA FÉE QUI SE CHANGE EN ENFANT

Une jeune femme mit au monde une petite fille. Les voisines lui conseillèrent de placer un chapelet bénit au cou de l'enfant. Mais la jeune mère qualifia leurs dires de billevesées et leur déclara qu'elle prétendait ne point se soumettre aux vieilles coutumes d'autrefois.

L'enfant n'eut donc point de chapelet bénit ; on la plaça dans un charmant petit berceau et l'on commença à parler du jour où le baptême aurait lieu.

Mais une fée, profitant un beau matin de l'absence de la mère, entra dans la maison, s'approcha du berceau et, trouvant la petite enfant à son goût, l'enleva et l'emporta chez une de ses amies, fée comme elle, à qui elle la confia en lui recommandant d'en prendre le plus grand soin. Ensuite elle revint au village, rentra dans la maison, se rapetissa jusqu'à devenir toute petite, toute petite, et se coucha dans le berceau au lieu et place de la petite fille. N'eût été sa vieille peau tannée et ridée et sa laideur, on l'eût prise pour la jeune enfant.

La jeune femme étant revenue peu après à la maison, songea à allaiter sa fille.

— « Oh ! Dieu, le petit monstre ! ne put-elle s'empêcher de s'écrier à la vue de l'enfant qui se trouvait dans le berceau. Ce n'est point là la charmante enfant que j'ai laissée dans ce berceau tout à l'heure. Pour sûr que les fées me l'auront changée. Mes voisines avaient bien raison de me recommander de placer un chapelet bénit au cou

de ma petite fille. Mais que faire? que faire? mon Dieu!... »

Après avoir bien réfléchi, la jeune mère pensa que l'enfant qui se trouvait dans le berceau pouvait fort bien être sa propre fille changée, enlaidie ainsi par les fées; et, ne sachant à quoi se résoudre, elle fit part de ses doutes à une de ses parentes qui passait pour fort experte en la matière.

— « Voici ce qu'il te faudra faire, lui dit celle-ci. Rentrée chez toi, place le berceau de ta fille auprès du foyer. Puis, prends une douzaine d'œufs, casse-les par le milieu avec soin et, après avoir vidé les coquilles, remplis-les d'eau et mets-les à bouillir dans les cendres bien chaudes. Fais ceci bien gravement et sans rire. Si l'enfant est fille de fée ou fée elle-même, elle ne pourra s'empêcher de se trahir par quelque mot qui lui échappera. Hâte-toi, surtout. Pendant ce temps, qui sait ce qui peut arriver à ta petite fille? »

La femme, à peine rentrée chez elle, approcha le berceau de la cheminée, cassa les œufs et mit les coquilles à bouillir dans les cendres du foyer. La fée regardait les coquilles avec le plus grand étonnement. Quand elle vit l'eau bouillir, elle n'y

tint plus; elle se redressa dans le berceau et se mit à chanter :

> J'ai bien pour le moins neuf cents et quelques ans;
> Jamais je n'ai vu tant de petits pots bouillants!

La femme vit bien ainsi qu'elle avait affaire à une fée et non à sa petite fille. Aussi, prenant la petite fée dans ses bras, elle lui dit :

— « Méchante fée! Qu'as-tu fait de ma petite fille? Où l'as-tu cachée? Rends-la-moi tout de suite ou je te jette dans le foyer!

— Ah! ah! ah! Marie Colin est bien fine! Si tu avais connu Marie Colin, tu aurais placé un chapelet bénit au cou de ta petite fille!... Tu ne l'as pas fait. Marie Colin est venue et a emporté l'enfant! Ah! ah! ah! Marie Colin est fine! Elle a pris la place de l'enfant et l'a envoyée à la fée, son amie. Mais, tiens, je te rendrai ta fille si tu veux bien...

— Quoi faire? Je suis prête à tout.

— Eh bien! t'engager à lui arracher un cheveu tous les jours. Si tu oublies de le faire un seul jour, Marie Colin reviendra prendre ta fille et ton enfant mourra.

— J'y consens; mais rends-moi vite ma fille!

— Tu vas la retrouver dans le berceau dès que je serai partie. Adieu! adieu! »

Et ce disant la petite fée quitta le maillot dans lequel elle se trouvait renfermée, grandit, grandit et reprit sa forme et sa taille naturelles. Puis, sautant de ci de là dans la maison, elle avisa l'ouverture de la cheminée, contempla une dernière fois les coquilles d'œufs dans le foyer et disparut en chantant :

> J'ai bien pour le moins neuf cents et quelques ans;
> Jamais je n'avais vu tant de petits pots bouillants!

Au même instant, la mère entendait des hi! hi! hi! dans le berceau; c'était sa petite fille qui marquait son retour à la maison par une musique à sa façon.

Elle était fort bien portante et ne semblait en aucune façon avoir souffert de son séjour chez les fées.

Jugez de la joie de sa mère, qui n'eut garde, à partir de ce jour, d'oublier d'enlever, chaque matin, un cheveu de la tête de son petit chérubin.

(*Conté en février 1881, à Paris, par Madame A. Carnoy*).

§ II. — LES LUTINS

Les lutins picards comprennent toute une catégorie de petits êtres créés en même temps que l'homme, souvent destinés à devenir des hommes et punis d'avoir enfreint un commandement du Seignenr en restant à l'état imparfait de nains ou de bêtes. Ils ne sont pourtant pas pnnis pour toujours. Une condition essentielle a été posée pour eux : trouver le nom de tous les jours de la semaine, terminer un refrain ou une chanson, etc. Ce n'est que lorsqu'un mortel les a aidés dans leur recherche qu'ils peuvent jouir de la félicité éternelle. Ils errent surtout dans les clairières des bois, sur les prairies, aux environs des marais, par les belles nuits d'été éclairées par la lune. Heureux le voyageur qui leur rend quelque service !

Souvent aussi ils se moquent des hommes perdus dans la campagne, leur jouant toutes sortes de tours, les éblouissant par des lumières qui passent devant les yeux, les importunant de leurs cris, dansant en rond autour d'eux, les épouvantant par des apparitions terribles, les égarant dans les marais et s'enfuyant en riant. Ces petits êtres sont connus sous différents noms : le Goblin, le plus malicieux de tous ; le Houppeu, qui appelle les voyageurs sur les grandes routes ; le Roulier, qui imite le bruit des voitures lourdement chargées ; la Fiole ou feu-follet, âme des enfants morts sans baptême, qui égare les passants ; la Herminette, sorte d'animal mince et long qui vous passe le soir entre les jambes ; le Mouton blanc, le Cheval sans tête, le Cheval blanc, la Chèvre noire, etc.

Il arrive aussi souvent que ces apparitions ne sont autres que celles d'hommes ayant le pouvoir de se changer en bêtes. On a alors affaire à un sorcier, comme on le verra dans plusieurs contes de ce recueil.

I

LÉGENDE DU MÉNÉTRIER

Un ménétrier revenait un soir, vers minuit, de la fête d'Heilly, où il avait été jouer du violon sur la grande place. Il lui fallait, pendant presque deux lieues, traverser la grande forêt d'Heilly avant de rentrer à Warloy; mais notre homme ne s'en inquiétait guère; il avait suivi ce chemin bien des fois déjà sans accident; de plus il était pauvre et n'avait rien à craindre des voleurs, qui s'attaquent à de tout autres gens qu'un ménétrier revenant de la fête.

La lune brillait dans tout son éclat et le ménétrier chantait une nouvelle chanson apprise depuis peu quand il lui sembla entendre derrière lui les hurlements d'un animal sauvage. Il se retourna et se vit suivi par un loup énorme qui semblait prêt à se jeter sur lui pour le dévorer. La première

idée du paysan fut de fuir; mais que pouvaient faire ses vieilles jambes usées pour le faire échapper à un animal tel que le loup? C'est ce que comprit le ménétrier. Il avait sous le bras, outre son violon, une grosse galette qui lui avait été donnée à la fête et qu'il avait soigneusement conservée pour la rapporter à sa femme et à ses enfants. Il se faisait une fête de la leur donner tout entière et de leur montrer par là qu'il ne les avait pas oubliés pendant son absence, mais... le loup était là menaçant et l'homme trouva qu'il n'avait rien de mieux à faire que de casser un morceau de sa galette et d'essayer de calmer le loup en le lui jetant dans la gueule. C'est ce qu'il fit; le loup mangea le morceau de galette, mais continua de suivre le pauvre ménétrier, qui marchait du plus vite qu'il pouvait sans avoir l'air de courir et de vouloir s'échapper.

Bientôt le loup parut revenir à sa première idée de se jeter sur le vieux paysan et de n'en faire qu'une bouchée. Il s'en rapprocha insensiblement jusqu'à ce qu'il en vint à lui toucher les jambes du bout de son museau. Tout tremblant de frayeur, le pauvre ménétrier prit un nouveau morceau de galette et le jeta au loup un peu en

arrière pour se donner le temps de s'avancer de quelques pas au devant de son redoutable compagnon de route. Le loup se recula pour saisir le morceau de galette et ne se fit pas prier pour le manger. Puis, en quelques bonds, il rejoignit le violoneux et se mit à lui marcher sur les talons. A chaque instant le paysan se croyait sur le point d'être dévoré par le loup, et il essayait de retarder ce moment critique en abandonnant à l'animal un nouveau morceau de la galette. Mais ceci ne pouvait durer bien longtemps; la galette s'épuisait, et au bout de trois quarts d'heure environ, l'homme en jetait le dernier morceau au loup affamé.

Cette fois, sa dernière espérance de salut s'était évanouie. Personne au monde ne pouvait lui porter secours à une heure si tardive, au beau milieu d'une forêt si grande que la forêt d'Heilly. Il lui fallait se préparer à mourir, dévoré vivant par l'animal. Le pauvre violoneux fit son acte de contrition, demanda pardon au Seigneur de ses péchés, et, ayant ainsi réglé ses affaires de conscience, il voulut avant de mourir jouer une dernière fois de son violon, de son instrument favori avec lequel il avait fait danser tant de « branles » et de « cotillons. »

Tremblant bien un peu, il tira le violon de son étui, qu'il jeta pour être moins embarrassé, et il commença un air triste, plaintif et doux, dicté par la circonstance.

Aux premiers sons, le loup s'arrêta, tout étonné, et se mit à trembler de tous ses membres. Et comme le violoneux marchait toujours, l'animal se remit à le suivre en hurlant, sautant, dansant, gambadant de mille façons bizarres, qui auraient fait rire le paysan en toute autre occasion. Celui-ci, reprenant son courage pour ne songer qu'à sa musique, tirait, pendant ce temps, des airs inconnus et merveilleux du mauvais violon dont il jouait.

On ne sait comment cette aventure se serait terminée pour le violoneux si de nouveaux acteurs n'étaient venus se mêler à la scène.

Attirés par cette musique divine et par les hurlements diaboliques du loup, des milliers de lutins, de passage en ce moment dans le bois d'Heilly, venaient d'envahir la route et se tenaient immobiles, muets d'étonnement et de plaisir. Il semblait que tous les lutins de la Picardie se fussent donné là rendez-vous pour ce soir. Le violoneux aperçut des « goblins, » des « houppeux, » des

« fioles, » des « herminettes » de toutes formes et de toute taille, vêtus de toutes sortes de façons bizarres. Le courage lui revint et il commença un air gai, entraînant, qui fit écarquiller de plaisir les yeux des petits lutins. Et comme le ménétrier continuait par une valse, lutins, houppeux, goblins, fioles se prirent par la main et, n'y tenant plus de joie, formèrent une vaste ronde autour du loup et du joueur de violon.

— « Allons, Din-Don ; toi qui es le plus agile des lutins, enfourche le loup et conduis la danse ! » crièrent les petits hommes à un charmant petit goblin qui n'avait point encore pris part à la ronde et qui, assis sous un noisetier, regardait avec curiosité la danse de ses amis.

Din-Don ne se le fit pas répéter ; il fit une cabriole, sauta par dessus le cercle et retomba sur le dos du loup.

— « Allons, en avant ! Balancez vos dames ! cria le violoneux, qui avait retrouvé tout son sang-froid et qui se serait cru à jouer sur la grande place du village, au milieu des jeunes gens et des jeunes filles.

— En avant, maître loup ! Hop ! hop ! hop ! » cria joyeusement le petit goblin Din-Don.

Et loup et lutins se mirent à tourner, à tourner dans une danse folle, délirante. Jamais le ménétrier ne s'était vu à pareille fête : les lutins étaient si beaux et ils dansaient si bien! Et puis il n'était pas fâché de voir Compère le Loup en si bonne compagnie!

Et la ronde durait toujours, et Din-Don frappait sans relâche le pauvre loup pour lui faire suivre la danse, et le violoneux jouait sans aucune fatigue des airs de plus en plus joyeux et de plus en plus beaux qui lui venaient sous son archet il ne savait trop comment.

Au bout d'une heure de cette danse échevelée, le loup tomba mort sur le gazon; les lutins prirent son cadavre et le jetèrent dans le taillis. Puis ils reprirent avec une nouvelle ardeur leur danse interrompue. Comme le ménétrier, les goblins, les houppeux, les fioles et les herminettes semblaient ne ressentir aucune fatigue et s'animer davantage encore, s'il était possible, dans leur ronde passionnée.

Tout à coup, une herminette venant du dehors sortit du fourré, passa dans le cercle des danseurs, et dit quelques mots à voix basse à Din-Don.

Ce dernier s'arrêta, fit un signe et la danse cessa.

— « Amis, dit-il, l'aurore va bientôt paraître et il nous faut songer à regagner nos demeures. Sans cette gentille herminette, qui a pris soin de nous avertir, nous courions le risque d'être ici surpris par le jour. Mais avant de quitter cette forêt, il nous faut récompenser ce brave ménétrier, qui a bien voulu nous faire passer ici une nuit si agréable. Je sais que c'est un pauvre homme et que quelques pièces d'or dans son escarcelle ne sauraient lui nuire. Donnons-lui donc tout ce que nous avons sur nous.

— Oui! oui! c'est cela! » crièrent les lutins.

Et chacun d'eux donna quelque chose à l'homme; pour l'un ce furent des pièces d'or ou d'argent, pour d'autres un diamant ; l'un donna une belle veste brodée d'or pour le fils du violoneux, un autre une robe d'un travail exquis pour sa fille ou un bonnet pour sa femme. Ceux d'entre eux qui n'avaient rien lui confièrent quelque important secret ou lui dévoilèrent la vertu de quelque plante ou de quelque fleur. Mais le plus beau présent fut celui du petit goblin Din-Don, le roi des lutins. Il offrit au ménétrier un violon tel que jamais n'en avait possédé aucun violoneux. Ce violon, fait d'un bois inconnu et

enfermé dans un charmant étui fait de la main des fées sans doute, rendait des sons véritablement divins.

— « Encore une ronde! demanda une jolie petite fiole.

— Encore une ronde! » répétèrent les autres lutins.

Le ménétrier prit son nouveau violon et joua une nouvelle ronde. Les lutins, sans se tenir par la main, cette fois, se mirent à danser à nouveau sur les branches, les feuilles et les fleurs des buissons bordant le sentier, mais si doucement, si légèrement que branches, feuilles et fleurs ne remuaient en aucune façon sous le poids des gentils petits êtres.

Au commandement du chef Din-Don, le violoneux s'arrêta et les lutins se dispersèrent après avoir remercié à nouveau le ménétrier.

Resté sèul, celui-ci rassembla les présents des petits hommes et reprit sa route vers Warloy. Bientôt après il arriva au village et y trouva sa famille dans la plus grande inquiétude. Il rapporta ses aventures de la nuit dans la forêt d'Heilly, et ce ne fut qu'après avoir montré le violon merveilleux, la veste, la robe, le bonnet et les pièces

d'or, présents des lutins, qu'il put donner créance à son récit.

Riche désormais, il vécut fort heureux, regardé par tous comme le meilleur ménétrier de la Picardie et même du monde.

(*Conté en 1879, par Madame Elisa Carnoy, âgée de soixante-quinze ans, à Warloy-Baillon* [*Somme*]).

II

LES LUTINS ET LES DEUX BOSSUS

Deux bossus travaillaient comme valets de ferme chez un cultivateur des environs d'Acheux. L'un d'eux fut un jour chargé par son maître d'aller à Albert porter une assez forte somme d'argent au propriétaire de la ferme, qui demeurait dans cette petite ville. Notre bossu plaça l'argent dans un sac et partit pour Albert, où il ne tarda pas à arriver. On le retint à souper et, comme les bossus ont été fort gais de tout temps, on le pria de chanter quelques chansons en buvant une tasse de « flippe (1). »

(1) *Flippe*, boisson faite de cidre, d'eau-de-vie et de sucre que l'on a fait chauffer.

Le bossu ne se fit pas prier et se mit à chanter. Les tasses de « flippe » se succédèrent et les chansons aussi, et ce ne fut que vers minuit que le joyeux bossu songea à se retirer pour regagner la ferme. L'heure était bien tardive et le petit homme n'était pas bien hardi; il prit cependant son courage à deux mains et dit adieu à ses nouveaux amis.

Tant qu'il fut dans les rues d'Albert, tout alla fort bien; mais une fois dans la campagne la peur lui vint. Qu'avait-il à craindre, au fait? Il faisait un clair de lune splendide, on n'entendait aucun bruit et les voleurs avaient certainement affaire avec d'autres personnes qu'un pauvre petit bossu sans le sou, retournant au logis. Le bossu se disait tout cela et cependant il n'en était pas plus rassuré.

Pour se donner un peu de courage, le petit bossu entonna d'une voix peu assurée la complainte de *Geneviève de Brabant*. Sa peur se dissipa complètement. Attribuant ce résultat à sa chanson, le petit homme la termina et, arrivé au dernier couplet, il commença *Malbrough* de sa voix la plus forte. Puis ce fut le tour de *Damon et Henriette*, du *Juif errant*, du *Roi Dagobert et de*

Saint-Eloi, enfin de tout ce qu'il connaissait de chansons et de complaintes. Il put ainsi arriver à l'entrée du bois de Mailly, dans lequel il s'engagea résolument en chantant à tue tête :

Tout le long du bois
J'embrassai Nanette,
Tout le long du bois
J'l'embrassai trois fois !

Tout à coup il lui sembla entendre de petits appels dans les buissons bordant la route ; il se retourna et vit sortir du taillis une multitude de petits êtres tous plus jolis les uns que les autres et vêtus de charmants petits habits qui leur allaient à ravir.

— « Tiens ! qu'est-ce donc que cela ? se dit-il ; que me veulent ces tout petits hommes ? Ce sont des lutins, des goblins, sans doute. Si j'en juge par leur mine, ils ne doivent pas être bien méchants ; ils sont trop gentils pour me vouloir aucun mal. Continuons notre chemin et reprenons notre chanson ; je veux montrer aux goblins qu'un bossu peut être aussi courageux que le premier venu. »

Et, les deux mains dans les poches de son pan-

talon, le petit bossu continua sa route en reprenant son refrain :

> Tout le long du bois,
> J'embrassai Nanette;
> Tout le long du bois,
> J'l'embrassai trois fois!

Plusieurs centaines de lutins étaient sortis des buissons et s'étaient mis à suivre le petit bossu dont le chant paraissait les émerveiller.

On arriva ainsi hors du bois de Mailly. Le bossu regarda en arrière et vit les goblins le suivant toujours, mais paraissant se concerter pour quelque chose. L'homme écouta attentivement et voici ce qu'il entendit :

— « Oui, on pourrait le lui demander.

— Oui, oui. Qu'on le lui demande! N'est-ce pas votre avis à tous?

— Si, si. Mais voudrait-il? Il chante fort bien et il n'a pas l'air de craindre nos tours de la nuit, c'est certain. Mais danser quelques rondes avec nous et dire notre chanson, ce n'est pas la même chose. S'il allait retrancher un de ces maudits jours de la semaine pour se donner le plaisir de se moquer de nous! Ce serait terrible : mille ans, mille longues

années à passer encore ici !... Qu'importe ! Proposons-lui de danser avec nous, si vous le voulez-bien, mes amis.

— C'est cela ! c'est cela ! répétèrent les goblins. »

Le bossu vit bien de quoi il s'agissait, mais il ne comprit rien à ces « maudits jours de la semaine » et à ces « mille ans » dont le lutin avait parlé dans son discours à ses amis.

Un beau petit goblin vêtu d'une veste et d'un pantalon de velours violet, et coiffé d'un chapeau à longues plumes de paon, s'approcha du bossu, le salua profondément — ce qui charma le chanteur au plus haut degré — et il lui dit :

— « Mon ami, comme nous passions tout à l'heure, errant de ci de là par le bois de Mailly, à la recherche de quelque aventure, nous avons entendu tes belles chansons qui nous ont tellement ravis que nous t'avons suivi pour t'écouter. Tu nous parais un fort gai compagnon et mes amis seraient, comme moi, fort enchantés, si tu consentais à finir la nuit dans notre société. Ici près est une grande prairie, l'herbe y est bien verte et toute tapissée de fleurs ; la lune est dans son plein ; nous danserons quelques heures avec toi. Tu n'auras pas à

regretter de nous avoir rencontrés, je te l'assure. Es-tu des nôtres, ami ?

— Parbleu ! répondit le petit bossu. Comment ne serais-je pas des vôtres ? Vous ne me connaissez pas encore, sinon vous sauriez que partout où l'on chante et où l'on danse, vous pouvez être assurés de trouver Maître Thomas le Bossu, autrement dit, votre serviteur. »

Et Thomas le Bossu accompagna ce dernier mot de sa plus belle révérence.

Pendant toute cette conversation, les lutins s'étaient approchés du bossu jusqu'à l'entourer. Thomas n'était qu'un tout petit bossu, mais il vit avec une évidente satisfaction que le plus grand des goblins lui arrivait à peine au-dessus des genoux.

A peine il eut donné son consentement à la proposition que le chef des lutins venait de lui faire d'une façon si aimable, que Thomas se vit prendre les mains par des deux petits êtres, et entraîner vers la prairie voisine.

Le chef se plaça au milieu du pré sur un trône de circonstance fait d'une borne abandonnée, et des musiciens se mirent aux quatre coins du champ après s'être fait des « pipettes » de quelques brins d'herbe.

Le chef donna le signal de la ronde et la danse commença.

Jamais le petit bossu ne s'était senti le pied si léger que cette nuit ; il faisait des pas de toute sorte et des sauts qui émerveillaient ses compagnons.

Les petits yeux des lutins brillaient de plaisir ; on voyait qu'ils ne s'étaient jamais vus à pareille fête. On dansa ainsi assez longtemps. A la fin, le roi des goblins fit un signe et la ronde cessa d'un seul coup. Le chef se leva de son trône et vint inviter le petit bossu à déjeuner avec ses sujets et avec lui-même sur le tapis que leur offrait la prairie. Moitié pour ne pas désobliger les goblins et moitié pour assister au repas de ces êtres bizarres, Thomas accepta l'offre du chef. En un instant, des mets de toute sorte, venus on ne sait d'où, couvrirent l'herbe humide du pré ; les vins les plus exquis et le cidre le plus délicieux remplirent des verres taillés dans le diamant le plus pur, et les lutins se mirent à cette table improvisée en se rapprochant le plus qu'ils pouvaient du bossu pour ne pas perdre une seule de ses paroles.

Mais là encore l'admiration des goblins pour Thomas le Bossu redoubla quand ils le virent man-

ger l'un après l'autre, et sans se presser, une cinquantaine de plats différents qu'il arrosait de toutes les bouteilles qui se trouvaient à sa portée, et qu'il buvait à même le goulot, ayant trouvé que les verres des lutins étaient d'une capacité dérisoire pour un être humain. Le bruit de cette merveille arriva de proche en proche jusqu'aux rangs les plus éloignés des lutins ; ceux-ci, poussés par la curiosité, laissèrent là leur repas pour aller voir manger le petit Bossu.

Lorsque Thomas eut achevé son repas, l'envie de danser le reprit ; il se releva et s'adressant aux lutins :

— « Eh bien ! leur dit-il, ne dansons-nous plus ? On m'a dit que bien souvent il vous arrivait d'accompagner vos rondes de chansons. Pourquoi ne le ferions-nous pas maintenant, mes amis ?

— Il a raison, Thomas ; il a raison. Chantons et dansons !

— Chantons et dansons ! répétèrent à l'envi les petits êtres en quittant leur festin. »

Thomas le Bossu prit la main de deux goblins, et la ronde reprit de plus belle :

Lundi, mardi,
Mercredi, jeudi,

Vendredi, samedi,
Et c'est fini !

chantaient les petits hommes en dansant et se trémoussant. Thomas écouta fort attentivement et ne tarda pas à retenir et l'air et les paroles de la chanson des lutins. Quand il en fut arrivé à ce point, il la chanta avec ses amis.

— « Mais, diable ! se dit-il tout à coup ; il me semble fort que la semaine des lutins est bien courte. Notre semaine, telle qu'on la compte à Acheux, est bien plus longue. Comptons pour voir : lundi, un ; mardi, deux ; mercredi, trois ; jeudi, quatre ; vendredi, cinq ; samedi, six !... Il leur manque un jour, mais quel est-il ? Ce n'est pas lundi, puisqu'ils disent dans leur chanson :

Lundi, mardi,
Mercredi, jeudi.....

— Ce n'est pas mardi, ni mercredi, ni jeudi, ni vendredi, ni samedi !..... Ah ! j'y suis enfin : c'est dimanche. Pour des lutins et des goblins, ils ne sont pas bien savants !..... Ce serait pitié si un dimanche on leur demandait quel jour on se trouve ! Je veux leur apprendre cela, ils le méritent bien. » Et il chanta :

Lundi, mardi,
Mercredi, jeudi,
Vendredi, samedi,
Dimanche, et puis.....
C'est bien fini.

Tous les lutins s'étaient arrêtés et battaient joyeusement des mains en poussant de grands cris de joie. Le chef s'approcha de Thomas le Bosssu :

— « En ajoutant le dimanche aux noms des six autres jours de la semaine, lui dit-il, tu nous as délivrés de tous les malheurs et de tous les supplices que nous endurions depuis des milliers d'années, depuis la création des hommes et des lutins. Le Seigneur avait ordonné à l'homme de travailler les six premiers jours de la semaine et de se reposer le septième jour, le dimanche. Pareille recommandation nous fut faite. Tout alla bien pendant quelque temps. Mais un jour que les lutins s'étaient réunis pour une grande chasse, le bon Dieu voulut nous éprouver. Il plaça devant nous un cerf merveilleux qui durant trois jours entiers soutint notre poursuite. Nous ne l'atteignîmes que le dimanche, et sans respect pour la défense que le Seigneur nous avait faite et que nous avions du reste oubliée dans l'ardeur de la

chasse, nous tuâmes la pauvre bête. Pour nous punir de notre désobéissance, nous fûmes chassés du Paradis et condamnés à errer sur terre jusqu'à ce qu'un mortel nous rappelât le nom du jour inobservé autrefois par nous. Bien des fois, les vivants se sont mêlés à nos rondes, mais aucun jusqu'à présent n'avait pu achever notre refrain. Tu viens de le faire et nous t'en remercions. Dès ce moment, on ne nous verra plus errer sur cette terre ; notre course est finie et nous allons bientôt retourner au Paradis. Mais nos autres compagnons dispersés ailleurs ne seront pas si heureux ; leur supplice durera longtemps encore !... Mais avant de nous quitter pour toujours, dis-nous ce que tu désires des goblins.

— Ce que je désire ?.... Ah ! peu de chose pour vous et beaucoup pour moi : débarrassez-moi de cette bosse qui me rend si ridicule, et je serai le plus heureux des hommes. »

Les lutins apportèrent une petite scie et se mirent en devoir d'enlever la bosse de Thomas. Celui-ci ne ressentait aucune souffrance de cette opération qui aurait dû être bien douloureuse.

Bientôt ce fut terminé. Les lutins enlevèrent la bosse et la déposèrent sur le gazon après l'avoir

soigneusement placée dans une grande boîte d'argent. Jugez de la joie qu'éprouvait Thomas à se voir débarrassé de sa bosse.

— « Ce n'est pas tout, lui dit le chef des goblins, chacun de mes lutins va t'offrir un cadeau ; c'est bien le moins que nous puissions faire pour notre sauveur. »

Et chacun des petits êtres apporta son cadeau à Thomas ; ce furent de beaux habits tout neufs, de jolis chapeaux à plumes de paon, de petits sacs remplis de pièces d'or et d'argent, et mille autres choses agréables qui comblaient et au delà tous les vœux du petit Bossu de tout à l'heure. Thomas se confondait en remerciements auprès des petits hommes qui, de leur côté, l'assuraient de toute leur reconnaissance.

On dansa une dernière ronde et les goblins quittèrent Thomas pour aller en Paradis.

Thomas tout joyeux reprit son chemin et ne tarda pas à rentrer à la ferme avec les cadeaux des lutins.

L'autre bossu en le voyant ne pouvait en croire ses yeux. Il interrogea Thomas qui lui raconta les événements de la nuit.

— « Oh! c'est si facile, pensa l'autre bossu,

nommé Pierre. Eh bien ! je me ferai débarrasser de ma bosse. J'irai ce soir à Albert et moi aussi je reviendrai la nuit. »

Vers le soir, Pierre le Bossu prit un bâton et s'en alla à Albert chez un de ses amis qui le retint assez tard. C'était du reste ce que désirait le paysan. Comme Thomas, il n'était guère rassuré à s'aventurer ainsi seul la nuit par la campagne. A chaque buisson d'épines ou de ronces qui se trouvait sur le talus bordant la route, il croyait trouver embusqué quelque brigand ou quelque voleur qui lui ferait un mauvais parti ; le moindre bruit le faisait frissonner et s'arrêter tout court. Il essaya de chanter : sa peur ne fit que s'accroître ; à tout instant, il lui semblait entendre des voix qui, dans le lointain, répondaient à la sienne, des voix de bandits, bien entendu, et ses cheveux se dressaient sur sa tête. Et pourtant il lui fallait chanter s'il voulait attirer l'attention des lutins... Pierre le Bossu continua donc à chanter d'une voix peu assurée et en s'interrompant cent fois pour le moins, la chanson la plus gaie qu'il avait pu trouver parmi celles à lui connues, la « Chanson des Hussards » qui se font servir dans une hôtellerie

Deux poulets rôtis,
Trois pigeons en graisse,

et ce, sans bourse délier. Quand il eut fini, il la recommença, pour la redire un peu plus tard à nouveau. Il arriva ainsi à la sortie du bois de Mailly sans avoir rencontré âme qui vive.

Mais depuis une heure, et sans qu'il s'en doutât, une troupe de goblins, aussi laids que ceux de la veille étaient beaux, le suivaient en écoutant la « Chanson des Hussards. »

Notre bossu la répétait pour la septième fois au moins ; aussi les petits hommes n'y tenant plus partirent d'un éclat de rire formidable qu'on eût pu entendre à une lieue de là. Pierre le Bossu se retourna tout effrayé, mais voyant que les rieurs étaient des lutins, le courage lui revint et il attendit ces derniers assez bravement. Sans dire une parole, celui qui paraissait être le chef des goblins s'approcha du bossu, le prit par la main et l'entraîna dans la prairie. Puis il s'assit sur la borne : des lutins se placèrent aux quatre coins du champ, commencèrent l'air d'une ronde, et la danse commença. Les petits êtres dansaient à cœur joie, entraînant dans leur course folle le

pauvre bossu qui bientôt se trouva tout essoufflé et déclara qu'il n'en pouvait plus.

— « C'est bien, alors ; nous allons déjeuner ici et nous t'inviterons à prendre part à notre festin, si le cœur t'en dit. » Et le chef des lutins fit servir un repas tel que celui de la veille ; puis on fit le cercle autour de Pierre le Bossu, et chacun fit honneur aux mets aussi abondants que délicieux qui se trouvaient servis sur l'herbe. Malheureusement, le petit bossu avait trop bien soupé à Albert ; il ne put se tirer du festin avec honneur et le vin capiteux des goblins ne tarda pas, en lui dérangeant la cervelle, à lui brouiller complètement les idées. Bientôt le roi des lutins se leva :

— « Mon ami, nous avons fort bien dansé tout à l'heure ; il nous faut maintenant faire quelques rondes en nous accompagnant du chant des goblins. Nous comptons sur toi, Pierre le Bossu.

— Comment donc ? Mais, parbleu ! je suis des vôtres, à la vie à la mort ! Je suis prêt à danser, à chanter, à faire tout ce qu'il vous plaira de me commander. »

Tout heureux du bon vouloir du petit bossu, les goblins se prirent par la main, formèrent un grand cercle et entraînant Pierre avec eux, se

livrèrent à une ronde inconnue des hommes. A chaque tour, les lutins s'arrêtaient et chantaient :

> Dimanche, lundi,
> Mardi, mercredi,
> Jeudi, vendredi,
> Semaine finie.

— « Décidément, se dit le bossu, ces lutins ont une singulière façon de compter les jours de la semaine. Il manque bien des jours à leur calendrier. Mais il me faudrait trouver les jours qu'ils oublient. Cherchons bien. »

Et Pierre chercha ; mais il eut beau se mettre l'esprit à la torture pour trouver les jours manquants, il ne put y parvenir.

— « Peut-être, se dit-il, qu'en chantant avec eux, les autres jours me reviendront à l'esprit. »

Et il se mit à chanter :

> Dimanche, lundi,
> Vendredi, jeudi,
> Semaine finie.
> Mardi, jeudi,
> Dimanche, mercredi.

Troublé par le vin et la danse, il entremêlait

les noms des jours de la semaine dans le plus grand désordre.

Les petits êtres poussèrent des cris de rage et voulurent faire un mauvais parti au pauvre bossu.

Leur chef les contint, fit cesser la ronde et dit à Pierre le Bossu :

— « Lors de la lutte des bons et des mauvais anges, il arriva que certains lutins ne voulurent prendre parti ni pour les uns ni pour les autres ; et pendant que la guerre était fort ardente dans le ciel, ils continuèrent tranquillement leur genre de vie, courant de tous côtés à la recherche des aventures ou bien chassant les cerfs ou les autres animaux des forêts. Mais quand le démon eut été vaincu par les bons anges, le Seigneur nous condamna à errer sur la terre jusqu'à ce qu'un être humain vînt nous délivrer en terminant notre refrain des jours de la semaine, car nous sommes de ces lutins. Chaque année, à pareil jour, nous épions les voyageurs des environs et nous les invitons à danser et à chanter avec nous. Personne n'a pu encore finir notre refrain, tandis qu'une autre troupe de goblins, nos frères, a été sauvée hier par un petit bossu qui passait sur cette route. Quant à toi, tu as tellement mêlé les jours de la

semaine dans ta chanson, que nous ne pourrons en retrouver la place de mille ans d'ici pour le moins. Tu recevras la juste punition des malheurs que tu nous attires. D'abord nous allons te faire un cadeau qui va bien nous divertir. »

Le chef des lutins fit un signe et deux goblins apportèrent une belle boîte d'argent ciselé qu'ils déposèrent aux pieds du roi.

— « Si c'est ainsi qu'ils pensent me punir, se dit Pierre, les petits hommes se trompent fort; je les remercie beaucoup de m'offrir un pareil bijou. »

Mais sa joie fut de courte durée, car le lutin se baissant, ouvrit la boîte et en tira..... la bosse enlevée à Thomas ! Le pauve bossu voulut s'enfuir, mais deux goblins le saisirent, le lièrent en un tour de main et le couchèrent sur le sol après l'avoir déshabillé. Les petits êtres ne se sentaient plus de joie : ils battaient des mains, sautaient et trépignaient d'aise pendant que leur chef plaçait la bosse de Thomas sur la poitrine de Pierre; ceçi fait, on détacha le pauvre bossu à demi-mort de terreur et de honte. Il est certain qu'auparavant ni après, on ne vit jamais un bossu plus difforme que Pierre à la suite de cette scène.

— « Ce n'est pas tout, l'ami, lui dit le go-

blin, tu vas danser avec nous jusqu'au lever du soleil ; nous voulons qu'on te voie rentrer à la ferme emportant tes deux bosses. Allons, recommençons la ronde ! »

Et deux des lutins les plus agiles saisirent le bossu par la main et l'entraînèrent dans une ronde vertigineuse. Les lutins faisaient cette fois des sauts de soixante pieds, et Pierre, entraîné par ses compagnons, devait répéter ces mêmes prodiges. Bientôt cette course folle lui devint un supplice intolérable. Il demanda grâce aux goblins : il cria, il pleura, il s'emporta, il implora ; mais les petits êtres n'en sautaient que plus fort et plus haut et la danse continuait plus furieuse que jamais.

Ceci dura jusqu'au lever du soleil. Dès que l'astre se montra sur le point de paraître, les lutins s'arrêtèrent, se consultèrent un instant et disparurent en riant et en chantant dans le bois de Mailly.

Le pauvre Pierre était resté étendu sans mouvement sur l'herbe de la prairie.

Ce ne fut que quelques heures après que des paysans à sa recherche le trouvèrent à demi-mort dans la prairie, dont l'herbe était toute foulée par les pas des lutins.

Des soins lui furent prodigués et quelques mois plus tard il put reprendre son travail à la ferme. Inutile de dire que jamais depuis ce temps il ne s'avisa de se promener la nuit sur la route d'Albert pour se mêler aux rondes des goblins. Il en avait assez de ses deux bosses. On ne le connut plus à Acheux et aux environs que sous le nom de « Pierre Dossu-Bossu (1). »

Quant à son compagnon, grâce aux présents des lutins, il vécut fort heureux avec la fille du fermier qui s'était prise à l'aimer quand elle l'avait vu débarrassé de sa bosse.

(*Conté en 1878, par M. Alfred Haboury, d'Acheux* [*Somme*]).

A propos de ce conte, cf. *Les Fées et les Deux Bossus*, conte picard que j'ai publié dans *Mélusine* col. 113 ; les fées enlèvent la bosse du petit garçon qui a bien voulu danser avec elles sans les troubler dans leur chanson ; *Les Lutins et le Voisin envieux*, dans *Tales of old Japan*, by A. B. Mitford (London, 1871), t. I, p. 276 ; dans ce conte, les lutins enlèvent une loupe à un voyageur qui a dansé la nuit avec eux ; *Les Présents du petit Peuple*, n° 182 de la coll. Grimm ; *Legendary Fictions of the Irish Celts*, London, 1866, p. 100 et p. 104 ; le n° 18 du *Rondallayre de Maspons y Labros*, 3e série, 1875 ; l'*Almanach provençal de 1869*, p. 61 ; *The Folk-Lore of Rome*, by Miss Burk, London 1874,

(1) *Dossu-Bossu*, qui a deux bosses, l'une au dos, et l'autre sur la poitrine.

p. 96 : *Les deux Frères Bossus*; un conte breton de Luzel, *Les deux Bossus* (en breton), dans *Breuriez Breiz-Izel*, Morlaix, 1869, p. 56-58 ; un autre conte breton de M. Corentin Tranois, dans la *Revue de Bretagne*, 1833, t. II, p. 109, Coulommer et de Guilchand ; un conte recueilli en Sicile par M. Pitré, dans *Fiabe, Novelle*, etc., Palerme, 1875 ; et les analyses de MM. Ralston (*Fraser's Magazine*, avril 1876, p. 432), H. Gaidoz (*Mélusine*, col. 242) ; Emmanuel Cosquin (*Mél.*, col. 161 et suiv., 242), etc.

III

L'ANE LUTIN

Un habitant de Thièvres (Somme), revenait un soir d'été, vers dix heures, de la fête d'un village voisin, Orville, situé à quelques kilomètres de là. La lune était dans son plein, et le paysan chantait à gorge déployée.

A deux kilomètres environ de son village, il fut étonné de voir une grande ombre se détacher à côté de la sienne sur le rideau en talus bordant la route. Cette ombre était celle d'un homme de gigantesque stature, comme il parut au paysan. Peu rassuré, ce dernier se retourna et en un ins-

tant l'homme se trouva changé en âne. Le paysan ne chanta plus.

— « Pour sûr, se dit-il, j'ai affaire à un lutin qui, pour me jouer quelque tour, vient ainsi de se changer en âne. Je donnerais gros pour être à la maison couché dans mon lit, à côté de ma femme, au lieu de me voir à cette heure en la compagnie de ce lutin. »

L'homme pressa le pas et l'âne pressa le pas; L'homme s'arrêta et l'âne s'arrêta. Le paysan reprit sa route en courant et l'âne courut sur ses talons jusqu'à l'entrée du village. Mais là, le lutin disparut. L'homme s'en croyait définitivement débarrassé quand, arrivant à la porte de sa maison, il y retrouva le lutin. L'âne se rua sur lui, le frappa de grands coups de sabots et s'enfuit en poussant des *hi! han! hi! han!* à réveiller tout le village. Il était à une demi-lieue de Thièvres qu'on entendait encore le bruit de ses sabots frappant le sol.

(*Conté en 1881, par M. A. Bonnel, de Thièvres* [*Somme*]).



IV

LA BÊTE BLANCHE

Un soir d'été, un homme revenait de la ville par un beau clair de lune. En passant près d'un champ de luzerne, il entendit un bruit semblable à celui qu'aurait fait un chien traversant le champ. Il appela, mais rien ne lui répondit, et il continua sa route.

Le même bruit se renouvelait tantôt de droite, tantôt de gauche et le paysan ne savait que penser, quand une grande bête blanche sortit d'entre ses jambes et se mit à tourner vite, vite et vite autour de lui sans embarrasser sa marche. Il eut beau essayer de le frapper de son bâton, l'animal continua à passer entre les jambes du voyageur et à tourner en rond autour de lui.

La *Bête Blanche* l'accompagna ainsi jusqu'à l'entrée du village et là elle se changea en homme. Le paysan ne put savoir s'il était du pays, car l'autre passa si vite qu'en un clin d'œil il eut disparu à l'autre bout du village.

(Conté en 1880, par M. Émilien Guilbert, d'Englebelmer, [Somme]).

V

LEE LOUPS SORCIERS

Un paysan était allé vendre sa vache au marché du village voisin. Il en avait retiré un bon prix et s'était attardé à boire quelques chopes dans un cabaret avec des amis. Le soir arrivé, il fallut retourner à sa maison. Il prit la route et ne tarda pas à se voir suivi par un loup énorme. Le paysan marcha plus vite et le loup marcha du même pas à quelques mètres derrière lui, semblant à tout instant sur le point de le dévorer.

Vous jugez de la terreur de l'homme. Pour dépister le loup, il prit une autre route et traversa un village sur la droite. Le loup s'arrêta aux premières maisons et le paysan s'en croyait débarrassé, quand en sortant du pays il retrouva le loup accompagné d'un autre encore plus gros. Reprenant du courage, l'homme prit son bâton et essaya d'en frapper les animaux. Mais à chaque coup, ils sautaient d'un bond à plus de cinquante pas en arrière.

Le paysan vit qu'il avait affaire à des *Loups sorciers* et continua son chemin sans plus s'en inquiéter.

Ils l'accompagnèrent en hurlant jusqu'au village, mais ils n'y entrèrent pas et disparurent comme par enchantement.

(Conte en 1881, par M. Guilbert Émilien, d'Englebelmer [Somme]).

VI

L'ÉTERNUEU

PRÈS de la route d'Englebelmer se tenait autrefois un homme qui passait toutes les nuits à éternuer d'une façon continue. A quelque heure que l'on pût passer en cet endroit, on n'entendait que des *atchi ! atchi ! atchi !* sans cesse répétés; aussi les passants s'enfuyaient-ils en se disant : C'est l' « *éternueu* ! »

Bien des fois les jeunes gens des villages voisins s'étaient réunis le soir pour surprendre l'éternueu, mais quand ils étaient arrivés au lieu d'où partaient les *atchi ! atchi !* ils n'entendaient plus rien et le bruit ne reprenait que quelques minutes

après et à cinquante pas plus loin. L'homme ou le lutin se donnait le plaisir de faire courir les jeunes paysans le long de la route d'Englebelmer et toujours il demeurait insaisissable.

On avait fini, de guerre lasse, par s'habituer à l'éternueu, et, comme le lutin n'avait jamais fait de mal à personne, on en vint à ne plus craindre de passer par la route et l'on se contenta de se signer dévotement quand le bruit bien connu parvenait aux oreilles.

Un soir d'été, par un beau clair de lune, un paysan revenait d'un marché voisin. Bientôt il entendit les *atchi !* de l'éternueu, mais il ne s'en inquiéta pas. Sans doute, le lutin n'avait pas autre chose à faire, car il se donna le plaisir de suivre le paysan pendant un bon quart de lieue en poussant son *atchi !* incessant. A la fin, le paysan ennuyé s'écria tout à coup :

— « Avez-vous bientôt fini d'éternuer ainsi ? Que le bon Dieu vous bénisse vous et votre rhume ! »

Il n'avait pas fini ces mots, qu'un fantôme revêtu d'un grand drap blanc s'offrit à ses yeux : c'était l'éternueu.

— « Merci, ami ; tu viens de me délivrer d'un

grand supplice. A la suite de mes péchés, Dieu me condamna à errer autour de ce village en éternuant sans trêve ni repos, du soir au matin jusqu'à ce qu'un vivant charitable me délivrât en me disant : « Dieu vous bénisse ! »

« Bien des années se sont passées depuis ce temps ; il y a pour le moins cinq cents ans que je viens ici éternuant toujours dès que je vois un voyageur. Aucun ne m'avait dit « Dieu vous bé- « nisse ! » Heureusement que ce soir j'ai eu la bonne idée de te suivre et que tu m'as délivré pour toujours. Encore une fois, merci. Adieu. »

Le fantôme disparut aussitôt et l'homme put rentrer à Englebelmer pendant que l'éternueu, délivré de son supplice, prenait sans doute le chemin du ciel.

A partir de ce jour on n'entendit plus le soir sur la route les *atchi !* du lutin.

C'est de là, ajoute-t-on, que date la coutume de dire à celui qui éternue : « Dieu vous bénisse ! » et celle de répondre à ce souhait par un : « Dieu vous le rende ! »

(*Conté en février 1881, par M. Émilien Guilbert, d'Englebelmer* [*Somme*]).

VII

LE BOTTEU

Dans un jardin d'Englebelmer, on pouvait entendre autrefois, à la nuit tombante, le bruit que fait un « *botteu* » (1) en coupant les branches des arbres avec sa serpe. Ce bruit se continuait chaque soir jusqu'à l'heure de minuit. Ce moment arrivé on entendait tomber une quantité de branches sur le sol et le bruit cessait complètement pour recommencer le lendemain soir. Comme pour l'éternueu, les paysans avaient bien cherché à savoir ce qu'était le botteu, mais toujours sans résultats. On avait entouré le jardin; on avait entendu le bruit sec de la serpe frappant le bois, mais aucne branche ne tombait sur le sol et le botteu demeurait invisible.

On sut plus tard que ce botteu était un paysan mort depuis longtemps, qui revenait ainsi tous les soirs couper des branches d'arbres qui toujours repoussaient, en punition d'une mauvaise action qu'il avait commise autrefois. Il avait une

(1) *Botteu*, celui qui fait profession d'élaguer les arbres.

haie mitoyenne avec un de ses voisins, et la nuit il lui était souvent arrivé d'aller « botter » le côté de la haie appartenant au voisin. En punition, le bon Dieu l'avait condamné à botter éternellement les arbres du jardin où ce vol s'était commis.

Les arbres du jardin ayant été abattus, on n'entendit plus le botteu et l'on ne sut jamais si le Seigneur lui avait pardonné ou s'il l'avait envoyé « botter » dans un autre village.

(*Conte en février 1881, par M. Emilien Guilbert, d'Englebelmer* [*Somme*]).





B. — LE DIABLE, LES SORCIERS ET LES REVENANTS

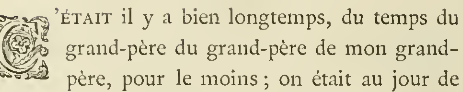
§ I. — LE DIABLE

Le diable se rencontre à chaque instant dans les contes picards. Il joue deux rôles totalement différents. Le plus souvent, c'est un être peu intelligent, disposé à tout faire pour acquérir l'âme d'un mortel, et ne réussissant qu'à se faire duper par ceux qui ont conclu un marché avec lui. Trompé une première fois, il se fait prendre aux mêmes tours deux ou trois fois sans en être étonné, et, au lieu d'une âme, il n'emporte jamais qu'une botte de paille ou un tronc d'arbre. Il est vrai qu'il s'en venge en renversant portes et cheminées, mais il n'en est pas moins le héros malheureux de la farce. Plus rarement, il est rusé ; mais alors il l'est excessivement et son caractère est cruel.

Le dernier conte du chapitre que j'ai réservé au diable me semble particulièrement intéressant. Il reproduit comme un abrégé de l'*Enfer* du Dante. On y trouve le comte d'Aveluy visitant les salles de l'enfer, salles affectées chacune à un supplice particulier et à la punition d'un crime spécial. Les personnes vouées à ces tortures disent elles-mêmes pourquoi elles sont punies en cet endroit, et racontent leur vie comme on le voit faire dans la *Divine Comédie.* La donnée en est donc populaire.

I

LE DIABLE ET LA JEUNE FERMIÈRE



C'ÉTAIT il y a bien longtemps, du temps du grand-père du grand-père de mon grand-père, pour le moins ; on était au jour de la fête du village ; on devait danser le « cotillon » et la « branle » sur la grande place, à l'ombre des grands tilleuls et des marronniers, et toutes les jeunes filles des environs à plus de trois lieues à la ronde s'y étaient donné rendez-vous pour cette réunion. Depuis un mois, les jeunes gens ne songeaient qu'à la fête, et c'était même le seul sujet de conversation depuis longtemps.

La fille du plus riche fermier de la commune devait ouvrir la danse avec le jeune seigneur du château voisin, et c'était un honneur que chaque fille lui enviait en secret. Malheureusement, ce riche fermier était un vieil avare qui cherchait par tous les moyens possibles d'augmenter son avoir si considérable déjà. Trouvant qu'il y avait encore bien de l'ouvrage aux champs, il ordonna à sa fille d'aller dans la plaine épandre quelques

gros tas de fumier que les domestiques y avaient conduits la veille.

— « Mais, papa, tu n'y songes pas ! Aujourd'hui, au moment de la fête, m'occuper d'un pareil travail ! Vraiment, c'est pour plaisanter que tu me dis ceci.

— Je ne plaisante pas, je parle fort sérieusement.

— Mais, enfin, tu sais bien que j'ai promis d'ouvrir la danse sur la grande place avec monsieur le marquis, ce jeune homme si....

— Encore une fois, je parle sérieusement. J'entends que cet ouvrage soit terminé avant que tu n'ailles au bal. C'est compris ! »

Et ce disant, le vieil avare laissa sa fille qui se mit à pleurer à chaudes larmes.

— « Vraiment, c'était bien la peine de songer si longtemps à cette belle fête et à ce bal pour lequel j'ai acheté de si belles robes sur mes économies ! Aller aux champs, par un pareil jour, pendant que mes compagnes seront à danser sous les tilleuls et que le jeune marquis sera à se demander pourquoi je ne serai pas là pour danser la branle !... Et puis, épandre des tas de fumier, la singulière besogne ! Mon Dieu, mon

4

Dieu, que je suis malheureuse ! pensait la jeune paysanne. »

Mais le mieux, puisque le fermier le voulait ainsi, était encore de se hâter d'aller aux champs accomplir ce maudit ouvrage. C'est ce qu'elle comprit sans doute, et ce qu'elle s'empressa d'exécuter.

A peine arrivée au lieu indiqué, elle s'aperçut que même en s'appliquant beaucoup au travail, il y avait encore de l'ouvrage de reste pour le lendemain matin. Que faire ? Que faire ? Aucun moyen de sortir de ce mauvais pas.... à moins pourtant que le diable ne vînt l'aider en personne, ce qui était peu probable.

Il est à présumer que la jeune fille fit cette dernière réflexion à haute voix, car elle n'avait pas plutôt achevé, qu'elle se trouva en présence d'un petit homme vêtu de vert, portant une queue et des cornes de bouc : le diable en personne, comme on pouvait le voir à son œil noir sans prunelle et à ses grands pieds fourchus.

— « Eh bien ! la belle, que me veux-tu ? Tu viens de dire que seul je pouvais t'aider, et je suis venu. Quoi qu'on en dise, je suis fort bon garçon et j'aime à tirer d'affaire les gens en peine.

Qu'as-tu à pleurer ?

— J'ai, répondit la jeune fille, qui d'abord effrayée n'avait pas tardé à se rassurer, j'ai que c'est la fête du village aujourd'hui, que je devais commencer la danse avec le fils du seigneur et que mon père m'a envoyée ici épandre ce maudit fumier.

— Alors, il te faudrait....

— Épandre ces tas de fumier en quelques minutes, pour que, le travail fait, il me soit possible d'arriver au village à temps pour le bal.

— N'est-ce que cela ? Ce ne sera pas bien long. Mais.... que me donneras-tu en échange ? Rien pour rien, voilà ma devise.

— Que voulez-vous que je vous donne ?

— La première chose que tu lieras demain en te levant.

— Vous me demandez bien peu de chose. Aussi, est-ce convenu.

— Alors, signe de ton sang sur ce parchemin. »

Le diable égratigna légèrement le bras de la jeune fille, en tira une goutte de sang et fit signer le parchemin jaune sur lequel le démon inscrit ses pactes infernaux.

Dès que le nom de la paysanne eut été inscrit sur la feuille, le diable s'écria :

— « Holà! Holà ! lutins, génies de l'air et génies des eaux ! *fioles, herminettes, goblins, houppeux, minons, rouliers* (1) ! arrivez vite et épandez par tout le champ ces tas de fumier. Hâtez-vous, surtout ! »

Des milliers de lutins et de génies, de toutes formes et de toute espèce envahirent le champ, et en quelques minutes eurent terminé la tâche que le diable venait de leur assigner. Sur un signe de ce dernier, ils disparurent, l'ouvrage accompli. Puis le petit homme vert s'en alla à son tour, en disant à la jeuue fille :

— « A demain matin, ma belle. Point de paresse et ne me fais pas attendre ! »

La jeune paysanne retourna joyeuse à la ferme.

Le père fut bien surpris de la voir revenir si vite.

— « Comment, tu rentres déjà ? Tu ne veux donc pas m'obéir ? Retourne au champ, fais le travail que je t'ai indiqué, sinon....

— Mais, mon père, ce travail est terminé ; je me suis hâtée, voilà tout. Du reste, tu peux voir d'ici si j'ai fini ma tâche. »

Le champ était situé sur la colline et s'aper-

(1) Voir le chapitre relatif aux lutins.

cevait de la ferme. Le paysan regarda et vit que sa fille lui disait la vérité.

— « Réellement, il faut que tu te sois hâtée pour avoir fini si vite ! Tu peux t'habiller et aller danser le cotillon : je ne te retiens plus. »

Mais la femme du fermier, ne comprenant rien à ce qui venait de se passer, prit sa fille à l'écart et en obtint l'aveu du marché conclu avec le démon vert.

— « Ah ! ma fille, qu'as-tu fait ? Ne vois-tu pas que tu t'es livrée au diable, et que demain à ton réveil, c'est toi-même qu'il viendra chercher pour t'emmener dans son enfer. Tu as vendu ton corps et ton âme.

— Comment cela, mère ?

— La première chose que tu lieras à ton réveil ce sera toi-même, puisque pour t'habiller, il te faudra lacer ton corset. Tu es perdue, malheureuse. Il me faut aller de suite trouver monsieur le curé et lui demander conseil. Mais, en attendant, va à l'église prier le bon Dieu, car je ne sais trop ce qui nous arrivera. »

La jeune fille fort effrayée fit comme sa mère venait de lui dire, tandis que celle-ci allait trouver le curé et lui racontait ce qui était arrivé.

— « Oh ! si ce n'est que cela, il n'y a rien à craindre pour votre fille. Au contraire, je suis fort heureux de ceci. Ce me sera une excellente occasion de jouer un bon tour au diable. Voici ce qu'il vous faut faire. Votre fille se couchera ce soir comme à l'ordinaire ; rien ne l'empêche même d'aller danser sous les tilleuls de la place avec ses compagnes. Vous placerez une botte de paille déliée près du lit, et, au réveil de votre enfant, vous lui donnerez la paille à lier. Ce sera ce que le diable pourra emporter. Du reste, je serai là avec de l'eau bénite au cas où le démon voudrait se venger d'une façon ou d'une autre du tour qu'on lui aura joué. »

La fermière, rentrée chez elle, se mit en devoir de préparer la botte de paille pour le lendemain matin et raconta à son mari ce qui se passait. Celui-ci s'arrachait les cheveux de désespoir, s'accusant tout haut d'avoir vendu sa fille à Satan, et se promettant bien de se corriger de son avarice.

La jeune fille, rassurée par sa mère, alla danser tout l'après-midi, et le soir venu revint et se coucha comme d'habitude. Mais elle ne put dormir de toute la nuit.

Au lever du soleil, le curé arriva à la ferme et se cacha derrière une grande armoire, après avoir mis à sa portée le bénitier et le goupillon. Puis la jeune fille prit la botte de paille, la lia et s'habilla. Le petit homme vert de la veille ne tarda pas à s'introduire par la cheminée dans la chambre de la jeune fermière.

— « Eh bien ! je viens chercher ce que tu m'as promis, la belle. Qu'as-tu lié en premier lieu en te levant ?

— Ce que j'ai lié ? Qu'aurais-je lié ? »

Le diable se tint prêt à saisir la jeune fille.

— « Ce que j'ai lié ? Ah bien, le voici. »

Et la jeune fermière montra au diable étonné la botte de paille qu'elle venait de lier.

— « Ah ! maudite. C'est ainsi que tu veux me tromper ; tu vas me le payer. »

Et ce disant, il allait frapper la jeune fille, quand le curé sortit de sa cachette, le goupillon à la main, et se mit à asperger d'eau bénite le pauvre diable qui poussait des cris épouvantables.

— « Ah ! monsieur Satan, vous vous jouez ainsi de vos promesses. C'est bien ! Criez un peu ; allons, dansez, trémoussez-vous ! Donnez-nous du

plaisir à cœur joie ! Fort bien, continuez ! Ah ! ah ! bien !

— Oh ! grâce ! grâce ! jamais je ne reviendrai ; jamais, je vous le promets ; je vous le jure ; je laisserai cette jeune fille en paix... Mais, de grâce, cessez de m'inonder d'eau bénite ! »

Le curé laissa enfin messire Satan se retirer avec sa botte de paille. On ne le revit jamais.

La jeune fille se maria quelque temps après et vécut fort heureuse. Quant à son père, il tint sa promesse et se débarrassa de l'avarice, le seul vice qu'il eût, à la vérité.

(*Conté en juin 1880, par M. Albert Boulongne, de Beaucourt-sur-l'Hallue* [*Somme*]).

II

LE FERMIER THOLOMÉ ET LE DIABLE

Entre Warloy et Contay, auprès du Mont-Failly, se trouvait autrefois une ferme habitée par un homme nommé Tholomé et par sa famille. La ferme avait d'abord été très prospère ; mais depuis la mort du père de Tho-

lomé, il semblait que le malheur en personne fût venu s'établir dans la maison. Les mauvaises récoltes s'étaient succédé, les maladies sur les bestiaux étaient arrivées plus terribles les unes que les autres, le seigneur s'était montré plus rapace, la femme et les enfants étaient tombés malades, et Tholomé, en fin de compte, se trouvait sans aucune ressource. Que faire ? Il n'en savait trop rien ; il avait beau se creuser la tête du matin au soir, il ne pouvait trouver le moyen de sortir de cette misérable situation.

Pour comble de malheurs, il arriva que le soir même du jour où son dernier cheval mourait de la maladie, le feu prit à la ferme et que les granges et les étables furent détruites ; il ne resta guère debout que le poulailler, le chenil et une partie de la maison. Cette fois, l'infortune du pauvre fermier était arrivée à son comble. Il était perdu, tout à fait perdu.

Le lendemain matin, comme il se promenait en se lamentant au bord du Bois-Brûlé, il s'écria inconsciemment sans doute :

« Le diable seul pourrait me tirer de ce mauvais pas ! » Il avait à peine achevé ces mots, qu'un petit homme, haut de trois ou quatre pouces tout

au plus, vint se poser sur son épaule et sautiller de ci, de là, sur la personne de Tholomé ébahi.

Tholomé remarqua avec plaisir que c'était un joli petit diable, bien gai, guilleret, léger et surtout vêtu d'un bel habit vert à franges d'or fin. Son chapeau, sur lequel flottait une longue plume de paon, était gentiment posé sur sa petite figure.

— « Ha ! Ha ! Tholomé, les affaires ne vont pas, à ce que je vois ! Tes champs ne produisent que de la mauvaise herbe, tes bestiaux sont morts, ta femme est malade et le feu a détruit une bonne partie de ta ferme !... Tu ne sais à quel saint te vouer, et tu m'as appelé. Eh bien ! me voici. Allons, causons franchement. En quoi puis-je te servir ? »

Tholomé expliqua au diable ce qu'il désirait de lui.

— « C'est bien, mon bon Tholomé ; tu auras une belle ferme, de vastes granges remplies de blé et de foin, des animaux de labour et de pâturage en quantité convenable, la santé rentrera chez toi, si tu le veux bien...

— Si je le veux ! Parbleu !

— Tu auras tout ce que je viens de te dire pour le moment où cette nuit le coq chantera dans ta

cour ; mais, par contre, si je suis fidèle à mon engagement.....

— Eh bien !

— Tu me donneras l'âme de ton fils aîné.

— L'âme de mon fils aîné ?

— Oui.

— Assurément vous n'y pensez pas !

— Si, si, c'est à prendre ou à laisser. Rien pour rien, voilà ma devise. Donnant, donnant. »

Tholomé réfléchit quelques instants. Il se dit qu'il était affreux de livrer au démon l'âme de son fils ; mais d'un autre côté il se représenta le bonheur dont il allait jouir dans sa nouvelle ferme et... il accepta.

— « Je consens, dit-il au petit homme vert. Je consens, mais à cette condition que tout sera terminé à l'instant même où le coq chantera. Sinon la ferme me reste et tu n'auras rien.

— Oui. C'est convenu. Signe ceci. »

Et le démon tira de sa poche un large parchemin, dans lequel il eût pu envelopper dix diables comme lui. Il le déplia, puis il fit sortir successivement de sa poche une plume d'oie toute préparée, une table et un canif avec lequel il piqua le paysan au bras. Une goutte de sang sortit, le

démon y trempa la plume et la passa à l'homme pour signer l'écrit horrible. Tholomé écrivit son nom à côté d'une multitude d'autres.

Puis le petit homme fit une cabriole, remit dans sa poche le parchemin, le canif, la plume et la table, et disparut dans les broussailles en criant joyeusement :

« Ha ! ha ! Hou ! hou ! Encore une bonne journée pour Dick-et-Don. »

Tholomé se promena jusqu'au soir.

En rentrant à la maison, le fermier aperçut des milliers de diables transportant des pierres, du mortier, de la chaux, du sable, abattant les vieux murs, creusant le sol, forgeant, charpentant avec une célérité incroyable et un bruit d'enfer, tandis que d'autres petits démons éclairaient le travail par des centaines de torches enflammées. La femme et les enfants étaient rétablis mais tout étonnés de ce manège et se demandant quelle était cette troupe d'ouvriers arrivés tout à coup pour reconstruire la ferme.

Le paysan raconta à sa femme ce qui s'était passé entre lui et le diable auprès du Bois-Robert, et lui demanda conseil.

— « Ah ! malheureux ! qu'as-tu donc fait ?

Livrer ton fils au diable ! Tu es donc un démon ?

— Non ; mais j'ai compté sur toi pour tromper le diable et nous tirer de là avec honneur. »

La femme de Tholomé réfléchit quelques instants.

— « Tu dis que le diable doit finir le travail avant le chant du coq ! C'est bien. Ce n'est pas pour rien que le bon Dieu fit la femme d'une patte de serpent (1). Je saurai conserver et la nouvelle ferme et l'âme de mon fils. »

Les diables avaient ordre de finir le travail avant le lendemain matin, à cinq heures, l'heure du réveil du coq. C'était là que la femme du paysan les attendait.

Vers quatre heures du matin, elle se leva doucement et s'en alla au poulailler. Le travail était presque fini. La paysanne entra dans l'étable aux poules et réveilla le coq qui se mit à pousser quelques *cocorico*, *coquiacou* ! éclatants.

Le diable Dick-et-Don était joué. Il s'enfuit avec tous les autres démons, laissant inachevé le mur de l'enclos auquel il ne manquait plus que quelques pierres. Une belle ferme s'élevait à la

(1) Le conteur fait ici allusion à une légende picarde sur la création de la femme, qu'on peut trouver dans le tome III de la *Faune populaire* de M. Eugène Rolland ; art. *Serpents*.

place de l'ancienne. Les granges regorgeaient de blé et de foin ; dans l'écurie et les étables étaient de beaux chevaux et des vaches bien grasses, et un grand sac de pièces d'or était déposé dans l'armoire.

Le fermier Tholomé vécut riche et heureux à partir de ce jour, et jamais il ne revit Dick-et-Don qui, trompé une fois, ne jugea plus à propos de renouer connaissance avec celui qui l'avait dupé.

(*Conté en décembre 1879, par M. Albert Boulongne, de Beaucourt* [*Somme*]).

III

SAINT CRÉPIN ET LE DIABLE

Il y a bien longtemps, si longtemps même que je ne saurais vous dire en quel temps, saint Crépin et le diable réunirent leurs économies et achetèrent une grande pièce de terre. Comment se fit-il que saint Crépin eût songé à s'associer avec le démon ? Je n'en sais rien. Toujours est-il qu'ils avaient acheté un beau champ et qu'ils étaient convenus d'en partager les produits.

Le diable, se croyant bien fin, demanda pour sa part de la première année tout ce qui pousserait hors du sol, donnant le reste au saint homme. Saint Crépin fit mine de consentir niaisement à cette singulière demande, et il se promit bien de jouer quelques bons tours au diable.

Saint Crépin alla à la ville, en rapporta pour deux sous de graine de navets et ensemença le champ commun. Bientôt les navets couvrirent le sol de leurs larges feuilles vertes, et grossirent dans la terre jusqu'à se toucher.

Le diable vint trouver le saint et réclamer sa part de la récolte. Crépin le conduisit au champ et se mit en devoir d'arracher les navets. Le diable l'aida dans ce travail, et, à la fin, voyant le saint faire un tas à part des feuilles coupées, il demanda à son associé ce qu'il comptait faire de ces feuilles.

— « Mais, c'est ta part, il me semble ! N'as-tu pas demandé tout ce qui sortirait du sol ? Les feuilles t'appartiennent et les navets sont à moi.

— Oh ! cette année, pensa le diable, il ne m'y reprendra plus ; je demanderai tout ce qui viendra dans le sol. »

Et il fit comme il venait de penser.

Saint Crépin retourna à la ville, en rapporta

un grand boisseau de blé et le sema dans le champ. Le blé germa, sortit de terre, poussa, poussa, et bientôt il se trouva prêt à être fauché, lié et battu.

Le diable étant revenu chercher sa part de la récolte, n'obtint que le chaume et quelques racines dont il ne sut que faire. Cela était loin de le satisfaire. Aussi alla-t-il tout furieux trouver le saint pour lui proposer d'autres arrangements.

— « Voyons, que veux-tu ? lui demanda Crépin.

— Je veux cultiver le champ par moi-même. J'y semerai une plante qu'il me plaira choisir. Si tu m'en dis le nom, le champ sera à toi tout seul, sinon il m'appartiendra. Cela te convient-il ?

— Oui. C'est convenu.

— A trois mois, alors ! »

Le diable s'en alla dans un pays lointain et en rapporta une plante inconnue du saint : la lentille. Il en sema dans le champ et attendit les trois mois.

Les lentilles germèrent, levèrent, poussèrent et couvrirent le champ ; le saint était en grand danger de perdre la partie, car, malgré toutes ses recherches, il n'avait pu trouver le nom de cette plante inconnue semée par le diable.

Quelques jours avant l'expiration des trois mois,

Crépin se leva pendant la nuit, alla se rouler au beau milieu du champ de lentilles et revint se coucher tranquillement. Puis, le lendemain, il dit au diable :

— « Hier soir, une grosse bête noire est allée dans ton champ ; elle y a même écrasé bon nombre de plants de cette herbe que tu y as semée. Si tu as à m'en croire, fais bonne garde ; il ne t'en resterait pas.

— Je n'y manquerai pas, et je te remercie de ton bon avis. »

Le soir venu, le diable alla s'embusquer auprès du champ, tandis que saint Crépin se roulait dans un grand tas de plumes après s'être plongé dans un tonneau de mélasse. Ainsi déguisé, il entra dans le champ.

Le diable ne put reconnaître le saint et fut très surpris de voir un tel animal se rouler dans ses lentilles.

— « *Koi chè donc d'ol bête lo ki vient abimi mes luntils* (1) ? » s'écria-t-il. Et peu rassuré, il s'enfuit. Saint Crépin en savait assez ; il courut à la rivière et se débarrassa de la mélasse et des plumes dont

(1) « Quelle est donc cette bête qui vient abimer mes lentilles. »

il s'était recouvert, puis il rentra chez lui et se coucha.

Le lendemain, le diable vint le trouver.

— « Les trois mois sont écoulés, Crépin, et je viens te demander le nom de la plante que j'ai semée dans le champ.

— As-tu vu la bête, hier soir ?

— Ce n'est pas cela que je te demande. Sais-tu le nom de la plante ?

— Peut-être. Je vais te dire trois noms. Si le véritable n'y est pas, le champ est à toi... Je commence : 1° lin ?...

— Ce n'est pas cela, pauvre Crépin !

— .... 2° luzerne ?....

— Pas encore plus ; la pièce de terre est presque à moi.

— .... Oh ! bien, alors ! Il s'agit de ne pas se tromper !.... 3° lentille ?

— Je suis joué ; adieu, Crépin, sans rancune ; le champ est à toi. Tu es plus malin que moi. »

(*Conté en décembre 1879, par M. A. Boulongne, de Beaucourt-sur-l'Hallue* [*Somme*]).

IV

LES DIABLES ET LE FORGERON

Un forgeron était un jour occupé dans sa forge, à son habitude, à frapper de grands coups de marteau une grosse barre de fer rouge. Il allait finir sa tâche, quand un grand bruit de pas de chevaux lui arriva aux oreilles ; il laissa là son ouvrage pour aller voir à la porte de la forge quels étaient les survenants, et il vit deux chevaux arriver à fond de train et s'arrêter brusquement, pendant que leur conducteur sautait lestement sur le sol.

— « Hé, l'ami ! cria l'étranger, viens donc attacher mes chevaux. Gare aux ruades, je te préviens qu'ils sont fort vifs. »

Le forgeron se hâta de lier les chevaux aux anneaux scellés dans la muraille, et, le bonnet à la main, revint se placer devant le nouvel arrivant.

— « Veux-tu me ferrer ces deux animaux ? dit l'étranger en entrant. Je suis pressé, fort pressé. On m'attend à Arras pour le marché, dans une

heure, et tu vois que je n'ai pas de temps à perdre si je veux arriver à l'heure.

— Que diable peut donc être cet homme ? pensa le forgeron. Il veut être à Arras dans une heure.... et il y a douze bonnes lieues d'ici à la grande place du marché de cette ville. »

Puis il reprit tout haut :

— « Volontiers, Monsieur, dans une demi-heure j'espère avoir terminé ; mais je puis bien vous assurer, et cela soit dit en passant, que nul forgeron à dix lieues à la ronde ne pourrait ferrer ainsi deux chevaux en une demi-heure, et tout le monde....

— Trêve de discours, dit l'inconnu d'un ton bourru, je ne me suis pas arrêté ici pour écouter tes billevesées ; ferre-moi l'un des chevaux et laisse-moi tranquille. Je ne puis attendre une demi-heure. Hâte-toi ! »

Le forgeron se hâta de son mieux ; mais, malgré toute sa célérité, il employa vingt bonnes minutes à ferrer l'un des chevaux. Il s'en excusait en mettant ce retard sur le compte du soufflet, de son aide, ou de la mauvaise qualité des clous ; mais l'étranger ne répondait pas et se contentait de hausser les épaules en signe de mépris. Voyant

l'un des chevaux ferré des quatre pieds, l'inconnu dit au forgeron :

— « Mon ami, tu n'es point aussi subtil que tu voudrais bien me le faire croire ; je ne te ferai donc pas de compliments sur ton habileté ; mais je veux te montrer comment, sans aller à dix lieues à la ronde, je sais ferrer un cheval. Fais attention. »

Ce disant, l'homme ouvrit un grand couteau qu'il venait de tirer de sa poche, et prenant les jambes du cheval et les coupant à la hauteur du genoux, il les porta dans la forge, et puis les ferra l'une après l'autre en les plaçant dans un étau. Le forgeron regardait tout ébahi cet homme extraordinaire. Ce qui lui semblait inexplicable, c'était surtout la singulière facilité avec laquelle l'inconnu avait coupé les pieds du cheval, sans pour cela répandre la moindre goutte de sang et sans paraître causer la moindre douleur à l'animal ainsi amputé. Son étonnement redoubla quand il vit l'étranger prendre les pattes du cheval et les remettre à leur place naturelle sans qu'on put voir aucune plaie.

— « Eh bien, l'ami ! Que dis-tu de ma façon de ferrer les chevaux ? Cela t'a fort étonné, je le vois.... je ne te payerai pas tes fers ; je veux te

donner autre chose que de l'argent. J'ai le pouvoir d'accomplir trois souhaits ; forme-les, je t'accorde à l'avance tout ce que tu pourras demander.

— Mais.... vous êtes donc.... sorcier ?

— Non, je suis mieux que cela : je suis le bon Dieu.

— Le bon Dieu !.... En ce cas je vous demanderai.... mais laissez-moi d'abord réfléchir....

— Hâte-toi.

— Je vous demanderai donc.... premièrement... que celui qui viendra s'asseoir sur mon fauteuil y reste tout aussi longtemps que je pourrai le désirer ;.... deuxièmement.... que celui qui grimpera sur le gros poirier de mon jardin, soit obligé d'y rester tout aussi longtemps que je le voudrai ;... troisièmement.... que ce que j'enfermerai dans mon sac ne puisse en sortir sans mon expresse volonté. C'est tout.

— Tu n'exiges pas beaucoup, l'ami ! Eh bien, comme je te l'ai promis tout à l'heure, je ferai que tout ce que tu m'as demandé s'accomplisse à la lettre.... mais, avant de partir, je veux te donner le conseil de ne jamais ferrer les chevaux ainsi que tu me l'as vu faire. Tu ne réussirais qu'à tuer tes bêtes. Adieu, l'ami. »

Le bon Dieu sauta lestement sur l'un des chevaux et ne tarda pas à disparaître dans le lointain, en laissant derrière lui une longue traînée de poussière et d'étincelles.

— « Si le bon Dieu va ainsi, je ne m'étonne pas qu'il soit à Arras dans quelques minutes, pensait le forgeron en regardant s'éloigner le voyageur. »

Le forgeron avait sa maison hantée par un diable des plus méchants, qui ne cessait de lui jouer toutes sortes de vilains tours. Tantôt on trouvait les tisons du foyer épars par toute la maison ; tantôt le diable venait se coucher entre le paysan et sa femme et leur causait une peur effroyable ; d'autres fois, il renversait les meubles, cassait les plats, les assiettes et les verres, ou bien il appelait la nuit à la porte du forgeron comme le fait un malheureux qui demande un asile jusqu'au matin, et puis il se sauvait en riant du pauvre homme qui ne savait à quel saint se vouer pour se débarrasser de ce vilain démon.

Le forgeron cette fois tenait sa vengeance ; il voulut jouer un tour de sa façon à celui qui tant de fois était venu le narguer. Un jour donc, il se mit sur le devant de sa porte et se mit à crier d'une voix forte :

— « Jean-Marie, Jean-Marie Diable (1), viens-tu ? Jean-Marie Diable, viens-tu ? »

A l'instant, il vit venir à lui un petit homme noir, bossu, haut d'un pied à peine, qui se plaça devant le forgeron en ouvrant une large bouche.

— « Tu es bien Jean-Marie, Jean-Marie Diable ?

— Oui, et que me veux-tu ?

— Je serais heureux après ma mort d'être diable comme tu l'es, et de pouvoir jouer aux hommes tous ces jolis tours que tu m'as appris à connaître. Aussi je voudrais te vendre mon âme.

— Ton âme, est-ce bien vrai ?

— Oui ; mais que me donneras-tu en échange ?

— En échange ? ce que tu voudras.

— Je te demanderai peu de chose : Assieds-toi pour quelques minutes dans ce fauteuil.

— Oh ! qu'à cela ne tienne ! dit le diable en s'asseyant. Le forgeron le regardait en riant dans sa barbe. »

Au bout d'un instant, Jean-Marie Diable voulut se lever, impossible !.... Il était attaché au fauteuil par une force supérieure. Le forgeron le railla tout à son aise. Le diable criait, jurait, sacrait et

(1) Nom populaire du démon.

blasphémait comme un vrai démon qu'il était, ce qui excitait encore plus la joie du paysan.

A la fin, ce dernier dit au diable Jean-Marie :

— « Tu le vois, tu es bien mon prisonnier ; mais, écoute : Promets-moi.... ou plutôt jure-moi de ne jamais revenir me faire de tes vilains tours, et je te mettrai en liberté.

— Je te le jure.

— Ce n'est pas tout ; je viens de te vendre mon âme, il te faut me la rendre avec ma promesse. »

Le diable Jean-Marie dut accepter encore cette condition. Bien penaud, il se hâta de quitter la forge et de se rendre chez les siens.

Jean-Marie Diable avait deux frères, tous deux démons comme lui, bien entendu. *Délicoton*, l'un d'eux, partit pour jouer de nouveaux tours au malin forgeron. Pendant deux nuits toutes les barres de fer qui se trouvaient dans la forge se mirent à danser en produisant un bruit infernal, de concert avec les clous, les tenailles, les étaux et l'enclume.

— « Certainement, se dit le forgeron, ceci est le fait d'un autre diable. Il me faut lui jouer un tour. Voyons... Délicoton, Délicoton, viens-tu? Délicoton, viens-tu? »

Comment avait-il pu connaître les noms des démons, je n'en sais rien; toujours est-il que Délicoton entra aussitôt dans la forge et demanda au paysan ce qu'il désirait.

— « Te vendre mon âme... mais à une condition...

— Laquelle? se hâta de dire Délicoton.

— C'est que tu iras me cueillir les belles poires qui couvrent le grand poirier du jardin. Je suis vieux... et je craindrais de me tuer en tombant de l'arbre.

— Une âme qui me coûtera peu! pensait Délicoton en grimpant au haut du poirier. »

Mais il ne fut pas arrivé d'un instant au sommet de l'arbre qu'il s'y sentit retenu par une force puissante.

Le forgeron courut à la forge et en rapporta une longue barre de fer à l'aide de laquelle il battit d'importance le pauvre Délicoton, qui criait, geignait, tempêtait au haut de l'arbre comme s'il eût été plongé par un curé dans la cuve à l'eau bénite.

— « Laisse-moi descendre, criait-il; laisse-moi descendre et je te rendrai ta parole!

— Oh! que non. Je ne suis pas encore fatigué

de frapper et je veux te faire payer la musique de ces deux dernières nuits. Allons, dansons, chantons ! Bien, bien ; mieux encore !...

— Oh ! grâce ! grâce ! jamais je ne reviendrai et je te rendrai ton âme !

— Est-ce bien sûr ?

— Je te le jure, foi de Délicoton ! Mais laisse-moi aller !

— Descends, alors, et ne reviens plus. »

Encore plus honteux que Jean-Marie Diable, Délicoton retourna trouver ses deux frères. Il fut convenu que le troisième, *Courentassé*, irait se venger du forgeron. Celui-ci, pendant trois nuits, ne put fermer l'œil, piqué qu'il était par des milliers d'aiguilles que lui enfonçait dans la peau l'espiègle démon.

Ayant réussi à connaître le nom du nouveau diable, le forgeron l'appela et lui offrit son âme à condition que Courentassé se mettrait dans son sac pour quelques minutes. Courentassé consentit, mais il fut à peine dans le sac que le forgeron appela son voisin le savetier, qui vint à tour de bras piquer d'une longue alène le malheureux démon. Puis il mit le sac sur l'enclume et, appelant son garçon à son aide, il martela pendant

deux longues heures Courentassé, qui ne cessait d'implorer sa grâce. Quand il eut fait les mêmes promesses que Jean-Marie et Délicoton, il put partir.

A dater de ce jour, le forgeron resta en paix avec les diables, qui craignaient à juste titre les dons merveilleux dont le Seigneur l'avait doté. .

. . . .

Trente ans plus tard, le paysan mourut... Il lui fallut trouver dans l'autre monde un endroit où y passer l'éternité... Il alla frapper à la porte du paradis.

— « Pan, pan!

— Qui es-tu et que veux-tu? lui dit saint Pierre en entrebâillant la porte.

— Je suis un forgeron, le forgeron d'Acheux. Je voudrais une petite place dans le paradis; on y doit être fort bien, si ce que dit M. le curé d'Acheux est la vérité!...

— Certes, on y est fort bien... Mais, pour une place, il n'y en a pas pour toi. Quand le bon Dieu te donna trois souhaits à former, tu pouvais lui demander le paradis à la fin de tes jours; tu ne l'as pas fait et tu as demandé des choses bien différentes; tant pis pour toi!... Va-t'en! »

Le paysan s'en alla à la porte du purgatoire. L'archange qui la gardait entendant pan, pan à la porte, l'entrebâilla pour la fermer aussitôt. Que faire? où aller?... Le forgeron, tout triste, prit le chemin de l'enfer.

Il frappa. Délicoton vint ouvrir. Mais, apercevant un visage qui ne lui était pas inconnu, il appela ses deux frères, Jean-Marie et Courentassé. Ces derniers n'eurent pas plus tôt reconnu le forgeron qu'ils appelèrent une bande de démons pour refermer la porte et empêcher l'intrusion de l'homme qui leur avait joué autrefois de tels tours.

La pauvre âme en peine, repoussée de tous côtés, alla de nouveau frapper à la porte du paradis.

— « Pan, pan!

— Qui est là?

— Moi, le forgeron d'Acheux.

— Je t'ai déjà dit qu'on n'entrait pas.

— Je ne viens pas pour entrer, mais je viens de m'apercevoir que j'ai laissé rouler une pièce de monnaie sous la porte du paradis et je vous prie de me la chercher.

— Ah ça! suis-je ton valet? Entre et cherche ta pièce, si tu le veux. »

Le forgeron entra dans le paradis par la porte entr'ouverte et gagna le beau milieu de ce séjour. Saint Pierre voulut le forcer à en sortir, mais, comme le dit le paysan, une fois en paradis on ne peut en sortir, et l'on dut laisser le forgeron où il s'était installé.

(Ce conte m'a été dit en décembre 1877, par M. Alfred Haboury, d'Acheux [Somme]).

V

LE BONHOMME MISÈRE ET SON CHIEN PAUVRETÉ

Au carrefour de deux chemins restait, il y a longtemps, bien longtemps, un pauvre forgeron qui vivait tant bien que mal, un jour suivant l'autre, des quelques sous qu'il gagnait à ferrer les chevaux, les mulets et les ânes des voyageurs qui passaient devant sa porte. Il était si malheureux qu'on l'avait nommé bonhomme Misère. Son chien, qui partageait sa mauvaise fortune, avait été appelé Pauvreté. Misère et Pauvreté vivaient bons amis, comme il sied à des

malheureux, et si l'on ne pouvait voir Misère sans que Pauvreté suivît, de même quand Pauvreté passait on pouvait se dire : Misère suit.

Pauvreté et Misère en étaient donc là quand un beau jour le bon Dieu et saint Pierre vinrent frapper de bon matin à leur porte. Pauvreté aboya, Misère se réveilla et ouvrit en grommelant aux voyageurs si matineux.

— « Bonhomme Misère, dit saint Pierre, mon maître que tu vois désire que tu lui ferres son âne. En auras-tu pour longtemps?

— Vous venez bien matin, notre maître, mais qu'importe. Vous m'avez l'air de pauvres diables, bonnes gens au fond, et je suis tout à votre service. J'aurai bientôt fait. »

Le bonhomme Misère alluma son charbon, souffla le feu et ferra l'âne en une petite demi-heure.

— « Voilà qui est fait, notre maître.

— C'est bien, dit le bon Dieu. Combien te dois-je?

— Je vous ai dit que vous me paraissiez être de pauvres diables — sauf votre respect, notre maître! — et je ne vous demanderai rien.

— Rien, c'est trop peu.

— Non, allez. Je ne veux accepter que votre bénédiction.

— En ce cas, je veux te récompenser d'une autre façon. Je suis le bon Dieu et mon domestique n'est autre que saint Pierre. Je veux accomplir trois de tes souhaits. Choisis. »

Le bonhomme Misère se gratta l'oreille, puis les cheveux, cherchant bien ce qu'il devait demander au bon Dieu.

— « Demande d'abord le paradis! lui souffla saint Pierre.

— Laisse donc! laisse donc!... Voyons, je demande que... tout ce qui s'assoira dans mon fauteuil ne puisse en sortir sans ma permission.

— Voici qui n'est pas difficile. Accordé. Voyons ton deuxième souhait.

— Demande donc le paradis! murmura saint Pierre. »

Le bonhomme Misère se gratta encore l'oreille, puis les cheveux.

— « Mon deuxième souhait est celui-ci : Je désire que celui ou ceux qui monteront sur mon noyer ne puissent en descendre sans ma permission.

— C'est bien simple encore. Accordé. A ton dernier souhait.

— Imbécile, n'oublie pas le paradis ! » s'écria le saint, portier du paradis.

Mais, sans s'en inquiéter, le forgeron continua :

— « Pour mon dernier souhait, je demande que tout ce qui entrera dans ma bourse ne puisse en sortir sans ma permission.

— Décidément il te faut peu de chose pour te contenter. Je t'accorde tout cela. Fais-en bon usage et au revoir.

— Au revoir, au revoir, monsieur le bon Dieu !

— Triple idiot, tu t'en repentiras ! » ajouta saint Pierre en aparté.

Le bon Dieu remonta sur son âne, le saint prit le baudet par la bride et ils s'éloignèrent.

Depuis ce jour, ce fut comme un fait exprès, il ne passa plus que de loin en loin un voyageur par le carrefour, et bientôt le bonhomme Misère se vit à la veille de mourir de faim avec son compagnon Pauvreté, à qui il ne restait plus que les os et la peau.

Le diable eut vent de ce qui se passait et vint un jour frapper à la porte du bonhomme Misère.

— « Que veux-tu ? lui demanda ce dernier.

— Bonhomme Misère, je sais que tu n'as pas

mangé depuis trois jours et qu'un peu d'argent ans ton escarcelle ne te nuirait pas trop. Je viens t'offrir dix mille écus, à une condition, toutefois...

— Que je te donnerai mon âme?

— Juste! Que tu me donneras ton âme dans dix ans, si à cette époque il est impossible pour toi de me rembourser.

— C'est convenu, c'est convenu. Où est l'argent?

— Le voici. Mais tu jures?

— Je jure! » dit Misère, qui avait son idée.

Le diable, tout heureux, tira dix mille écus de sa poche et les donna au bonhomme Misère.

— « Ah! ah! hi! hi! faisait le diable en s'éloignant.

— Ah! ah! hi! hi! » faisait le bonhomme Misère.

Pendant dix ans ce dernier mena une joyeuse vie, mangeant bien, buvant beaucoup, régalant ses amis, enfin fréquentant plus le cabaret que l'église. Jamais son chien Pauvreté n'avait fait meilleure chère.

Les dix ans venaient de s'écouler quand le diable revint au carrefour des deux routes pour

emmener Misère en enfer. Au grand étonnement du démon, le forgeron était tout joyeux et dansait toutes sortes de pas tout autour de la forge, suivi par Pauvreté, qui aboyait comme un enragé.

— « Morbleu! Misère, tu me sembles bien joyeux!

— Et pourquoi pas?

— Mais tu as donc dix mille écus à me rendre?

— Dix mille écus! Vous rêvez, notre maître! J'en ai cent à peine. Mais si vous venez pour me chercher, je suis tout disposé à vous suivre au fin fond de l'enfer, s'il le faut. Asseyez-vous un instant dans ce fauteuil et je suis à votre disposition. »

Le diable s'assit dans le fauteuil. Et au bout d'un moment :

— « Notre maître, venez-vous? je suis prêt! » dit le forgeron.

Le diable essaya de se lever, mais en vain. Ses efforts furent inutiles.

Sans se presser, le bonhomme Misère prit une grosse barre de fer et se mit à en asséner des coups vigoureux sur la tête, sur les épaules, sur le dos du pauvre diable, qui hurlait, jurait et

sacrait à faire trembler la maison. A la fin, voyant qu'il ne pouvait sortir de ce maudit fauteuil, le démon pria le forgeron de le laisser aller.

— « Me fais-tu remise de ma dette? Romps-tu le marché?

— Oui, oui! mais laisse-moi, je t'en prie!

— Jure-le!

— Je le jure!

— Alors, je te permets de t'en aller. »

Le diable, meurtri, s'enfuit par la cheminée de la forge en poussant des gémissements épouvantables.

Un an après, le diable sut que le bonhomme Misère était sans argent. Il vint le retrouver, se promettant bien, à l'échéance, de ne plus s'asseoir sur le fauteuil, et lui donna vingt mille écus aux mêmes conditions que la première fois.

Le bonhomme Misère recommença ses parties de plaisir comme par le passé et, les dix ans écoulés, vit revenir le diable et dix de ses diablotins.

— « Eh bien! Misère, nous partons, cette fois?

— Oh! oui! Qu'y faire? Je suis tout prêt, partons. Ah! mais j'oubliais; j'ai là de bonnes

noix sur cet arbre et je serais fort aise de les emporter en enfer.

— Qu'à cela ne tienne, dit le démon. Je vais te les cueillir avec mes diablotins. Ce sera plus vite fait. »

Et en un instant le diable et ses compagnons furent sur l'arbre.

Les noix cueillies, les diables voulurent descendre, mais ce leur fut impossible. Le bonhomme Misère courut à sa forge et en revint avec une longue barre de fer pointue. Il piqua le diable et les diablotins tant et si bien que tous poussaient des cris à réveiller des morts.

— « Grâce! grâce! » hurlaient-ils.

Et Misère continuait à les piquer à la ronde.

— « Grâce! grâce! dit enfin le diable. Je te remets ta dette et je te laisserai en repos. Mais permets-nous de retourner en enfer.

— Tu me le jures?

— Je te le jure! »

Et le forgeron laissa partir le diable et ses compagnons.

Un an était à peine écoulé que le démon revenait proposer trente mille écus au bonhomme Misère, toujours sous les mêmes conditions.

Misère prit les trente mille écus, aussi heureux que le diable, qui, cette fois, croyait le tenir.

Au bout des dix ans, ce dernier revint à la maison du bonhomme Misère. Celui-ci l'attendait en fumant sa pipe sur le seuil de la porte. Il se mit à rire en voyant venir le démon.

— « Bonjour, Misère. Qu'as-tu donc à rire de la sorte? Et qu'est-ce que cette bourse que tu tiens à la main?

— Bonjour, Satan. Je riais en songeant à un vieux radoteur qui, tout à l'heure, me disait que vous pouviez vous faire petit, petit, jusqu'à entrer dans cette bourse.

— C'est donc si difficile? Ouvre ta bourse et vois. »

Et le diable devint tout petit. Le forgeron le prit et l'enferma dans la bourse.

— « Eh bien! vois-tu, dit le diable, que je peux devenir, à ma volonté, si petit qu'il me plaît?

— C'est fort bien. Mais peux-tu sortir de ma bourse? »

Le diable essaya, mais inutilement. Il s'aperçut qu'encore une fois il était la dupe du forgeron.

— « Maintenant, à nous deux, maître Satan.

Je veux encore te donner une bonne leçon. »

Et, plaçant la bourse sur son enclume, il se mit à frapper dru comme grêle de grands coups de marteau sur le pauvre diable, qui criait et hurlait, comme bien vous le pensez.

— « Grâce! grâce! et jamais je ne reviendrai. Je te le jure! Je suis tout en bouillie! Laisse-moi, laisse-moi ! »

Le bonhomme Misère, fatigué de frapper sur la bourse, permit au diable de sortir et ne le revit plus le reste de sa vie.

Il était bien vieux lorsqu'il mourut. Son chien Pauvreté mourut le même jour, et voilà Misère et Pauvreté, l'un suivant l'autre, qui prennent la route du paradis.

Ils arrivèrent devant un beau palais, et jugeant que c'était là le paradis, Misère frappa.

— « Qui est là ? dit une voix à l'intérieur. La porte s'entrebâilla, laissant passer la tête de saint Pierre.

— Ah! c'est toi, Misère! Va voir plus loin. Tu n'as pas demandé le paradis quand je te l'ai conseillé ; tant pis pour toi ! »

Misère eut beau prier, supplier, la porte se referma.

— « Viens, Pauvreté; allons voir si nous serons plus heureux dans cette grande maison en briques que j'aperçois là-bas. »

Pauvreté prit les devants et Misère suivit.

On arriva à la porte du purgatoire.

— « Pan, pan, pan, pan! »

Un ange ouvrit la porte.

— « Qui es-tu?

— Je suis le bonhomme Misère et je voudrais une place ici.

— As-tu été voir au paradis?

— J'en reviens, mais saint Pierre n'a pas voulu me recevoir.

— Attends, alors. Je vais voir si ton nom est sur mon grand livre. »

L'ange feuilleta, feuilleta et finit par ne rien trouver.

— « Mon pauvre Misère, il te reste à demander une place dans l'enfer. C'est la première route à gauche. »

La porte se referma et, piteusement, Misère alla frapper à la porte de l'enfer.

Le diable vint ouvrir. Mais dès qu'il eut reconnu le bonhomme Misère :

— « Ah! c'est toi encore. Tu peux repartir

par où tu es venu. Tu serais capable de me jouer encore de tes tours, et je n'y tiens pas du tout. Bon voyage! »

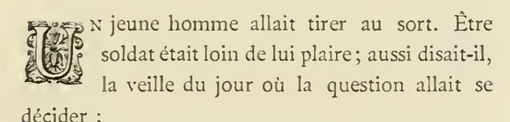
Chassé du paradis, du purgatoire et de l'enfer, le bonhomme Misère revint sur terre, où il vit toujours.

Beaucoup l'ont rencontré, suivi de son chien Pauvreté, et beaucoup le rencontreront encore.

(*Conté en mars 1881, par M. Albert Boulongne, de Beaucourt-sur-l'Hallue* [*Somme*]).

VI

LE DIABLE ET LE JEUNE HOMME QUI NE VOULAIT POINT ÊTRE SOLDAT



Un jeune homme allait tirer au sort. Être soldat était loin de lui plaire; aussi disait-il, la veille du jour où la question allait se décider :

— « Je me donnerais volontiers au diable lui-même si celui-ci consentait à m'empêcher d'être soldat. »

A l'instant où le jeune homme prononçait ce

blasphème, un grand bruit se fit entendre dans la cheminée et un petit homme aux pieds fourchus roula dans les jambes du paysan en poussant un joyeux éclat de rire.

— « Ah! ah! ah! ah!

— Hé bien! qui vous rend si joyeux, monsieur, et pourquoi vous introduisez-vous ainsi chez moi par la cheminée?

— D'abord, je te dirai que je ne suis pas un monsieur, à moins qu'il ne te plaise de m'appeler monsieur le diable; ensuite, si je m'introduis chez toi par la cheminée, c'est que j'ai des raisons pour le faire, raisons qu'il ne me plaît point de t'indiquer. Mais arrivons au fait.

— Je vous écoute, monsieur le diable.

— Voilà. Tu vas tirer au sort demain matin et je sais que tu dois ramener un mauvais numéro. Tu seras soldat pendant sept ans, sept ans!... y penses-tu bien? Je n'ai pas besoin de te dire combien tu seras malheureux, obligé d'obéir au premier caporal venu, mis à la salle de police ou à la prison pour la moindre faute, mal nourri, exposé à la chaleur, au froid, que sais-je? Et puis la guerre viendra, tu iras te faire tuer je ne sais où et pour je ne sais quoi. Et puis encore il te

faudra laisser Catherine, ta bonne amie, qui se consolera bientôt sans doute et qu'à ton retour tu trouveras mariée à un autre que toi!... Tu disais tout à l'heure que tu donnerais volontiers ton âme au diable pour tirer un bon numéro demain; je suis un fort bon diable et, quoique ton âme ne vaille pas deux vieux liards, je suis prêt à conclure le marché avec toi. Je te ferai tirer un bon numéro, tu seras libre d'épouser Catherine et, comme toute peine mérite salaire, tu me donneras ton âme en échange.

— Combien vivrai-je encore d'années?

— D'années, dis-tu? Nous autres, nous n'aimons pas à compter de la sorte; nous comptons par jours; ainsi nous disons : de six heures du matin à six heures du soir, c'est un jour...

— Cela ne fait rien à l'affaire. Je demande à vivre encore vingt ans.

— Je t'ai déjà dit de parler en jours et non en années.

— Alors, comptons : vingt fois trois cent soixante-cinq jours, cela fait... cela fait...

— Cela fait sept mille trois cents jours... C'est convenu. Signe ce parchemin de ton sang.

— De mon sang?

— Oui, tiens... »

Et le diable appliqua une de ses longues griffes sur la main du jeune homme, l'égratigna et en fit sortir une goutte de sang. Puis il tira une plume d'oie de sa poche, la trempa dans le sang et fit signer le pacte infernal au jeune homme. Quand ce fut fini :

— « C'est bien, mon garçon; je tiendrai ma promesse. Va joyeux au tirage au sort, épouse Catherine et attends ma visite dans sept mille trois cents jours. Au revoir, sans adieu. »

Et le diable remonta par la cheminée et disparut.

Le lendemain le paysan tira le numéro le plus élevé du canton et se trouva ainsi dispensé de ses sept ans de service militaire.

Quelques jours après il épousa sa fiancée, la belle Catherine, et, dès ce moment, parut vivre fort heureux dans sa ferme. Il avait vingt ans de vie devant lui et ne pensait guère au moment où il lui faudrait se remettre entre les mains de celui qui l'avait acheté.

Cela dura ainsi pendant dix ans.

Un jour que le fermier, assis dans son grand fauteuil, fumait sa pipe dans le coin de la cheminée,

devant un bon feu qui flambait dans l'âtre, il entendit un grand bruit au-dessus de sa tête et revit le diable descendre par la cheminée sans s'embarrasser dans la planche à suie, prendre une chaise et s'asseoir au foyer tout en ricanant comme à l'ordinaire.

— « Ah! ah! ah! ah!... Comment se sont passées ces dernières années? S'est-on marié avec la belle Catherine? A-t-on été heureux? Suis-je un fort bon diable? Allons, parle!...

— Avant de vous répondre, je voudrais savoir ce qui vous amène ici à pareil jour?

— Comment, ce qui m'amène? La belle question!... Oublie-t-on si vite ses engagements qu'au bout de quelques années on y songe si peu ?... Les trois mille sept cents jours au bout desquels tu devais m'appartenir corps et âme ne sont-ils pas écoulés ?... Ta place est toute prête dans mon enfer, là-bas, en haut, et je viens te chercher pour te montrer le chemin de ta nouvelle demeure.

— Me chercher!... Impossible. Depuis le jour où j'ai signé le pacte avec vous, il ne s'est écoulé encore que dix ans, et nous sommes convenus de vingt ans.

— Encore une fois je ne comprends rien aux années, et si je viens de t'en parler, c'est pour parler comme toi ; je ne compte que par jours...

— Mais c'est trois mille sept cents jours et non la moitié que vous m'avez accordés...

— Comment, ne t'ai-je pas dit que le jour pour nous allait de six heures du matin à six heures du soir? Et puis, de six heures du soir à six heures du matin, il y a encore un jour, ce qui fait pour dix ans trois mille sept cents jours... Allons, il faut me suivre !...

— Permettez-moi, au moins, de dire adieu à ma femme et à mes enfants.

— Non, il faut me suivre... Un, deux, trois, partons ! »

Et Satan saisit le fermier par les épaules et l'emmena avec lui en enfer.

Quand Catherine vint dans la chambre, le feu brûlait encore, mais l'air était irrespirable, tant on y sentait le soufre.

(*Conté en février 1881, par M. Aubray, du Bosquel* [*Somme*]).

VII

LE COMTE D'AVELUY EN ENFER

Il y a bien longtemps, si longtemps, m'a dit mon grand-père, que le grand-père de mon grand-père le tenait de son « ratayon.(1) » Le comte d'Aveluy était en chasse ; suivi de son écuyer, il s'était mis à la poursuite d'un énorme sanglier qu'il avait débusqué d'un fourré. La course fut longue ; enfin le sanglier disparut tout à coup et le seigneur eut beau chercher, il ne put parvenir à retrouver les traces de l'animal. Le comte d'Aveluy descendit de cheval, se reposa, mais quand il lui fallut reprendre sa route, cela lui devint impossible ; il vit qu'il s'était perdu dans la forêt. Son domestique monta au sommet d'un arbre élevé et aperçut à quelque distance les tourelles d'un fort beau château totalement inconnu. Il fit part à son maître de ce qu'il avait vu et tous deux s'avancèrent dans la direction de ce château. Ils ne tardèrent pas à y arriver. Une grande rivière l'entourait ; les eaux coulaient rapidement et l'on

(1) *Ratayon*, trisaïeul.

ne pouvait voir d'où l'eau venait ni où elle se rendait. Le comte d'Aveluy sonna de son cor de chasse pour appeler l'attention des habitants, et il fut tout surpris de voir le pont-levis s'abaisser de lui-même pour lui livrer passage. Le comte laissa son cheval à l'écuyer en le priant de l'attacher aux branches d'un arbre et de venir ensuite le retrouver, puis il s'engagea sur le pont-levis et put ainsi traverser le large fossé au fond duquel coulait le torrent.

L'écuyer ayant attaché le cheval ainsi que son maître le lui avait commandé, se présenta pour passer à son tour; mais le pont se releva au moment où l'homme allait s'y engager et force fut au suivant du comte d'Aveluy de s'asseoir sous un arbre en attendant le retour de son seigneur qui lui promit de se hâter.

Le comte d'Aveluy pénétra dans la cour d'honneur de cet étrange château et il fut fort étonné de n'y pas voir âme qui vive. Sans trop s'inquiéter, le seigneur entra par la grande porte — qui s'ouvrit d'elle-même — dans les appartements tendus de drap rouge qui se présentaient devant lui.

A force de traverser des pièces désertes, le comte d'Aveluy arriva dans un grand salon où il entra.

Un homme de haute taille, tout habillé de rouge des pieds à la tête, lui donna une poignée de main, lui dit qu'il était le bienvenu et l'invita à prendre quelques verres d'un excellent vin qu'il tenait en réserve pour ses hôtes. Puis il lui proposa de visiter le château. Le comte d'Aveluy accepta volontiers cette offre qui allait lui permettre de satisfaire sa curiosité, et l'homme rouge lui donna une paire de souliers à semelle fort épaisse qu'il le pria de chausser avant de commencer leur examen à travers les salles du château.

— « Mais à quoi bon ces souliers? ne put s'empêcher de demander le comte.

« Vous le saurez bientôt. Suivez mon conseil et changez vos souliers de chasse contre ceux-ci. »

Le comte d'Aveluy remplaça ses souliers par ceux que lui donnait son hôte, et la visite commença. Après avoir traversé quelques salles qui ne se distinguaient en rien de celles que le comte avait vues jusqu'alors, on arriva dans une vaste salle dont la vue saisit d'horreur le visiteur : le parquet était couvert de milliers d'hommes retenus par de longs clous qui leur traversaient les mains, les pieds et tout le corps. Ces malheureux criaient, hurlaient, blasphémaient et demandaient grâce ; puis ils

essayaient par de violents mouvements à s'arracher des longs clous qui les retenaient fixés au sol; leur sang coulait à flots de leurs plaies horribles.

— « Pourquoi te trouves-tu ici? demanda le comte d'Aveluy à l'un de ces misérables.

— Pendant ma vie, j'étais un ivrogne comme on en voit peu ; je battais ma femme et je la fis mourir de chagrin. J'ai été méchant ; c'est pour cela que je suis puni ainsi. Tous ceux qui sont ici ont été méchants durant leur vie et ils en ont pour l'éternité à expier leurs mauvaises actions dans ce lieu de supplice. »

Toujours précédé de l'homme rouge, le comte d'Aveluy continua son chemin et, après avoir traversé cette salle, arriva dans une autre où un spectacle aussi épouvantable s'offrit à ses yeux.

Cette fois c'étaient des milliers de femmes qui cuisaient sur un énorme gril. Elles poussaient des gémissements affreux, criaient, pleuraient à fendre l'âme, se retournaient dans tous les sens sur les barres rougies du gril et ne réussissaient qu'à brûler d'avantage.

— « Pourquoi es-tu punie ainsi? demanda le comte d'Aveluy à l'une de ces femmes.

— Pendant mon séjour sur la terre, répondit-elle, j'aimai un jeune homme pauvre. Il me demanda en mariage en même temps qu'un riche seigneur. Par orgueil, je refusai la main du pauvre et j'acceptai celle de l'homme riche. Le malheureux jeune homme se noya de désespoir. Voilà pourquoi je suis ici.

— Et toutes les femmes qui souffrent comme toi ?

— C'est leur orgueil qui les a conduites ici pour l'éternité. »

Et la malheureuse se reprit à se lamenter pendant que le comte et son hôte traversaient rapidement la salle de l'Orgueil.

Plus loin ces derniers trouvèrent d'énormes chaudières dans lesquelles cuisaient des femmes toutes plus belles les unes que les autres.

— « Pourquoi es-tu à bouillir ainsi dans cette chaudière? demanda le comte d'Aveluy à une femme *aussi belle que la sainte Vierge*, et qui poussait des cris encore plus épouvantables que ceux que le seigneur avait déjà entendus.

— « Tu vois combien je suis belle ; mais ce n'est rien encore auprès de ce que je fus durant ma vie. Partout je fus célébrée pour ma beauté et

malheureusement, comme les autres femmes qui endurent ici le même supplice, je profitai de ce don pour me livrer à tous les hommes qui voulurent m'acheter assez cher, » soupira la pauvre femme.

Après cette salle, l'homme rouge en fit encore visiter une autre au comte d'Aveluy. Ceux qui s'y trouvaient souffraient toutes sortes de supplices ; l'un d'entre eux courait après sa tête qu'il ne pouvait réussir à saisir.

Le comte d'Aveluy, qui avait pas mal de péchés sur la conscience, se garda bien de dire un mot au propriétaire de ce château bizarre et il se hâta de prendre congé du « Diable » — car cet homme ne pouvait être que Satan lui-même — et de sortir du château. Le pont-levis se baissa pour le laisser passer et se releva aussitôt après.

Le valet s'impatientait et craignait fort de ne plus revoir son maître. Après quelques tâtonnements, le comte retrouva son chemin et n'eut rien de plus pressé que de se rendre à la ville prévenir les autorités de ce qu'il avait vu.

La maréchaussée pénétra dans le château infernal, s'empara de l'homme rouge qui ne fit aucune résistance, et le transporta dans une prison solide pour attendre le jugement.

Quelques jours après les juges décidèrent que le Diable ou le sorcier qu'on avait pris serait brûlé solennellement sur la place de la ville.

Le comte d'Aveluy alla lui rendre visite à la prison et lui demanda s'il craignait beaucoup la mort et surtout la mort par le feu.

— « Que m'importent vos supplices ? Ce n'est rien auprès des miens. Du reste, je ne mourrai pas complètement ; de mes cendres sortira un oiseau noir qui me reproduira plus tard. »

Ce que le diable avait dit arriva en effet. On le brûla, et quand le corps fut consumé, un gros oiseau noir sortit du bûcher et s'envola en poussant un grand cri. A l'heure même, le château du diable disparaissait et était remplacé par de grands arbres.

(Conté en juin 1878 à Mailly-de-la-Somme, par M. Dignocourt Philogone, d'Auchonvillers, élève du pensionnat Breuval).



§ II. — LES SORCIERS

Le sorcier tient toute sa puissance de l'esprit du mal, du démon. C'est un homme qui a conclu un pacte écrit avec le diable. En échange de son âme, le sorcier obtient des pouvoirs fort variés, souvent même la richesse. L'esprit mauvais rend souvent visite au sorcier. On entend alors les tuiles et les vitres trembler; des éclats de rire formidables éclatent dans la maison, qui paraît embrasée à l'intérieur.

Le sorcier peut jeter des sorts sur ses ennemis, faire mourir les bestiaux, détruire les récoltes, amener le vent, la pluie, la grêle, le tonnerre, empêcher le beurre de se former, faire tourner le lait, envoyer des poux et des puces, etc., etc. Par contre, s'il peut faire le mal, il peut aussi faire le bien : guérir des maladies par l'emploi de mots cabalistiques, de plantes connues de lui seul ou par des opérations bizarres pratiquées sur des animaux.

Les sorcières aiment-elles un jeune homme, elles n'ont qu'à *vouloir* et le jeune homme vient malgré lui se coucher auprès d'elles. Le lendemain il n'en a aucun souvenir si elles ont eu soin d'enfoncer cinq épingles dans une chandelle allumée en prononçant certaines paroles consacrées.

Les sorciers et les sorcières vont au sabbat le samedi à minuit et reviennent avant le chant du coq. Ils jouissent de la faculté de prendre la forme de certains animaux : loups, chiens, chats, chèvres, moutons, etc. Ce sont les animaux sorciers.

Les histoires qu'on raconte sur les sorciers sont nombreuses. Je n'en donne ici que trois ou quatre choisies parmi celles que j'ai recueillies jusqu'à présent.

I

LE SABBAT DU BOIS D'ORVILLE

Dans le bois d'Orville, près de Thièvres (Somme), se trouve un espace d'environ cinquante ares de superficie et de forme circulaire, et dont la végétation contraste fortement avec celle du reste du bois ; quelques bouleaux rabougris et quelques genêts seuls poussent dans cet endroit maudit près duquel est une petite mare remplie d'une eau toute croupie. Ce lieu est désigné par les paysans des environs ssus le nom de « Bois aux Fées. » Voici ce que l'on raconte sur cette partie du bois :

Il y a fort longtemps, chaque samedi soir, les fées et les sorcières avaient coutume de s'y réunir de fort loin pour y fêter le grand Sabbat. Dès que la nuit commençait à tomber, les sorcières arrivaient la lanterne à la main et montées sur un manche à balai en guise de cheval. On s'assemblait autour de maître Satan et chacun racontait les événements de la semaine ou narrait à l'avance les expéditions projetées. Aprés le conseil,

la danse commençait pour ne finir qu'au matin. Ce moment arrivé, les rondes cessaient, les sorcières prenaient leurs livres d'enchantements déposés dans les buissons ; puis elles retournaient auprès de leurs maris endormis qui ne se doutaient de rien.

Mais un jour, il arriva qu'un paysan ayant remarqué la lueur bien connue des lanternes dans le bois d'Orville, la fantaisie lui prit de savoir à quoi s'en tenir sur ces lumières et en même temps sur les assemblées des fées et des sorcières.

Il fit le tour du bois et y étant arrivé, il se glissa en rampant dans les broussailles jusqu'à ce qu'il se vit auprès des sorcières. Tapi dans un buisson, il put examiner à loisir l'assemblée réunie par le Diable. Parmi les danseuses, il remarqua l'une de ses voisines du village et il l'entendit raconter à Satan qu'elle avait jeté un sort sur les bestiaux d'Orville, afin de se venger du nom de sorcière que lui avait donné cet homme; elle ajouta que les bestiaux en étaient morts aussitôt. Les sorcières s'étant avancées de son côté, le paysan dut s'éloigner quelque peu toujours en rampant; tout à coup il sentit un livre sous sa main :

— « C'est sans doute un livre de sorcière, » pensa-t-il ; et il le ramassa et le mit dans sa poche. En ayant assez vu, il sortit du bois comme il y était entré et reprit le chemin du village. Mais là, il ne put se rappeler quelle était la voisine qu'il avait vue au Sabbat. Ayant cherché inutilement, il ne s'en préoccupa plus et alla montrer son livre au curé. Celui-ci l'ouvrit et n'y vit que des feuilles de papier blanc.

— « Ce livre est un livre de magie, dit le curé au paysan ; les sorciers et les démons seuls peuvent y lire des choses que nous n'y voyons point. Il te faut samedi soir reporter le livre aux sorcières, sinon il t'arriverait malheur. »

Au Sabbat suivant, le paysan retourna au Bois aux Fées, y trouva les sorcières qui l'accueillirent avec joie, leur rendit le livre et se retira. Jusqu'au bord du bois, les fées et leurs compagnes l'accompagnèrent en disant :

— « Tu as bien fait de rapporter notre livre ! Tu as bien fait ! Il t'en aurait coûté bien cher ! Tu as bien fait ! »

Et puis ce furent de gros corbeaux — si nombreux qu'on eût cru que tous les corbeaux des pays voisins s'étaient donné là rendez-vous —

qui le suivirent jusqu'au village en croassant.

Le paysan put rentrer chez lui sans autre incident.

II

LE LOUP-GAROU DU BOIS AUX FÉES

CHAQUE samedi, dans ce même Bois aux Fées, on pouvait voir un homme qui, après avoir déposé ses habits sur un buisson, se « touillait » (roulait) dans la vase de la mare et ne tardait pas à en sortir transformé en loup. C'était le Loup-Garou (en picard Louerrou — Loup-werrou) du Bois d'Orville. Le Loup-garou se rendait aussitôt à Orville ou à Thièvres, entrait on ne sait comment dans une bergerie et en enlevait un mouton qu'il emportait au Bois des Fées. Les sorcières, les fées et le Diable arrivaient, allumaient un grand feu de broussailles faisaient cuire le mouton, le dépeçaient et le mangeaient avec le loup-garou.

Un homme guetta un soir le loup-garou en se cachant dans un buisson, et le vit reprendre sa forme humaine aussitôt que les habitués du Sabbat se furent retirés.

Le loup-garou n'était autre qu'un paysan de Thièvres.

L'homme l'attendit à la sortie du bois et lui demanda pourquoi il se changeait ainsi en loup-garou.

« Voici bientôt dix ans, lui dit ce dernier, que je suis forcé de venir ici chaque samedi soir, me rouler dans la Mare aux Fées pour prendre la forme d'un loup et aller ainsi voler le mouton qui sert au souper du Sabbat. Je voudrais bien m'en empêcher, mais le diable est en moi quand l'heure de la réunion des sorcières approche et je suis poussé contre ma volonté à me faire loup-garou. Depuis dix ans, j'ai vu ici bien des choses horribles et j'ai appris bien des secrets. Je sais que pour me délivrer de la possession du diable, il te faudrait venir par exemple samedi prochain, auprès de la Mare aux Fées, t'armer d'un long sabre et le faire tourner rapidement au dessus de ta tête jusqu'à ce que tu sentes un choc quelconque. Je serai invisible auprès de toi, et si tu me blesses de ton sabre, la moindre goutte de sang qui s'écoulera de ma blessure me guérira de la possession du démon. »

Le paysan lui promit de remplir ces instruc-

tions à la lettre, et le samedi suivant il vint se placer dans un buisson près de la Mare aux Fées et attendit. Il vit arriver l'homme qui, après s'être changé en loup, était allé à Orville, puis les sorcières, les fées et le diable. On commença le repas. Bientôt le loup-garou sembla disparaître et le paysan fit tournoyer son sabre comme c'était convenu. Il ne tarda pas à frapper un corps dans l'air et le loup-garou tomba blessé sur le sol. Le Sabbat se termina aussitôt par la fuite des mégères et du diable, et le loup-garou, légèrement atteint, put revenir au village. Dès ce jour il fut délivré de la possession du démon, et les réunions du Sabbat dans le Bois aux Fées cessèrent.

(Conte par M. Jules Bonnel, de Thièvres [Somme], en 1880).

III

LE SORCIER ET LES LOUPS



UN homme d'Englebelmer (1) se rendait toutes les nuits au sabbat; sa femme, qui n'en savait rien, s'était bientôt aperçue

(1) Englebelmer, village près d'Albert.

que vers minuit son mari sortait du lit tout doucement pour aller courir aventures ; mais elle pensait qu'il la laissait ainsi pour des rendez-vous avec d'autres femmes ; aussi, un jour, se plaignit-elle fort vivement à son mari de ce qu'il avait des maitresses dans le village.

— « Je ne sors point pour des femmes, tu peux en être sûre, lui répondit l'homme. Je ne puis t'en dire davantage. Si tu aimes de la compagnie, je t'en enverrai demain soir dès que je serai sorti, car je m'en irai un peu plus de bonne heure que de coutume. Compte sur ma parole. »

Le lendemain soir venu, l'homme se rendit au sabbat, et la femme, restée seule, entendit bientôt frapper à la porte.

— « Ce sont les amis que m'a promis mon mari ! » pensa-t-elle. Et elle alla ouvrir. Elle recula saisie de frayeur à la vue de deux loups énormes qui entrèrent en hurlant et allèrent se placer de chaque côté de la grande cheminée. La femme dut passer la soirée avec les deux loups, qui semblaient prêts à tout instant de se jeter sur elle.

Minuit arriva ; deux petits coups furent frappés à la fenêtre, les loups disparurent on ne sait trop

comment, et le paysan rentra en disant à sa femme :

— « Tu m'avais demandé de la visite, tu en as eue ! »

(*Conté en 1880, par M. Émilien Guilbert, d'Englebelmer* [*Somme*]).

IV

LES SORTS

Le berger d'un village ne peut conduire son troupeau sur les terres du village voisin : c'est la coutume de Picardie. Le berger de Senlis l'oublia un jour, et conduisit ses moutons sur le terroir d'Englebelmer (1). Mais le soir venu, lorsqu'il voulut retourner à Senlis avec son troupeau, aucun des animaux ne voulut le suivre ; il eut beau les frapper à coups de bâton, crier, jurer, « aherdre » les chiens, rien n'y fit, et, ce qui lui parut le plus extraordinaire, ce fut de voir ses chiens rester tête basse, la queue entre

(1) Englebelmer; Senlis, villages situés près d'Albert.

les jambes, se refuser de mordre les moutons. Pour cette nuit, le berger dut rester dans les champs avec les brebis. Le lendemain matin, il en fut de même que la veille ; des laboureurs vinrent sans succès pour l'aider à faire sortir les animaux ; on ne pouvait les faire avancer d'un pas. Le berger pensa alors que son confrère d'Englebelmer pouvait bien être la cause de tout ceci ; un des paysans alla le trouver et lui demanda de retirer le *sort* qu'il avait jeté sur les moutons.

— « Je le veux bien pour cette fois ; mais dites bien au berger de Senlis de ne plus s'aviser de recommencer. Il n'en sortirait pas à si bon compte qu'aujourd'hui. »

Au même instant, le troupeau suivait le berger sur le terroir de Senlis, et les chiens remplissaient leur office comme à l'habitude.

Le berger d'Englebelmer avait retiré le *sort*.

(*Conté par M. Émilien Guilbert, d'Englebelmer* [*Somme*]).



§ III. — LES REVENANTS

Les histoires de revenants sont innombrables. Il n'est presque personne qui n'ait une aventure de ce genre à raconter. Le principal mobile qui pousse ceux qui sont morts à « revenir, » c'est pour demander des messes ou l'accomplissement d'un vœu, parfois aussi pour faire payer une dette qu'ils ont contractée, ou restituer une somme ou un objet volés. Il est certains jours où les morts reviennent de préférence, le samedi, par exemple, à l'heure de minuit. Comme il arrive pour les lutins, pour les réunions des sorcières, etc., les apparitions ont lieu depuis minuit jusqu'au moment où le coq chante dans la cour des fermes.

A la Toussaint, les morts de l'année, précédés d'enfants de chœur agitant des clochettes, font trois fois le tour du cimetière en chantant la messe des morts. Le dernier décédé porte un seau renfermant les larmes versées dans l'année en mémoire des défunts.

I

LE PAYSAN ET LES REVENANTS

Un paysan revenait un soir de vendre son blé au grand marché d'Arras. Il rentrait à pied, ayant laissé sa voiture à son domestique, qui ne devait revenir que le lende-

main. Il allait arriver au village quand, en passant près d'un calvaire placé à un carrefour, il se vit entouré par des milliers de fantômes revêtus de leurs suaires. Les revenants se prirent par la main et se mirent à danser autour du paysan, qui, plus mort que vif, s'était assis sur la pierre soutenant la croix. L'homme distingua avec terreur les spectres de son père, de son aïeul et de l'un de ses frères — tous morts dans l'année — au milieu de la bande nombreuse de revenants qui dansait autour de lui.

Tout à coup l'un des fantômes s'approcha du vivant et lui dit de le conduire avec ses compagnons à l'église du village, de prévenir le curé et de lui faire dire, cette nuit même, une messe pour le repos de leurs âmes.

— « Tous ceux qui sont ici, continua le revenant, sont ceux pour lesquels on n'a point fait dire la messe des trépassés qu'on leur avait promise. Car sans cette messe il nous est impossible d'entrer dans le paradis. Nous devons attendre qu'un vivant nous conduise à l'église du village pour y faire dire la messe, et, bien que chaque mois nous nous réunissions à ce carrefour pour trouver cet homme, nous n'en avons pas encore rencontré

qui pût nous rendre ce service. Ton père t'a reconnu et nous a dit que tu avais bon cœur. Hâte-toi donc et conduis-nous à l'église. »

Le paysan, heureux d'obliger tous ces trépassés et en même temps satisfait d'en être quitte à si bon marché, se leva et courut au presbytère suivi des fantômes, qui le quittèrent près de l'église pour aller prendre leur place dans le chœur. Le curé ne se fit pas prier et vint officier avec le paysan pour dire les répons. Les revenants s'étaient rangés en bon ordre dans l'église, les vieillards par devant, les jeunes gens à droite et les femmes à gauche de l'entrée. A l'Évangile ils se levèrent tous avec un bruit d'ossements froissés, ils se signèrent dévotement au commencement, et à la fin ils répondirent en chœur par un *Amen* tel que le curé et le paysan n'en avaient jamais entendu de semblable. La messe continua, et quand le prêtre et l'homme se retournèrent pour dire l'*Ite missa est*, tout avait disparu ; les revenants étaient délivrés de leurs souffrances et étaient allés prendre possession du ciel.

(*Conté en 1879, par M. Amédée Debart, de Warloy* [*Somme*]).

II

LE REVENANT QUI SE FAIT PORTER A NOTRE-DAME

Un jour, la fille d'un paysan fit vœu de se rendre avec son père en pèlerinage à Notre-Dame de Brebières (1). Bientôt elle oublia sa promesse et ne se rendit point à la chapelle de la Vierge.

Un an après seulement, étant tombée dangereusement malade, elle songea au vœu qu'elle avait fait et fit promettre à son père de la porter à Notre-Dame de Brebières au jour et à l'heure qu'il lui plairait, à elle, étant morte, de revenir sur la terre tenir la promesse faite à la Vierge.

La jeune fille mourut et, lui aussi, le père, oublia son serment. Mais un mois plus tard, au moment où il venait de s'endormir, il fut réveillé par un fantôme enveloppé d'un grand suaire et qui n'était autre que sa fille défunte.

— « Père, père! Souviens-toi de ce que je t'ai demandé avant ma mort et de ce que tu m'as juré de faire. Prends-moi sur tes épaules et con-

(1) Voir ci-après (p. 128) la légende de Notre-Dame de Brebières.

duis-moi à la chapelle de Notre-Dame de Brebières cette nuit même. Je retourne au cimetière; habille-toi et viens me prendre auprès de ma tombe.

— Je ne suis pas ainsi le jouet des mauvais lutins et des revenants, répondit le père, et je ne te mènerai en aucune façon à Notre-Dame de Brebières : on me prendrait pour un fou dans le village.

— Adieu, père, adieu! Dans un mois je reviendrai ici-même et à cette même heure te trouver. Adieu! »

Et le fantôme se retira en sanglotant. Le père ne put dormir de la nuit, tout troublé qu'il était par cette apparition et par la demande extraordinaire que venait de lui faire le revenant.

Deux fois encore, à un mois d'intervalle, le fantôme revint, ainsi qu'il l'avait dit, prier son père de tenir la promesse faite au lit de mort de la jeune fille, et deux fois le père refusa.

Ces apparitions l'inquiétaient étrangement, néanmoins. Il aurait bien voulu les voir cesser, mais sa fille avait dit qu'elle reviendrait ainsi jusqu'au jour où son vœu serait accompli.

— « Si le revenant se présente encore, se dit

le père, je le conduirai à Notre-Dame de Brebières. C'est, je crois, tout ce que j'ai de mieux à faire. Je serai tranquille et ma pauvre enfant aussi. »

Pour la quatrième fois le fantôme revint. Cette fois ses sanglots étaient plus déchirants que jamais.

— « Père, père! me portes-tu cette nuit à la chapelle de la sainte Vierge? La nuit est belle, bien belle; viens donc au cimetière! »

L'homme s'habilla sans bruit, prit son bâton et suivit le revenant au cimetière. Mais à l'entrée le fantôme avait disparu, et le père dut continuer seul son chemin à travers les tombes pour arriver à celle de sa fille. Arrivé là, il attendit.

Bientôt il vit sortir de leurs tombeaux des centaines de personnes qu'il avait connues autrefois et qui toutes, après l'avoir salué par son nom, se dispersaient aussitôt de ci, de là, dans toutes les directions.

Sa fille ne tarda pas, elle aussi, à sortir de son tombeau.

— « C'est bien, père, tu m'as suivie. Baisse-toi, baisse-toi davantage, que je me place sur tes épaules. »

L'homme se baissa et sentit un poids énorme le charger, tandis que deux bras, froids comme la glace, les bras de sa fille, s'enroulaient autour de son cou.

— « Maintenant, en avant, père! il faut nous hâter. Je dois reprendre ici ma place avant le lever du jour. Hâte-toi! »

S'embarrassant dans les tertres des tombeaux, dans les arbustes et les grilles, l'homme s'avança néanmoins et réussit à sortir du cimetière. Puis, s'aidant de son bâton, il prit la route d'Albert, le chemin du pèlerinage.

C'était vraiment une nuit terrible; des lutins, des fantômes partout, à tous les carrefours, au pied de chaque croix plantée au bord du chemin.

Au bout d'une demi-heure de marche, le paysan, fatigué du poids énorme qu'il lui fallait porter, n'en pouvait plus de lassitude. Il voulut se reposer un instant auprès d'un rideau (talus).

— « Non, père; non. Marche toujours; je veux être de bonne heure à la chapelle de Notre-Dame de Brebières. Allons, courage; hâte-toi! »

Le paysan continua sa route, portant toujours le corps de sa fille. Sur le chemin on ne voyait que des groupes de fantômes et de revenants hur-

lant et dansant, qui semblaient prêts à faire un mauvais parti au pauvre homme. Celui-ci ne faisait que se signer pour les chasser.

Enfin, harassé, mourant de fatigue, le paysan put arriver avec son fardeau à l'église de Notre-Dame. La porte s'ouvrit d'elle-même devant eux et ils purent entrer et aller se placer près de l'autel de la Sainte-Vierge de Brebières.

Un fantôme, revêtu des ornements du prêtre, officiait. La jeune fille répondit à la messe ainsi que l'eût fait un enfant de chœur. Quand le curé-fantôme eut dit l'*Ite missa est*, la jeune fille répondit *Amen* et vint se replacer sur les épaules de son père, qui, cette fois, ne lui trouva aucun poids.

— « Mon pèlerinage est accompli, père. Porte-moi au cimetière, à mon tombeau. Tu ne me reverras plus, car je vais aller au ciel. N'oublie jamais à l'avenir d'accomplir toutes tes promesses. Un vœu non rempli empêche d'entrer en paradis. »

Et le paysan ramena sa fille au cimetière. Là, sa fille le quitta et, à dater de ce jour, il ne la revit plus.

(*Conté en 1878, par M. Frédéric Darras, de Warloy* [*Somme*]).

III

LE SOUPER DU FANTÔME

Il y a longtemps, bien longtemps, un jour que les vieilles femmes étaient à la veillée à filer à une vingtaine dans une cave pour économiser l'huile et le bois, il prit fantaisie à un jeune homme du village de jouer un tour aux fileuses en leur faisant une grande peur. Il prit donc un grand drap blanc et une chandelle et alla au cimetière chercher une tête de mort. On avait fait justement, quelques jours auparavant, un grand tas d'ossements qu'on devait placer peu après dans une fosse commune. Le jeune paysan n'eut donc que l'embarras du choix. Il prit la première tête de mort qu'il trouva à sa portée, courut la laver à la rivière pour la débarrasser de l'argile qui la couvrait et, après avoir mis sa chandelle allumée à l'intérieur, il reprit le chemin du village.

Arrivé là, il s'enveloppa du drap blanc et se rendit chez les fileuses. Jugez de la frayeur des pauvres femmes en voyant apparaître au milieu

de leur groupe ce fantôme, agitant la tête de mort et disant d'une voix sourde :

— « A genoux! à genoux! Priez pour le repos de mon âme! »

Les fileuses, saisies de terreur, se précipitèrent à genoux sur le sol et firent de grands signes de croix pour éloigner le revenant.

— « Allons, dites cinq *Pater* et cinq *Ave* pour mon repos éternel! continua le spectre, et il commença lentement : *Pater noster qui es in cœlis...* » Les fileuses dirent les cinq *Pater* et les cinq *Ave* demandés et le jeune homme les quitta en murmurant des paroles bizarres auxquelles les bonnes femmes et lui-même ne comprenaient rien, et pour cause.

Minuit était ainsi arrivé et le paysan, fatigué, retourna au cimetière pour y reporter la tête de mort.

Mais avant de la replacer avec les autres ossements, le jeune homme, quelque peu excité par les plaisirs de la soirée, parla à l'oreille du mort et lui dit :

— « Tu m'as procuré beaucoup d'amusement, ce soir; il est fort juste que je t'en récompense. A rester ici avec tous ces vilains morts, tu dois

t'ennuyer beaucoup; viens donc dans quinze jours, à pareil moment, me demander à souper. Je suis fort curieux de manger avec un mort. Je t'attendrai vers neuf heures du soir; ne l'oublie pas. D'aujourd'hui en quinze, hein?

— Oui! » répondit la tête de mort.

Le jeune homme replaça la tête parmi les ossements, souffla sa chandelle, replia son drap et revint chez lui.

Le lendemain et les jours suivants il rit beaucoup en entendant raconter par les fileuses l'apparition terrible de la veille. Quelques jours se passèrent et le paysan ne songea plus à la tête de mort et au souper auquel il avait invité celle-ci.

Le soir du quinzième jour, vers l'heure fixée, il venait de se mettre à table pour souper, sans penser au mort, quand il entendit dans la cour une sorte de froissement singulier.

— « C'est la grêle qui crépite en tombant, » pensa le jeune homme.

Deux coups secs furent frappés à la porte.

— « Qui est là?

— Ouvre, c'est moi.

— Qui, toi?

— *Moi!* »

Le paysan ouvrit la porte, et un spectre, un squelette, plutôt, revêtu d'un long suaire gris sale, tout en lambeaux, entra dans la maison.

Le jeune homme se ressouvint de la promesse faite au cimetière et vit que le mort venait souper avec lui. Sans s'en effrayer davantage, il lui offrit une chaise à la table et le fantôme s'assit en produisant, par l'entrechoquement de ses os, ce bruit de grêle tombante qui avait frappé le paysan quelques instants auparavant.

Le souper se composait d'une excellente soupe à l'oseille, dont le mort mangea une bonne assiettée; d'une fricassée de mouton, de salade et de beurre frais qui parurent fort du goût du singulier convive assis devant le jeune homme. On but quelques bonnes bouteilles de cidre mousseux et la tête du jeune homme ne tarda pas à lui tourner. Il chanta toutes les chansons qui lui revenaient en mémoire, et de temps en temps le mort faisait chorus, paraissant tout aussi animé que le chanteur.

— « Si nous dansions? dit à la fin le jeune homme.

— Dansons! »

Et le mort se mit à danser une danse folle avec

le paysan, pendant que ses os s'entrechoquaient avec un bruit d'enfer.

Minuit vint et le jeune homme, fatigué, éprouva le besoin de se coucher. Il le dit au fantôme qui, cessant de sauter par la chambre, reprit sa place à table de la façon d'un homme qui ne veut pas se retirer.

Une heure du matin sonna à l'église et le paysan, n'y tenant plus, alla se coucher, laissant son compagnon sur sa chaise. Le jeune homme était à peine couché qu'un nouveau bruit d'ossements agités se fit entendre et que le squelette vint se coucher à côté du vivant. Cette fois celui-ci eut peur; il tremblait de tous ses membres : il eût voulu crier et appeler du secours, mais il ne pouvait articuler une seule parole. Terrifié, il dut se borner à se coucher dans un coin du lit pour éviter le contact glacé des ossements du mort. Il ne put dormir de la nuit.

Vers quatre ou cinq heures du matin, le coq se mit à pousser un joyeux *coquiacou! coquiacou!* pour annoncer l'approche du jour. Le squelette se réveilla, se leva tout d'une pièce et disparut en disant au jeune homme :

— « Je ne veux point être en reste avec toi.

Tu m'as fort bien reçu ce soir dans ta maison; dans quinze jours je t'attendrai au cimetière pour y souper. Je compte sur toi. Adieu! »

Le paysan se promit bien de ne pas se rendre à l'invitation du mort.

Quinze jours plus tard le jeune homme revenait de la ville voisine et passait près du cimetière sans songer davantage au mort, quand celui-ci se montra tout à coup devant lui, le prit par la main et l'entraîna en lui disant :

— « C'est bien; tu es un homme de parole. Le souper est préparé et je t'attendais. Pour te fêter j'ai invité tous mes amis. Ils nous attendent près de la porte du cimetière. »

A demi mort de frayeur, le paysan entra dans le champ des morts, où il fut reçu par les acclamations des fantômes assemblés. Son hôte le conduisit à une antique chapelle, souleva la pierre du caveau et le fit descendre dans le souterrain, où un grand souper était servi. Tous les morts vinrent s'asseoir à la grande table et le dîner commença au milieu de la joie générale et de la terreur du jeune homme, dont les dents claquaient violemment.

Voyant enfin que rien de fâcheux ne lui arri-

vait, il essaya de manger comme les autres convives, et pour s'étourdir il but coup sur coup plusieurs verres de l'excellent vin des morts.

Puis la danse commença et le jeune paysan dut danser avec un squelette de jeune fille, qui l'étreignait violemment et qui l'embrassait à tout instant.

— « La ronde! la ronde! » crièrent les morts. Et tout le monde sortit du caveau pour faire la ronde dans le cimetière. On se prit par la main et l'on sauta en tournoyant au-dessus des croix, des tombes et des chapelles. Ceci dura jusqu'au matin.

On entendit le chant du coq dans le lointain; la danse cessa, les tombes s'ouvrirent et les morts disparurent. Le paysan resta tout étourdi jusqu'au lever du soleil.

Il revint alors au village et se fit prêtre.

(Conté le 20 février 1881, par M. Jules Bonnel, de Thièvres [Somme]).

IV

LA DANSE DES FANTÔMES

Un jour de fête les jeunes gens du Bosquel avaient beaucoup dansé et beaucoup bu. La plupart d'entre eux étaient à moitié ivres.

— « Si nous terminions la fête en allant danser dans le cimetière? dit tout à coup l'un d'eux.

— Oui, oui! Allons danser une branle autour des tombes! » s'écrièrent les autres.

Et tous, se prenant par la main, partirent en chantant danser au milieu des tombes. Les uns buttaient dans les tertres, les autres renversaient les croix de bois, mais on se relevait vite et la danse reprenait de plus belle.

Tout à coup minuit sonna à l'église du village et, sans savoir pourquoi, les jeunes gens s'arrêtèrent dans leur danse. Les tombes s'ouvrirent toutes et engloutirent les joyeux danseurs. Pas un ne rentra au village.

Chaque année, le jour de la fête patronale, on raconte que les tombes s'ouvrent et que les danseurs reprennent leur ronde en poussant des gémissements terribles. A minuit les tombes se referment sur les fantômes et tout rentre dans le silence.

(*Conte en février 1881, par M. Aubray, du Bosquel* [*Somme*]).





C. — LÉGENDES DIVERSES

§ I. — LA VIERGE ET LES SAINTS

J'ai trouvé peu de récits et de légendes relatifs à la Vierge et aux saints. Les superstitions à ce sujet sont plus nombreuses.

La légende de Notre-Dame de Brebières offre un trait commun à bien des légendes de saints : la Vierge placée dans une église où elle ne se plaît pas et s'échappant chaque nuit jusqu'au jour où les fidèles édifient un nouveau sanctuaire à son intention.

La légende de saint Séverin et les Lis bleus se retrouve dans les anciennes provinces d'Artois et de Flandre. M. S. Henry Berthoud la rapporte dans l'un de ses ouvrages de botanique (1).

I

LÉGENDE DE NOTRE-DAME DE BREBIÈRES

Il y a bien longtemps, un berger de Brebières, près Albert (Somme), avait remarqué que ses brebis paissaient de préférence l'herbe d'un petit espace de terre situé dans

(1) *La Botanique au Village.*

le pâtis communal, et que, malgré cela, l'herbe était toujours en cet endroit la plus grasse et la plus belle. C'était fort étonnant et le berger n'y comprenait rien. Il voyait bien ses moutons dévorer l'herbe, mais toujours celle-ci repoussait plus abondante que jamais. Un jour, il s'avisa de creuser le sol en cet endroit pour voir ce que ce terrain offrait de particulier. D'abord il ne trouva rien ; mais ayant dans son impatience enfoncé sa houlette d'un fort coup dans le sol, il retira le fer de son instrument tout couvert d'un sang vermeil. Le berger, encore plus intrigué, déblaya la terre et découvrit bientôt le corps de la sainte Vierge portant l'enfant Jésus dans ses bras.

Il prévint le seigneur d'Ancre (Albert), qui avait des droits sur Brebières, et ce dernier fit conduire processionnellement la Vierge de Brebières, trouvée d'une façon si extraordinaire, dans l'église paroissiale d'Ancre.

Mais le lendemain, quand le curé entra dans l'église, la Vierge et l'enfant Jésus avaient disparu. On crut à un sacrilège, à un enlèvement ; on chercha de tous côtés, et l'on finit par découvrir la Vierge et l'enfant dans un coin tout isolé de la ville, non loin de la rivière d'Ancre.

On les reporta à l'église paroissiale avec les mêmes cérémonies, et le seigneur prescrivit une enquête sévère pour connaître les auteurs de l'enlèvement de la sainte Vierge.

Mais le lendemain, celle-ci avait disparu à nouveau et on la retrouvait dans le même coin désert de la ville, d'où on la ramena à l'église pour la troisième fois. Des gardes du château, auxquels s'étaient joints les moines du couvent, passèrent la nuit suivante à veiller la sainte.

Vers minuit, la Vierge quitta sa place de l'autel, et sans qu'on put la voir faire le moindre mouvement, elle sortit lentement de l'église et se rendit à l'endroit où deux fois déjà on l'avait retrouvée. Ceci indiquait que Notre-Dame de Brebières voulait dans ce quartier d'Ancre une église à elle spécialement consacrée. C'est ce que comprirent le seigneur, les moines, les abbés et les habitants d'Ancre, qui élevèrent à la Vierge, sous le patronage de Notre-Dame de Brebières, une belle église au lieu désigné d'une façon si merveilleuse.

La Vierge, placée dans cette église après la consécration de l'édifice, y resta dès lors en repos avec l'enfant Jésus et ne se fit plus remarquer que

par de nombreux miracles qui l'ont rendue fort populaire dans le Nord, et qui, chaque année, le 8 septembre et les jours suivants, attirent à Albert des milliers de pèlerins.

II

LA FONTAINE DE SAINTE EULALIE

SAINTE Eulalie était une des saintes les plus célèbres dans les premiers temps du christianisme. Elle était surtout renommée dans tout le Nord de la France pour les nombreux miracles qu'elle accomplissait en rendant la vue à ceux qui l'avaient perdue. Aussi voyait-on des aveugles venir jusque de la Belgique pour obtenir leur guérison de la sainte, qui vivait dans une hutte du Bois-Robert, qui faisait alors partie de la grande forêt d'Heilly.

Malheureusement pour les pauvres aveugles, sainte Eulalie fut dénoncée aux païens, et des soldats furent envoyés d'Amiens avec mission de la saisir et de la décapiter au lieu même où on la trouverait. La sainte femme était en prières près

de sa demeure, quand les païens arrivèrent et lui apprirent qu'ils avaient ordre de lui trancher la tête à l'instant.

Avant de mourir, sainte Eulalie demanda au Seigneur de faire sourdre, au lieu même de son martyre, une source dont l'eau eût la propriété de guérir les pauvres aveugles et tous ceux qui se trouveraient malades des yeux.

La sainte vit son souhait exaucé. Une source se montra aussitôt et la bonne femme eut la joie de voir que Dieu n'abandonnerait point les pauvres aveugles.

Depuis ce temps, la fontaine jouit d'une grande célébrité. Elle a disparu depuis une quarantaine d'années, à la suite du défrichement des bois environnants.

III

SAINT SÉVERIN ET LES LIS BLEUS

SAINT Séverin, apôtre du nord de la Gaule, n'aimait que trois choses après Dieu : son prochain, les oiseaux — particulièrement les rossignols — et les belles fleurs des

champs et des bois. Il vint un jour s'établir dans la vallée de la Somme, au beau milieu des païens, bâtit sa hutte dans les marais, convertit les habitants et se fit aimer de tout le monde.

Mais une chose manquait à son bonheur : il était surtout peiné de ne voir aucun rossignol dans le pays où il s'était établi. Comment les rossignols y auraient-ils vécu du reste ? Ces oiseaux ne vivent qne dans le pays où l'homme prend plaisir à les écouter, et les pauvres gens des alentours, minés par les fièvres de marais, ne songeaient aucunement aux chants pourtant si doux des rossignols.

Saint Séverin pria la bonne sainte Vierge d'envoyer une jolie fleur qui pût assainir les marais, guérir les hommes, et par là permettre à ces derniers de se rejouir du chant des oiseaux.

Le lendemain, à son réveil, saint Séverin trouvait le marais tout couvert d'un tapis bleu de ciel, formé par une innombrable quantité de lis bleus ; le marais cessait de corrompre l'air et des nuées de rossignols, de pinsons, de fauvettes, venaient s'établir dans la vallée de la Somme, accomplissant ainsi le vœu du bon ermite.

§ II. — LÉGENDES DIVERSES

J'ai réuni ci-après quelques légendes ayant trait aux moines, au bon Dieu et aux Templiers. Il est resté peu de souvenirs des moines ; mais, par contre, les Templiers ou plutôt les « Moines à la Croix-Rouge » ont laissé un souvenir plus vivace. Partout on les représente comme des débauchés, des ivrognes, voleurs toujours, brigands à l'occasion. Il n'est guère de village où l'on ne montre un endroit rappelant les Chevaliers du Temple. Ici c'est un couvent, là une croix plantée en souvenir d'une victime des mauvais moines, ou le lieu où ces derniers furent brûlés, et l'on dit communément : « Boire comme un Templier ; saoûl comme un Templier ; voleur de Templier, » etc.

I

LES TROIS PÉCHÉS DE L'ERMITE

Un bon moine vivait paisiblement dans une cabane qu'il s'était bâtie dans un coin retiré du bois d'Heilly. Il adorait le bon Dieu du matin au soir et ne vivait que des aumônes que lui apportaient — en abondance,

du reste — les habitants des villages voisins. Voir un moine en telle odeur de sainteté, ne faisait pas du tout l'affaire du diable ; aucun ermite n'avait pu lui résister jusqu'à présent, et le solitaire du bois d'Heilly seul bravait les tentations nombreuses que lui, Satan, semait sous les pas du saint homme ! C'était humiliant, et le bon Dieu ne se faisait pas faute, le cas échéant, de railler le démon sur son impuissance. Aussi, un jour, n'y tenant plus, le diable entra dans une colère furieuse et menaça de tout bouleverser là-haut, si le Seigneur ne lui permettait pas de faire pécher l'ermite au moins une fois.

— « Pour une seule fois, se dit le bon Dieu, je puis bien accorder cette satisfaction à Satan. Le saint homme n'en entrera pas moins dans mon paradis ! »

Et le Seigneur permit au diable de faire commettre un péché à l'ermite de la forêt d'Heilly.

Tout heureux, Satan descendit aussitôt sur la terre et s'achemina vers la demeure du saint homme, qu'il trouva, comme toujours, occupé à ses oraisons.

Le démon raconta au moine la conversation qu'il venait de tenir avec le bon Dieu, la per-

mission que ce dernier lui avait octroyée, et termina en lui donnant à choisir entre ces trois péchés qui firent bondir d'horreur le pieux ermite.

— « Tue un homme, enivre-toi ou déshonore la femme d'un de tes voisins. »

Le moine demanda à réfléchir quelque temps; mais, songeant qu'entre trois maux, l'homme sensé choisit le moindre, il se dit qu'il valait mieux pour lui de s'enivrer que de commettre un crime si horrible, que de tuer son prochain ou de déshonorer la femme de son voisin. Il fit connaître sa détermination au diable, qui lui donna une grande bouteille d'eau-de-vie en lui recommandant de la vider rapidement. L'ermite but avec force grimaces la liqueur du démon qui s'était assis dans un coin obscur de la cabane. Bientôt les yeux de l'ermite commencèrent à briller d'un éclat inaccoutumé, son nez rougit, puis bleuit, son petit doigt trembla, des idées fort gaies lui passèrent par la tête, et il se mit à chanter d'une voix forte une chanson passablement égrillarde qu'il avait entendue dans sa jeunesse.

Sur ces entrefaites, la femme d'un voisin — un bûcheron de la forêt — étant venue apporter

quelques provisions au saint homme, celui-ci se crut tenu de l'en récompenser par un gros baiser qu'il lui donna bruyamment sur les deux joues. Il jugea sans doute que ce n'était pas suffisant, car il força la femme à se coucher avec lui. Le diable riait bien sous cape dans son coin, mais l'ermite ne songeait même plus à sa présence tout occupé qu'il était de la jolie paysanne.

Le bûcheron ne voyant pas revenir sa femme, vint pour la trouver chez l'ermite. En la voyant couchée avec ce dernier, il voulut battre et femme et ermite. Mais le moine, saisissant un couteau, en frappa le bûcheron et le tua. Il avait commis les trois péchés en choisissant le moindre.

(*Conté en 1878, par M. Amédée Débart, de Warloy* [*Somme*]).

Cf. un conte de Kennedy, traduit par M. Loys Brueyre, dans ses *Contes populaires de la Grande-Bretagne,* sous le titre : *De trois péchés le moindre.* Dans le conte irlandais, le diable ne s'adresse pas au bon Dieu et va directement proposer le marché à l'ermite. Sanf ce point de détail, le conte est semblable.

II

LA LÉGENDE DU MAÇON

Il n'est point permis de travailler le dimanche, le septième jour de la semaine consacré au repos ; à plus forte raison est-il défendu de s'occuper d'aucun travail le jour de Pâques, l'anniversaire du jour même où ressuscita Notre-Seigneur. Aussi le bon Dieu a-t-il puni sévèrement bien des fois des personnes qui avaient enfreint son commandement en travaillant le jour de Pâques.

Un maçon de Warloy — dont je ne me rappelle plus le nom — avait à finir de creuser un puits dans un village voisin, à Baizieux. Bien que l'on fut le jour de Pâques et qu'on eût essayé de l'en dissuader par toutes sortes de raisons, il persista à vouloir travailler pour achever son puits. Il n'était pas plus tôt descendu au fond du trou, qu'il se sentit enfoncer dans la vase ; il appela au secours ; on chercha les moyens de le sauver, mais tout fut inutile ; on ne put le retirer de la vase et il mourut aussitôt que le curé, appelé,

lui eut donné l'absolution du péché qu'il avait commis en s'occupant le jour de Pâques.

Pour avoir lui aussi travaillé le même jour, un autre maçon vit le puits qu'il creusait se refermer au-dessus de sa tête ; il pria et promit de se reposer à l'avenir aux jours marqués par Dieu si celui-ci lui laissait la vie. Deux jours après, on le retrouva vivant au fond du puits.

(Conté en 1878, par M. Amédée Débart, de Warloy [Somme]).

III

LA FÈVE DU BON DIEU

Un homme nommé André, vivait paisiblement du produit de son jardin et de quelques coins de terre épars de ci, de là, sur le terroir du village. On le connaissait à trois lieues à la ronde pour sa bienfaisance, et l'on disait que jamais un pauvre n'avait frappé inutilement à sa porte ; toujours le malheureux partait emportant un beau morceau de pain blanc, des fruits, souvent même quelques menues pièces de monnaie. Tout ce qu'André pouvait économiser passait entre les mains des pauvres.

Il arriva qu'un jour le bon Dieu voulut éprouver les habitants du village d'André. Accompagné de saint Pierre, le portier du paradis, il se présenta à toutes les portes pour demander l'hospitalité. Saint Pierre et le bon Dieu étaient fort mal vêtus et ressemblaient plutôt à des mendiants qu'à des gens bien placés là-haut. Les paysans, voyant ces deux misérables personnages, leur fermaient durement la porte au nez, leur disant qu'ils ne se souciaient pas de gagner de la vermine en logeant, fût-ce même dans la grange, deux pauvres tels que ceux-là. Partout rebutés, le Père éternel et son compagnon arrivèrent à la dernière maison du village, celle d'André justement. Il était déjà fort tard.

Saint Pierre frappa à la porte :

— « Pan ! pan !

— Qui est là à cette heure ? demanda André.

— Deux pauvres mendiants qui demandent l'hospitalité pour cette nuit.

— Entrez alors, mes amis, et soyez les bienvenus dans ma modeste maison. »

Et André ouvrit la porte et fit entrer les deux voyageurs, à qui il ne demanda pas même leur nom ni le lieu d'où ils venaient.

Comme la nuit était assez fraîche, André alla chercher une bonne brassée de bois, la jeta dans le foyer et l'alluma pour réchauffer ses hôtes. Puis il leur prépara un bon souper et leur dit :

— « Allons, mes amis, retournez-vous et mettez-vous à table. J'ai bien peu de chose à vous offrir, mais je donne de bon cœur ce que j'ai. Mangez sans cérémonie et faites comme chez vous.

— Merci bien, lui dit le bon Dieu. Mais comment se fait-il que tu sois si charitable pour de pauvres mendiants tels que nous?

— C'est parce que vous êtes malheureux, et puis le proverbe ne dit-il pas : Qui donne aux pauvres prête au bon Dieu? »

Le souper fut très gai et, à la fin du repas, les haillons des voyageurs disparurent tout à coup et le bon Dieu apparut, ainsi que saint Pierre, dans toute sa gloire aux yeux étonnés du paysan, qui s'était jeté aux genoux de ses hôtes.

— « Tu as été charitable, André; nous t'en récompenserons. Voici une fève, prends-là et plante-là dans le coin de ta cheminée; elle pourra te servir plus tard. Les autres habitants de ce village seront punis comme ils le méritent. Pour toi, sois heureux. Adieu! »

Et le Seigneur donna une petite fève à André, puis il disparut aussitôt avec son compagnon.

Le lendemain même tous les habitants du village moururent et André, seul épargné, planta sa fève dans un coin de la cheminée.

Au bout de deux jours la tige de la fève sortit de terre; le lendemain elle s'élevait jusqu'à la planche à suie; le surlendemain elle atteignait le faîte de la maison, et les jours suivants elle monta, monta si haut, si haut, que le sommet se perdait dans les nuages. Et toujours elle s'élevait davantage.

Un an se passa ainsi. D'autres habitants remplacèrent les anciens et André resta aussi charitable que par le passé. Mais un jour André se querella avec l'un de ses voisins; de la dispute on en vint aux coups et bientôt le voisin recevait un coup de poing qui le tua. Personne n'assistait à cette lutte; on crut que l'homme s'était tué en tombant d'une échelle et André ne fut pas inquiété par la justice.

Mais le soir même saint Pierre descendit le long de la tige de fève jusque dans la maison d'André.

— « Voici ce que le bon Dieu m'envoie te

dire, lui dit saint Pierre : Tu as tué ton voisin; tu n'entreras jamais dans le paradis, en punition de ton crime. Ainsi donc il te serait inutile d'essayer de grimper le long de la tige de fève : tu te verrais fermer au nez la porte du paradis. »

Saint Pierre laissa là le pauvre André et, de feuille en feuille, de fleur en fleur et de gousse en gousse, il remonta au ciel.

— « Mais bah! se dit André après le départ du saint; le portier du paradis reçoit tant de monde que, dans six mois, il ne se souviendra plus de ma figure et que je pourrai entrer sans qu'il songe à me fermer la porte au nez. Attendons quelque temps. »

Et le paysan attendit. Au bout de six mois André mit ordre à ses petites affaires, distribua ses biens aux pauvres du village, dit adieu à ses amis, les prévint qu'il partait pour un long voyage et puis, de feuille en feuille, de fleur en fleur et de gousse en gousse, il grimpa le long de la tige de fève. Il arriva d'abord au-dessus de la maison, ensuite au delà des nuages et enfin, après huit jours de montée, il parvint dans un beau pays où s'élevait un château immense, construit tout en marbre blanc.

— « C'est sans doute le paradis, se dit le paysan, et, se cachant la tête le plus possible sous son bonnet, il alla frapper à la porte.

— Pan, pan!

— Qui est là? cria saint Pierre.

— Moi.

— Qui, toi?

— André.

— André!... Inconnu... »

Et il entrebâilla la porte pour examiner le nouvel arrivant. Il paraît que le portier du paradis a une excellente mémoire, car il reconnut immédiatement le pauvre homme, qui tenait tant à passer pour un étranger.

— « Ah! c'est toi, André?... Bien fâché, mon ami; mais la consigne c'est la consigne. On n'entre pas ici.

— Je vous en prie, grand saint Pierre, laissez-moi entrer au paradis!

— On n'entre pas.

— Au moins prévenez le bon Dieu qu'André demande à entrer.

— Ce n'est pas la peine... Enfin, comme tu m'as fort bien traité autrefois sur la terre, le jour où l'on ne voulut nous recevoir nulle part, je

veux bien aller chercher le bon Dieu. Tu t'expliqueras avec lui. »

Et saint Pierre alla dire au bon Dieu qu'André s'obstinait à vouloir entrer.

— « André?... Inconnu...

— Mais non; c'est ce paysan qui nous donna à souper ce fameux soir où je pensai mourir de faim à...

— Ah oui! je me rappelle. Allons voir cet homme. »

Et le Seigneur accompagna le saint à la porte du paradis. Pendant ce temps André, profitant d'un léger entrebâillement de la porte, avait jeté son chapeau dans la grande salle.

— « C'est inutile, André, de vouloir entrer ici; tu as commis un grand crime et je me vois forcé de t'exclure.

— Mais, mon Dieu, vous savez bien que je me suis repenti!

— C'est vrai; mais tu ne t'es pas confessé. Va donc en enfer.

— Puisqu'il en est ainsi, soit... Mais, je vous prie, laissez-moi ramasser mon chapeau, qu'un coup de vent a emporté dans le paradis. »

Le bon Dieu et saint Pierre laissèrent passer

André, qui n'eut rien de plus pressé que de s'asseoir sur son chapeau et de rester coi. Et comme le bon Dieu s'étonnait :

— « Quand on est dans le paradis, on ne peut en sortir ; c'est vous-même qui l'avez dit. Je reste donc. Du reste, je tiens si peu de place ! »

Le bon Dieu partit d'un grand éclat de rire ; saint Pierre se crut tenu d'en faire autant et André resta dans le paradis.

(*Conté le 21 février 1881, par M. E. Guyot, de Famechon* [*Somme*]).

IV

LES LÉGENDES DES TEMPLIERS

Près de Beaucourt, village situé à une douzaine de kilomètres d'Amiens, se trouvait autrefois, à ce que racontent les paysans, un couvent de chevaliers de la Croix-Rouge, autrement dit un couvent de Templiers. Il était bâti sur une petite colline nommée aujourd'hui le Mont-Rôti. A ce couvent sont rattachées les deux

légendes suivantes, fort populaires à Beaucourt et dans les environs :

*
* *

Du temps des moines à la Croix-Rouge, lorsqu'une jeune fille d'un des villages dépendant du couvent désirait se marier, elle était tenue de passer quinze jours dans le monastère des Templiers. C'était, disaient ces derniers, pour qu'elle pût y apprendre la tenue du ménage, la cuisine et aussi les devoirs de la femme envers son mari. Dès que les jeunes filles s'étaient rendues au couvent, les chevaliers de la Croix-Rouge n'avaient rien de plus pressé que de les faire servir à satisfaire leurs passions et, malgré les larmes et les protestations des malheureuses jeunes femmes, elles devaient passer par les volontés de leurs maîtres et seigneurs. Les quinze jours écoulés, on renvoyait les fiancées à leur famille et la plupart n'osaient rien rapporter de ce qui leur était arrivé chez les Templiers. Mais plusieurs d'entre elles, à peine échappées des mains des moines, n'avaient pu supporter leur déshonneur et étaient allées se précipiter dans une petite rivière passant près de là, dans l'Hallue.

Bien souvent on peut entendre des gémissements, la nuit, dans la vallée de l'Hallue ou sur le Mont-Rôti ; ce sont ces jeunes filles qui reviennent pleurer au lieu qui vit leur mort et leur déshonneur.

*
* *

Le soir, dans le bois de Beaucourt ou sur le Mont-Rôti, les passants attardés entendent de longs gémissements et des cris confus de rage et de désespoir. On raconte que ce sont les chevaliers à la Croix-Rouge qui reviennent chaque nuit pleurer dans ces bois les crimes commis sur les jeunes filles et tous leurs attentats inconnus. Ils doivent ainsi rester jusqu'à la fin du monde.

Parfois aussi on entend un bruit de pas, de feuilles froissées, de branches violemment écartées, de galop insensé, de cris, de sanglots, de hurlements, et si la lune est dans son plein, on aperçoit des milliers de fantômes, vêtus d'une longue robe rouge de sang, poursuivis par une troupe de jeunes filles échevelées, vêtues de longues robes blanches ; les fantômes, épouvantés, s'enfuient à travers les taillis, toujours poursuivis

par les spectres, qui ne sont autres que ceux des jeunes filles qui, autrefois, se noyèrent de désespoir dans l'Hallue quand les Templiers leur eurent fait violence.

(Légendes racontées en 1879, par M. Bernaux Appollinaire, de Beaucourt [Somme]).

V

LE PINSON ET LE TEMPLIER

Un couvent de Templiers se trouvait autrefois établi près de Beaucourt. Les Templiers étaient de mauvais moines, occupés de tous les plaisirs et songeant plus souvent au diable qu'au bon Dieu. Un seul d'entre eux, nommé le frère Jean, faisait exception entre tous et se faisait remarquer par sa profonde piété, son amour pour les pauvres et le peu d'intérêt qu'il prenait aux plaisirs de ce monde.

Aussi le Seigneur voulut-il le récompenser en lui épargnant la mort cruelle que les moines de son couvent subirent peu après.

Un jour que le frère Jean s'était, à son habi-

tude, retiré dans le bois voisin du couvent pour y faire ses oraisons et se livrer à la méditation, il entendit près de lui, sur l'arbre au pied duquel il était à genoux, un pinson qui sifflait d'une façon toute merveilleuse. Le bon moine oublia sa prière et resta à l'écouter,

— « Comme je voudrais rester ici deux cents ans à entendre la voix divine de ce pinson ! » pensa le Templier.

Le bon Dieu exauça sa prière. Le pinson chanta, chanta, chanta longtemps, bien longtemps, et le bon moine resta à l'écouter tout ce temps. Les jours, les semaines, les années passèrent ; les Templiers furent brûlés en punition de leurs crimes, mais le frère Jean, oublié dans le bois, écoutait toujours la merveilleuse musique. Les arbres poussèrent, les branches s'entrelacèrent au-dessus de sa tête, le lierre y grimpa le long des tiges et des rameaux et préserva le bon Templier de la pluie en été, de la neige en hiver et Dieu permit que le froid ne se fit pas sentir dans cet endroit écarté.

Enfin, au bout de deux cents ans, l'oiseau cessa de chanter et s'envola, et le moine songea à reprendre le chemin du couvent, ne se doutant

en aucune façon du temps qu'il avait passé à écouter le petit chanteur.

En arrivant au couvent, il se frotta les yeux en se demandant s'il rêvait; le couvent était tout changé, il paraissait bien plus ancien; les murailles étaient toutes noircies par le temps; de nouveaux bâtiments avaient été construits, d'autres enlevés et la chapelle avait fait place à une autre bien différente.

— « Sans doute que tout ceci n'est qu'un artifice du démon! » se dit le Templier, et il se signa avec onction. Le couvent resta le même. Sans plus s'en occuper, le moine frappa à la porte d'entrée; le frère tourier vint ouvrir, il portait un habit monastique inconnu au frère Jean.

— « Qui êtes-vous, frère?

— Qui je suis? Mais... le frère Jean, parbleu!

— Le frère Jean!... Inconnu. Du reste, vous n'avez pas l'habit de notre ordre...

— Mais... je suis sorti il n'y a qu'une heure pour aller prier Dieu au fond du bois!

— Inconnu! »

On le fit entrer néanmoins, on compulsa les anciennes archives des Templiers et l'on y trouva que deux cents ans auparavant, peu de temps

avant le supplice des moines, un certain frère Jean avait subitement disparu.

Le moine communia et mourut presque aussitôt.

(*Conté en 1879, par Amédée Débart, de Warloy* [*Somme*]).

Cf. un conte irlandais de Kennedy : *Musique du Ciel*, dans *Fire Side Stories of Ireland*. Ce conte a été traduit par M. Loys Brueyre dans ses *Contes populaires de la Grande-Bretagne*, Paris, 1875, p. 339 et suiv. M. Brueyre cite un certain nombre de similaires recueillis par Grimm, Thiele, Asbjörnsen, Ralston, etc.

VI

LA PURIFICATION

Non loin d'Englebelmer-Vitermont (1) étaient autrefois situés deux couvents possédant des droits à peu près identiques sur les habitants du village. Les deux monastères étaient situés sur le versant de deux collines, dominées par le château du seigneur d'Englebelmer. Les moines de ces deux couvents étaient fort riches et jouissaient d'une grande autorité dans toute la contrée limitrophe entre l'Artois et la Picardie.

(1) Englebelmer-Vitermont, village près d'Albert (Somme]).

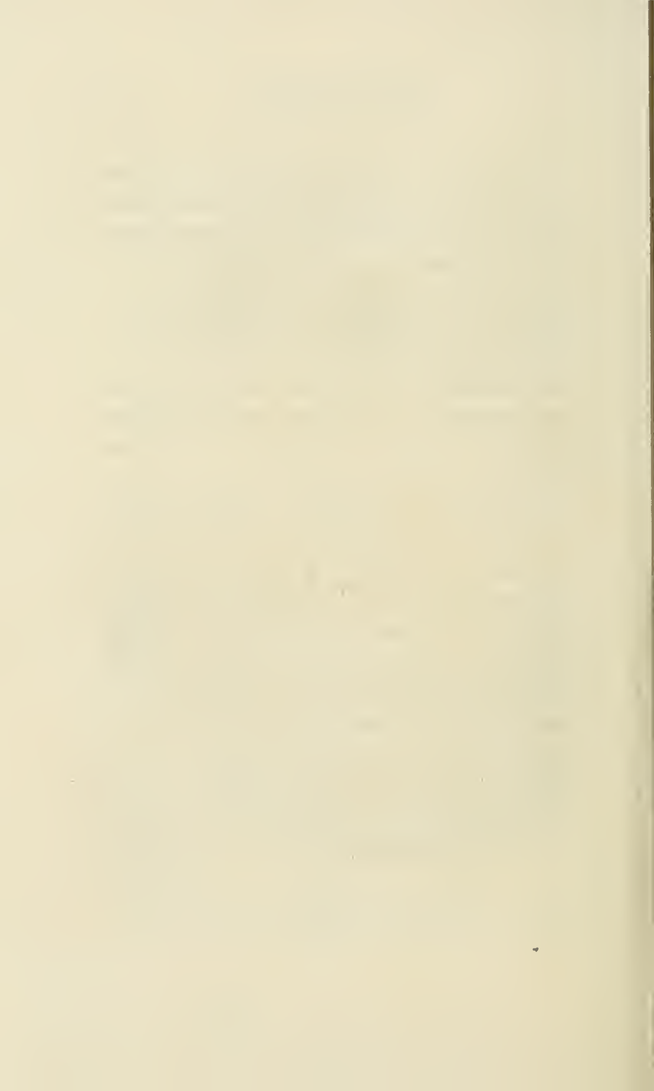
L'un des droits les plus exorbitants des moines était celui qu'ils avaient nommé la Purification, par lequel les jeunes filles qui se mariaient étaient tenues de passer leur première nuit de noces avec l'un des moines du couvent. Ceux-ci étaient les plus forts, et les pauvres paysans devaient se soumettre à la règle admise.

Les moines ne manquaient pas d'outrager les jeunes femmes et leur faisaient jurer sur le Christ de ne jamais dévoiler à leur mari le traitement odieux qu'on leur avait fait subir.

Le seigneur d'Englebelmer s'étant marié, sa jeune femme dut aller passer la nuit de Purification chez les moines de l'un des monastères. Le prieur la trouva fort à son goût et coucha de force avec elle; puis il lui fit faire le serment habituel. La châtelaine revint fort triste auprès de son mari. Inquiet, celui-ci la menaça de mort si elle ne lui disait la vérité. La jeune mariée raconta tout et, pour se venger, le seigneur brûla et prieurs et moines en mettant le feu aux deux couvents, dont il reste encore des ruines, paraît-il.

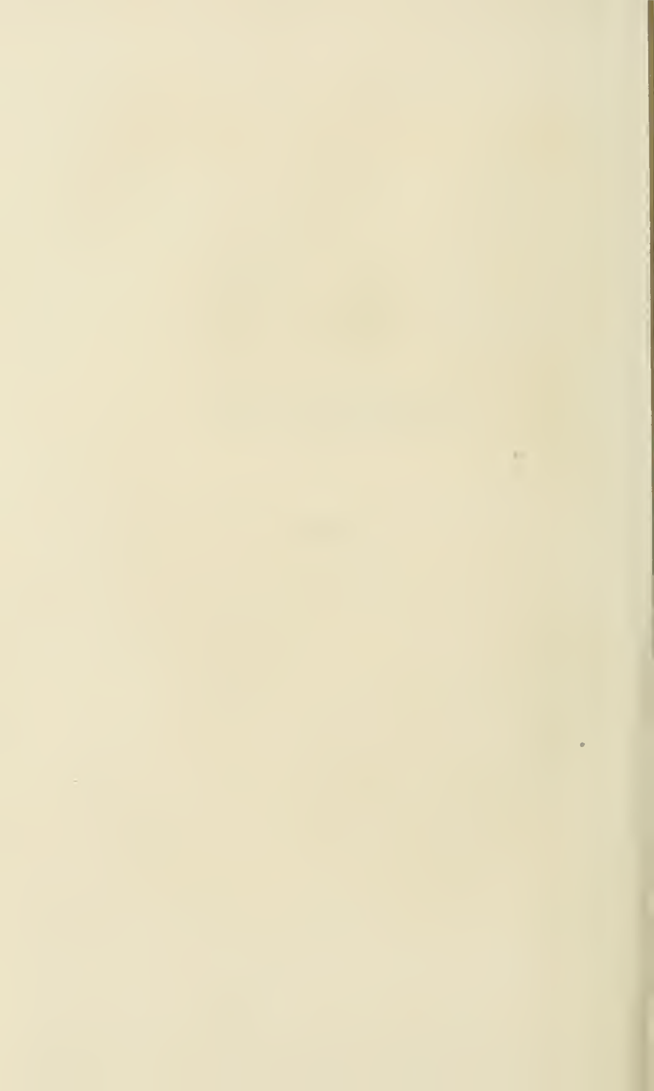
(*Conté par M. Émilien Guilbert, de Vitermont* [*Somme*]).





DEUXIÈME PARTIE

CONTES





CONTES

§ I. — CONTES POUR RIRE

Ces contes pourraient former la matière d'un volume spécial pour le moins. Trois ou quatre héros en font les frais la plupart du temps : Gribouille, Jean Bête, Pierre le Badaud, Pierre Berzilié, etc... Il n'est pas d'aventure grotesque que l'on ne fasse arriver à Gribouille ou à Pierre le Badaud. Ces traits se retrouvent, du reste, dans les contes similaires des autres pays, et Gribouille, aussi bien que Jean Bête, et que Pierre Berzilié, sont les dignes frères, les pendants de Jean le Diot et du Garçon sans idées, des contes gallots de M. P. Sébillot, des contes catalans de M. P. Courty, etc., etc.

Quelques-uns de ces contes ont d'autres héros et le sujet en est différent. Comme ils ont surtout pour but de faire rire, je les ai réunis sous la même dénomination.

I

LE LOUP ÉCHAUDÉ ET LE BUCHERON

Un soir d'hiver, une bonne femme, nommée Catherine, était occupée à préparer, avec son mari, bûcheron dans le bois voisin, la soupe à l'oseille dont ils allaient faire leur

souper. Le bûcheron mettait le bois dans le foyer, soufflait, attisait et aussi gourmandait sa femme tout en jetant de temps en temps un regard de convoitise sur la grande marmite dans laquelle Catherine faisait la soupe à l'oseille. Le bois ne voulait pas brûler, comme le disait le paysan ; bientôt la chambre fut pleine de fumée et il fut nécessaire d'ouvrir la porte pour s'en débarrasser. Un gros loup, qui rôdait, cherchant son souper dans les environs, voyant la porte ouverte et sentant la bonne odeur de soupe à l'oseille, entra doucement dans la maison et alla s'installer, sur le train de derrière, dans le coin de cheminée resté libre.

Le paysan, tout occupé de gourmander sa femme et de faire bouillir la marmitte, ne s'aperçut pas au premier abord de l'arrivée de l'intrus auquel il tournait le dos. Quant à Catherine, elle ne l'avait pas vu davantage : toute son attention était en ce moment portée sur sa soupe à l'oseille, qu'elle avait toutes les peines du monde à *touiller* assez vite pour l'empêcher de se brûler.

Le loup, toujours assis sur son train de derrière, les pattes de devant immobiles et bien droites, la tête allongée pour respirer le succulent

parfum de la soupe à l'oseille, surveillait attentivement la marmite bouillante.

— « Est-elle cuite, enfin, ta soupe à l'oseille?

— A peu près; mais je ne sais si elle est assez salée.

— Attends, je vais te le dire, » répondit le paysan, tout enchanté de goûter à l'avance de la bonne soupe que sa femme venait de faire.

Et il plongea sa cueiller dans la soupe bouillante; il l'enfonça trop et se brûla le doigt.

— « Aïe! s'écria-t-il en lâchant la cuiller et en retirant son doigt brûlé.

— Houm! fit le loup en allongeant le museau pour saisir le doigt du bûcheron.

— Ha! ya! ya! » cria la femme en apercevant le loup.

Il y eut un moment de silence.

— « Que faire? pensait Catherine.

— Que faire? se disait le bûcheron.

— Que mangerai-je? La femme, l'homme ou la bonne soupe à l'oseille? » se disait, tout perplexe, maître loup.

Les trois personnages étaient tout aussi embarrassés les uns que les autres; maître loup surtout était là comme une âme en peine, regardant tour

à tour le paysan, Catherine et la soupe sans pouvoir se décider pour l'un ou pour l'autre.

Tout à coup le bûcheron eut une idée lumineuse.

— « Catherine, s'écria-t-il, jette-lui une bonne cuillerée de soupe à la tête ! »

Catherine, sans se le faire dire deux fois, obéit à son mari ; seulement elle n'emplit pas complètement sa cuiller, par crainte de perdre trop de la bonne soupe à l'oseille ; mais ce qu'elle jeta était suffisant, et le loup, tout aveuglé par la soupe bouillante, s'enfuit dans le bois sans demander son reste, laissant Catherine et son mari fort heureux d'en sortir à si bon compte.

Un an après environ, le bûcheron abattait un arbre dans la forêt quand il vit venir à lui un vieux loup, suivi d'une quinzaine d'autres pour le moins. Le chef de la bande avait la tête dépourvue de poils.

— « Pour le coup, se dit le paysan, je suis perdu ! Ma peau ne vaut pas une épingle de bois ! Voilà le vieux loup que ma femme a si bien échaudé l'an dernier à pareille époque. Je puis faire mon *meâ culpâ* et songer à ne plus revoir ma femme Catherine. Je vais néanmoins essayer

de grimper au haut de cet arbre; si j'y puis arriver, je pourrai me croire en sûreté et attendre le matin. »

Et le paysan saisit une branche, puis une seconde et une troisième, et puis une autre, s'aida des pieds, des jambes, monta, monta jusqu'au sommet de l'arbre.

Pendant ce temps, les loups étaient arrivés au pied de l'arbre et s'étaient mis à hurler à qui mieux mieux en voyant leur proie leur échapper.

Ils prirent le parti de se coucher au pied de l'arbre et d'attendre. Une heure se passa, puis deux, puis trois, quatre et cinq, et les loups étaient toujours là au pied de l'arbre, et le bûcheron était toujours installé à la cime, quelque peu ennuyé de la position incommode dans laquelle il se trouvait, mais ne s'en inquiétant pas trop pour le moment.

A la fin, n'y tenant plus, le vieux loup, chef de la bande, leva doucement sa tête pelée, fit un signe de patte, imité par tous ses compagnons, et se mit à aboyer, à hurler sur tous les tons pendant un quart d'heure. C'était un discours à la manière des loups.

A la grande terreur de l'homme, le vieux loup

s'approcha de l'arbre, se leva sur les pattes de derrière, s'appuya de celles de devant contre le tronc de l'arbre, fit un signe de la queue et un gros loup des plus forts de la bande sauta sur ses épaules, puis un troisième, un quatrième... Enfin tous y passèrent, et le dernier, d'épaule en épaule, se trouva presque à hauteur du bûcheron.

Cette fois, celui-ci jugea sa position tout à fait critique; mais, se rappelant la soupe à l'oseille et le tour joué l'année d'avant au vieux loup, il s'écria du plus fort qu'il put :

— « Catherine, jette-lui donc à la tête une bonne cuillerée de soupe à l'oseille! »

Le vieux loup, épouvanté, s'enfuit précipitamment, laissant tomber ses camarades, qui, tout terrifiés, s'échappèrent de tous les côtés, les jambes moulues ou les côtes brisées.

Le bûcheron put rentrer sauf à la maison.

(*Conté en mars 1881, par M. Émilien Guilbert, de Vitermont* [*Somme*]).



II

LE MALIN COMPÈRE

Un paysan fort malin alla un jour pour s'engager comme domestique dans un château. Il exposa au portier ce qu'il demandait en le priant de le présenter au seigneur. Le concierge accepta mais en lui demandant son nom.

— « Pourquoi voulez-vous savoir mon nom?

— Parce que j'ai besoin de connaître tous les gens du château.

— Vous me reconnaîtrez bien sans cela.

— Je te dis que j'ai besoin de savoir comment tu t'appelles.

— Je vous l'aurais déjà dit, mais... mon nom est si ridicule. Puisque vous y tenez, le voici. Je m'appelle *Moi-Même.* »

Le portier présenta le nouveau venu au seigneur du château.

— « Que désires-tu ? lui demanda celui-ci.

— Entrer à votre service comme valet de chambre.

— C'est bien. Tu auras vingt écus par an, plus les habits. A propos quel est ton nom ?

— Je n'ose pas le dire. Il est si drôle !

— Qu'importe !

— Eh bien ! je m'appelle : *Retenez-Moi-par-Derrière.* »

Le châtelain envoya son nouveau valet prendre les ordres de sa femme et de sa fille.

— « Comment t'appelles-tu ? demanda la première.

— Madame, mon nom est bien laid ; mais puisque vous y tenez, je m'appelle *La Lune.* »

La jeune fille lui posa la même question et le valet lui dit qu'il s'appelait *La Sauce.*

S'étant trouvé avec la servante, et celle-ci ayant elle aussi voulu savoir son nom, il lui répondit : *Le Chat.*

Le soir venu, le valet fut chargé de servir à table. Dans l'un des plats se trouvait une sauce dont la jeune fille demanda plusieurs fois, malgré les remontrances de ses parents. Le dîner fini, le seigneur, sa femme et sa fille allèrent se coucher. Le valet avait été mis en appétit par l'odeur des mets servis à ses maîtres et il voulut faire un bon repas. Il alla s'asseoir dans la cuisine auprès de la servante espérant qu'elle se retirerait et qu'il pourrait enlever un gigot ou un poulet. Mais la ser-

vante s'en aperçut et l'ayant invité à aller se coucher sans qu'il en fit rien, elle alla à la chambre de son maître couché et le réveilla.

— « Qu'y a-t-il donc ?

— Le Chat veut rester dans le coin du feu.

— Imbécile ! il faut l'y laisser, » dit le seigneur, pensant au chat.

La servante alla se coucher et le valet fit un bon dîner.

— « Quelques cerises pour mon dessert m'iraient fort, » pensa-il. Et il grimpa sur un gros cerisier placé devant la chambre à coucher du seigneur.

La femme ne dormait pas. Voyant le domestique sur le cerisier, elle réveilla son mari.

— « Diable ! quoi encore ?

— La Lune est sur le cerisier.

— C'est bien, c'est bien ! laisse-moi dormir. » Et le seigneur se rendormit.

Le valet n'était pas encore satisfait. Il monta doucement à la chambre de la jeune fille et se coucha à ses côtés.

— « Maman, maman !

— Qu'y a-t-il, ma fille ?

— La Sauce me fait mal !

— Que veux-tu que j'y fasse? Je t'avais prévenue. Que cela te serve de leçon. »

Cette fois la femme s'endormit.

Le matin venu, le valet s'habilla et descendit doucement les escaliers pour s'enfuir. Mais la jeune fille alla prévenir son père qui se mit à la poursuite du paysan.

Le domestique courait par la cour pour s'échapper et le seigneur criait :

— « Arrêtez Retenez-Moi-par-Derrière ! Retenez-Moi-par-Derrière ! »

Les autres domestiques se saisirent de l'habit de leur maître croyant qu'il leur disait de le retenir par derrière. Aussi en était-il devenu plus furieux encore.

Le portier voulut saisir le valet, mais celui-ci le jeta dans un fossé et courut vers les bois.

Le châtelain arriva au fossé.

— « Qui t'a fait ceci ?

— C'est Moi-Même ! c'est Moi-Même !

— Alors tu n'as rien à dire. »

Pendant ce temps, le valet avait disparu et le seigneur n'en entendit plus jamais parler.

(*Conté en décembre 1880, par M. Albert Boulongne, de Beaucourt* [*Somme*]).

III

POURQUOI LA FEMME FAIT LE MÉNAGE

AUPARAVANT, dans le bon vieux temps, et soyez certains qu'il y a bien longtemps que ce bon vieux temps est passé, l'homme n'était pas plus que la femme ; ils faisaient alternativement les travaux du ménage et les hommes ne songeaient pas trop à s'en plaindre : c'était la coutume.

En ce moment, il y avait à Warloy un cordonnier nommé Jean qui aimait plus sa bouteille que son tire-pied. Sa femme Marianne ne le voyait pas d'un bon œil passer une bonne partie de sa journée dans les cabarets du village. Un jour où le cordonnier était de « ménage, » comme celui-ci oubliait l'ouvrage en buvant au café voisin quelques chopes de bière avec des amis, sa femme alla l'y trouver, lui fit des reproches sur sa paresse, son inconduite et finalement se prit de querelle avec lui.

— « Eh bien ! dit Marianne, puisqu'il en est ainsi, je ne te parlerai plus.

— Tu ne me parleras plus, dis-tu ? Soit, je te prends au mot. Mettons un dédit. Tu es toujours à m'ennuyer avec ton ménage : celui de nous deux qui le premier parlera à l'autre fera le ménage, rincera la vaisselle, balayera la maison, préparera la soupe et la bouillie, blanchira le linge, enfin fera tous les travaux que l'on a coutume de se partager dans le ménage.

— C'est entendu ! C'est entendu ! ivrogne de malheur ! »

Et la femme s'en alla.

Pendant quinze jours, il ne fut échangé aucune parole entre les deux époux ; ce n'est pas que Marianne put aisément se passer de parler, surtout à son mari, qu'elle aimait beaucoup malgré les petites querelles d'intérieur, mais il lui aurait fallu faire le ménage et c'était ce à quoi elle ne tenait en aucune façon.

Au bout de ce temps, un voyageur passant par Warloy eut besoin d'une paire de bottes ; il demanda la demeure du cordonnier et vint chez celui-ci. La porte de la maison était ouverte, il entra, alla droit à Jean, se découvrit et salua d'un beau : « Bonjour, monsieur le cordonnier ! » Jean, sans répondre se mit à siffler l'air de :

Au Clair de la Lune, mon ami Pierrot...

— « Voilà un homme mal appris, se dit l'étranger. Qu'importe ! Monsieur le cordonnier, j'aurais besoin pour demain d'une belle paire de bottes ; je ne vous marchanderai pas le prix ; pouvez-vous me la faire ?

— Psst..... Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot...

continua de siffler maître Jean le cordonnier.

— Vous n'entendez donc pas ? »

Et le cordonnier se remit à siffler de plus belle.

— « Cet homme est fou, » pensa le voyageur. « Voyons si je pourrai tirer quelque chose de sa femme. »

Et il s'avança vers la femme qui, assise à son rouet, filait tranquillement en chantant :

Passez la navette,
Le bon temps viendra.

— « Ma bonne femme, qu'a donc votre mari ? Je viens de lui parler et, comme un grand nigaud,

il me siffle au nez sans se donner la peine de me répondre. »

Marianne fit un beau salut au « monsieur » et reprit son rouet et aussi sa chanson :

> Passez la navette,
> Le bon temps viendra.

— « Mais, madame.....

> Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne !
> Restons *aillou* (où) *qu'ou* (que nous) sommes.
> Passons la navette,
> Le bon temps viendra.

— Je suis donc chez des fous? dites donc la femme? dit le voyageur qui s'impatientait beaucoup. »

> Passez la navette...

avait recommencé la femme pour toute réponse.

— « Attendez donc ; je vais vous la passer, la navette ! si vous croyez vous moquer ainsi d'un étranger. »

Et prenant son bâton, il se mit en devoir d'en frapper la femme à coups redoublés, pendant que

le joyeux cordonnier, maître Jean, reprenait gaiement :

> Passez la navette,
> Le bon temps viendra.
> Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne,
> Restons aillou qu'ou sommes.

Ceci exaspéra Marianne qui, oubliant la convention, ne put s'empêcher de s'écrier :

— « Oh ! le misérable. Tu ne viendras donc pas à mon secours !

— Femme, à dater de ce jour, tu feras le ménage, rinceras la vaisselle, balayeras la maison, prépareras la soupe et la bouillie, blanchiras le linge, écumeras le pot au feu et feras tous les travaux que l'on *avait* coutume de se partager dans le ménage. »

Marianne dut en passer par là ; Jean raconta l'aventure à ses voisins et, chacun dans sa maison, laissa les travaux du ménage à la femme. La coutume était bonne, on la conserva. Mais une nuit..... Le cop chanta, il était jour, et mon conte est fini.

(*Conté en juillet 1879, par M. Auguste Gourdin, ancien meunier, à Warloy-Baillon* [*Somme*]).

IV

COMMENT UN IDIOT DEVINT CURÉ

Un pauvre scieur de long n'avait qu'un fils. Malheureusement cet enfant était loin d'avoir toute sa raison. C'était un innocent, comme on disait dans le pays, et beaucoup même ajoutaient que le fils du scieur de long était aux trois quarts et demi idiot, s'il ne l'était pas tout à fait. Il brisait tout à la maison, perdait l'argent qu'on lui donnait pour aller en commissions, faisait tout de travers, enfin rendait son père, le pauvre scieur de long, malheureux à l'excès.

Après avoir patienté bien longtemps, le paysan, n'y tenant plus, se résolut à chasser l'idiot de sa maison. La femme essaya bien un peu de se mettre en travers de ce projet, mais le scieur de long ne démordait pas d'une idée une fois qu'il se l'était fourrée dans la tête, et les prières de sa femme furent inutiles. Il appela son fils et lui dit qu'il ne pouvait le garder plus longtemps à la maison.

— « Que veux-tu avant de partir ?

— Une soutane et un chapeau de curé, » répondit l'idiot.

— « Que veux-tu faire d'une soutane et d'un chapeau de curé ?

— Va, mon père, achète-moi ce que je te demande. Quoique idiot, je saurai me tirer d'affaire. Va toujours. »

Le scieur de long acheta la soutane, le rabat et le chapeau de curé, les donna à son fils, prit celui-ci par les épaules et le mit à la porte.

L'idiot, à peine arrivé dans un chemin creux, se déshabilla, laissa là ses habits et se vêtit de ceux que son père lui avait achetés. Puis il prit le chemin de la ville. Vous allez me demander ce qu'il allait faire à la ville en tel accoutrement. C'est bien simple, ou du moins l'idiot le trouvait ainsi ; depuis longtemps il enviait le bonheur des curés qui mangent de bonnes choses et boivent d'excellent vin sans avoir la peine de le gagner en travaillant, et il allait trouver l'évêque pour lui demander de lui donner une cure dans un village.

Mais il y avait une grosse difficulté : les curés connaissent le latin et notre paysan était totalement ignorant sur cette matière ; assurément l'évêque n'accepterait pas un curé aussi peu instruit. Il fallait remédier à cela.

Dans une prairie, une femme faisait paître sa

vache ; le jeune homme vint trouver la femme pour lui demander le chemin le plus court pour aller à la ville. La paysanne le lui indiqua ; et comme l'idiot était resté derrière la vache à examiner l'animal, la femme lui dit :

— « *Bé à ti c'al rüch !* (prends soin qu'elle ne rue !)

— Bon, voilà mon affaire, se dit le paysan ; *béati* c'est du latin et le reste aussi : cela fera bien dans un sermon. *Béaticalrüch ! Béaticalrüch !* Ça ira ! »

Et ce disant, il continua sa route en répétant sur tous les tons *Béati calrüch !*

Il y avait déjà plusieurs heures qu'il marchait, lorsqu'il arriva dans une *cornaillère*. En voyant les nids de corbeaux qui couvraient de bas en haut les branches des arbres, il s'écria :

— « *Oh ! nids hauts, nids bas.* »

Et se reprenant : — « Encore une nouvelle phrase de latin : *Béati calrühc, o nio niba !* Si je continue ainsi, je serai bientôt plus savant que monsieur le curé. »

La chaleur ce jour là était assez forte et le paysan ne tarda pas à avoir soif. Voyant de belles mûres à la lisière d'un bois, il se mit à en cueillir

et à en manger pour se rafraîchir. Bientôt aussi il se piqua les doigts aux buissons.

— « *Ronc ! ah ! ronc ! o dékiré mi !* (Ronce, ah ! ronce ! a déchiré moi), » s'écria-t-il en se sentant piqué.

— « *Ronc a ronc o dékiré mi !* Mais c'est du latin ; je commence à en savoir assez. Si mon père était là, il serait bien étonné d'avoir un fils si savant. Allons toujours vers la ville, à ça près. »

Il allait entrer dans la ville, quand il vit un âne qui traversait un pont.

— « *Ane à pont ! âne à pont !* cria joyeux le jeune idiot. Mais non, *anapontis* plutôt ; oui, *anapontis !*... J'ai assez de latin. Répétons ce que nous savons : *Beati calrüch, o nio niba ! ronc a ronc o dekire mi, anapontis !* »

Et il entra tout fier par la porte de la ville. Là, il demanda la maison de l'évêque ; on la lui indiqua et l'idiot s'y dirigea.

La servante de l'évêque voyant venir un abbé vêtu d'une belle soutane neuve, alla au devant de notre homme et l'introduisit auprès de son maître.

— « Que veux-tu, mon fils ? demanda ce dernier.

— Je veux être curé, monseigneur !

— Curé ! Mais as-tu l'âge ?

— Monseigneur, je suis de l'âge de notre baudet ; j'ai dix-neuf ans, je vais sur dix-huit. » — Il voulait dire le contraire, mais il était si simple !

— « Sur dix-huit ! Tu es un farceur, à ce que je vois. Sais-tu le latin ?

— Parbleu ! Tenez, jugez-en :

— *Beati calrüch, o nio niba ! ronc à ronc, o dékire mi, anapontis !*

— C'est suffisant ! tu es très instruit ; je te nomme curé-doyen et plus tard je te prédis un évêché pour le moins. Va.

— Merci bien, monseigneur, que le bon Dieu vous bénisse. »

Et le nouveau doyen s'en alla prendre possession de sa cure pendant que l'évêque répétait :

— « *Beati calrüch, o nio niba ! ronc a ronc, o dékiré mi, anapontis !* En voilà un bien plus fort que moi. Il faudra que je le propose au pape pour en faire un cardinal pour le moins. »

(*Conté le 16 décembre 1879, par M. Albert Boulongne, de Beaucourt-sur-l'Halluc* [*Somme*]).



V

GRIBOUILLE

Gribouille est un personnage légendaire en Picardie. C'est le type accompli du niais, le proche parent du « *Jean-le-Diot* » du pays Gallot. On lui attribue toutes sortes de traits plus ou moins ridicules que l'on cite à tout instant. On dit journellement d'un homme qui, voulant échapper au danger, se jette dans un autre plus grand, qu' « il fait comme Gribouille : il se jette dans l'eau de peur d'être *frais* (mouillé). » Cette expression est du reste passée dans la langue.

Gribouille prend au pied de la lettre tout ce qu'il entend dire et se hâte de le mettre à exécution ; il ressemble fort à *Jocrisse*, à *Jean-le-Diot*, à *Jacques-l'Idiot*, à *Pierre-le-Badaud* et à *Jean-Bête*, personnages sur lesquels l'imagination populaire s'est exercée à loisir. Du reste, nombre des mésaventures de Gribouille se retrouvent dans d'autres pays, voire même en Picardie, rapportées à l'un de ces types particuliers que nous venons d'indiquer.

M. Paul Sébillot, dans sa *Littérature orale de la Haute-Bretagne*, p. 89 et suivantes, a étudié particulièrement « Jean-le-Diot, » le « Calino » de notre époque.

*
* *

Tout jeune encore, Gribouille se montrait tel qu'il devait être plus tard.

Un jour, il entassa tout ce qu'il put de tables, de bancs, de chaises pour... saisir la lune qu'il apercevait à travers les vitres de la fenêtre.

*
* *

La mère de Gribouille lui commanda un matin de mener la vache aux champs.

— « Que fera-t-elle aux champs ? demanda-t-il.

— Elle mangera les touffes d'herbe.

— Ah bien ! »

Et Gribouille partit avec la vache. Mais en passant devant l'église, il aperçut uue belle touffe d'herbe qui poussait entre les tuiles du clocher.

— « Bon, ce n'est pas la peine d'aller aux champs. Voici de l'herbe, c'est tout ce qu'il me

faut ; je n'ai qu'à faire monter ma vache sur le clocher. »

Il retourna à la maison ; sa mère était absente et il prit une longue et forte corde qu'il revint enrouler au cou de la vache ; puis il monta dans le clocher, fit un tour de sa corde autour de la flèche, laissa pendre le *comme* (le câble) et descendit. Revenu près de sa bête, il se mit en devoir de la hisser au sommet de l'église, tant et si bien qu'il y réussit. Le pauvre animal beuglait à réveiller des sourds. Sans en tenir compte, Gribouille assura la corde et courut chercher sa mère chez une voisine pour lui faire part de son idée ingénieuse.

La femme se hâta de descendre la vache : il était trop tard, la pauvre bête était morte, et Gribouille fut battu comme vous le pensez bien.

*
* *

Un autre jour, la mère de Gribouille cassa sa marmite. Elle envoya son fils au marché voisin pour en acheter une autre. Gribouille partit, acheta la marmite et reprit le chemin du village. La marmite était assez lourde, et bientôt Gribouille se trouva fatigué.

— « Cette marmite a trois pieds, songea-t-il ; je n'en ai que deux ; je suis bien bête de la porter et de me fatiguer ainsi, elle peut bien marcher toute seule, je vais la déposer ici, elle arrivera à la maison avant moi. »

Et il revint sans la marmite.

*
* *

Gribouille revenait un soir de la foire de la Saint-Jean, à Amiens, quand, passant à Vadencourt, le long de l'Hallue, il fut surpris par une pluie légère. Gribouille avait ses beaux habits de fête et il craignait fort de les endommager.

— « Si je laisse ainsi pleuvoir sur moi, se dit-il, je rentrerai mouillé à la maison ; ma mère me grondera, me battra peut-être même. Et puis ma belle blouse sera gâtée ; il vaut mieux que je me jette à la rivière. Étant dans l'eau, je serai sûr qu'il ne pleuvra pas sur mes habits. »

Et ce disant, Gribouille se jeta dans l'Hallue. Si le meunier de Vadencourt n'était pas passé par là en ce moment, il est certain que Gribouille aurait péri. Le meunier se jeta dans la rivière et parvint à en retirer le malin Gribouille. C'est de là, dit-on,

que vient le proverbe si connu : « Il est malin comme Gribouille ; il se jette dans l'eau de peur d'être *frais !* »

*
* *

Gribouille rencontrant un jour le *couconier* (marchand de volailles), lui demanda ce qu'il faisait des plumes des poules qu'il tuait pour les porter à la ville. Le *couconier* connaissait Gribouille ; aussi il lui répondit fort sérieusement :

— « Ce que j'en fais ? Parbleu ! je les revends très cher pour les planter dans les jardins. Ne sais-tu pas qu'une plume bien cultivée peut donner en six mois une grosse poule de quatre livres?

— Ah ! vraiment ! Alors vendez-moi pour cent francs de plumes, les plus belles, cela s'entend. »

Le couconier riait sous cape ; il emmena Gribouille à sa maison et lui choisit cent belles plumes de coq qu'il lui donna moyennant cent francs.

Gribouille n'eut rien de plus pressé que d'aller planter les plumes dans un carré du jardin ; il fit une petite motte de terre autour de chaque plume et attendit.

Au bout de huit jours, Gribouille alla au jardin

voir où en était la croissance de ses poules. Il avait plu ; la terre s'était détrempée et les plumes semblaient sortir davantage du sol.

Gribouille, tout joyeux, alla quérir tous les habitants du village pour leur faire admirer son carré de poules.

*
* *

Le *couconier* repassant un mois après dans le village entra chez Gribouille et le trouva tout consterné.

— « Qu'y a-t-il de neuf, Gribouille ? Les poulets grossissent-ils comme tu le désirerais ?

— Oh ! monsieur le *couconier* ; ne m'en parlez pas : il m'est arrivé un grand malheur. Le vent a emporté mes poules !

— Nous aurions dû y songer, pauvre Gribouille. Ce n'est point des poules qu'il t'aurait fallu cultiver. Le vent vient et les emporte. Plante des harengs-saurs, c'est plus sûr ; en quelques mois tu auras le centuple de ce que tu auras semé. Crois-moi. J'ai un panier de harengs à la maison, je puis te les vendre.

— Combien ?

— Le même prix que les plumes, cent francs.

— C'est convenu, monsieur le couconier. »

Le malin marchand apporta les harengs-saurs ; Gribouille les enterra dans une planche de son jardin et fut encore dupé.

*
* *

Gribouille voulut un jour se marier. Il demanda à sa mère ce qu'il lui fallait faire pour trouver une femme qui voulût bien l'accepter pour mari.

— « C'est bien simple, lui dit sa mère ; tu n'as qu'à *aller voir* les demoiselles.

— Je n'aurais pas cru, ma mère, que ce fût si facile. Je ne serai pas longtemps à me marier, alors. »

Et Gribouille s'en alla de maison en maison *voir* les demoiselles. En arrivant, il allait tout droit à la jeune fille de la maison et, sans parler, lui prenait le menton et la regardait dans tous les sens. Les jeunes filles riaient d'abord de cette singulière façon de faire la cour ; mais, voyant que Gribouille continuait ce jeu, elles se fâchaient tout rouge et mettaient ce simple d'esprit à la porte, à grands coups de balai.

Le soir venu, Gribouille rentra à la maison.

— « Eh bien ! lui dit sa mère, as-tu été voir les demoiselles ?

— Certainement, ma mère, certainement. Même que j'en ai reçu de grands coups de balai. S'il faut faire ce métier-là longtemps, je n'en suis plus ; je préfère ne jamais me marier.

— Qu'as-tu donc fait pour qu'on t'ait frappé à coups de balai ?

— Ce que vous m'avez dit. En arrivant dans chaque maison, je prenais la jeune fille par le menton, je lui tournais la tête en tous sens pour mieux *voir* et...

— Malheureux, ce n'est pas étonnant qu'on t'ait chassé à grands coups de balai. A-t-on jamais vu un nigaud comme toi ! Ce n'est pas ainsi qu'on fait la cour aux jeunes filles. Il faut leur faire des yeux de brebis, autrement dit leur lancer des coups-d'œil, et non les retourner dans tous les sens comme le fait le marchand aux vaches qu'il achète à la foire.

— Des coups-d'œil, dis-tu ? Et tu crois...

— Bien sûr. Si je me suis mariée avec ton père, c'est qu'il a commencé par me lancer des coups-d'œil lorsqu'il me rencontrait avec mes amies. »

Gribouille sortit de la maison et courut aussitôt à la bergerie arracher les yeux de tous les moutons ; il les mit dans ses poches et retourna chez les jeunes filles.

— « Tiens, Gribouille, te voilà ! Tu ne viens plus nous tourner la tête en tous sens et nous regarder dans le blanc des yeux ?

— Oh ! non. J'ai arraché les yeux de tous mes moutons.

— Et pourquoi faire ?

— Pour vous lancer des coups-d'œil, parbleu ! »

Et ce disant, Gribouille jetait les yeux de brebis à la tête des jeunes filles qui criaient au secours, appelaient leur père ou leurs frères et faisaient rosser d'importance le pauvre amoureux.

Enfin, il n'est pas de mésaventures que Gribouille ne se soit attirées par sa niaiserie, et l'expression « malin comme Gribouille » est devenue un terme de mépris qui s'applique aux pauvres d'esprit, aux garçons sans idées, dont on trouve encore assez souvent des échantillons à la campagne.

(*Recueilli de plusieurs personnes, à Warloy-Baillon [Somme]*).

✠

VI

PIERROT SANS MÉMOIRE

N matin, une bonne femme envoya son fils Pierrot à la ville voisine pour en rapporter une pinte d'huile.

Comme la bouteille était fort grande et que le garçon était un peu simple d'esprit, la mère lui recommanda d'avoir bien soin de ne rapporter qu'une pinte. Pour ne pas l'oublier, Pierrot se mit à dire le long du chemin : « Qu'il n'en vienne qu'une pinte ! Qu'il n'en vienne qu'une pinte ! »

Un homme semait du lin dans un champ près de la route.

— « Qu'il n'en vienne qu'une pinte ! Qu'il n'en vienne qu'une pinte ! lui cria Pierrot en passant.

— Tu ferais bien mieux de dire : Qu'il en vienne des milliers ! »

Pierrot ne se le fit pas dire deux fois et il continua son chemin en répétant : « Qu'il en vienne des milliers ! Qu'il en vienne des milliers ! »

Un loup dévorait des moutons dans un parc à

brebis et le berger avait fort à faire pour le chasser.

— « Qu'il en vienne par milliers ! Qu'il en vienne par milliers ! » lui cria Pierrot en passant. Le berger crut que l'enfant parlait des loups.

— « Le diable ferait bien mieux d'emporter celui-ci ! » lui dit le berger.

Et pour ne pas l'oublier, Pierrot répéta : « Que le diable l'emporte ! »

Dans le village voisin, un charretier venait d'être écrasé par sa voiture ; le curé l'extrémisait à l'endroit même où l'homme était tombé. Pierrot crut qu'il n'avait rien de mieux à faire que de dire en passant : « Que le diable l'emporte ! Que le diable l'emporte ! »

— « Mon ami, lui dit le curé, dis plutôt : Que Dieu l'ait en sa sainte garde ! »

Pierrot aimait autant dire cela qu'autre chose ; il ne fit donc aucune difficulté pour dire en continuant son chemin : « Que Dieu l'ait en sa sainte garde ! Que Dieu l'ait en sa sainte garde ! »

Il le répéta à des gens qui allaient jeter à la rivière une vieille chienne toute pelée.

— « Mais c'est une vieille chienne ! » lui répondit-on. « C'est une vieille chienne ! C'est une vieille chienne ! » reprit Pierrot sans mémoire.

Le malheur voulut qu'il rencontrât sur sa route la reine et sa fille qui allait se marier avec un beau jeune homme, roi d'un pays voisin.

— « C'est une vieille chienne! » cria Pierrot à la jeune fille.

Pierrot reçut force coups de bâtons et force horions, et il n'en eût pas été quitte à si bon marché si l'on ne s'était aperçu qu'il était simple d'esprit. On le laissa aller en lui disant de dire : « C'est beau à voir ! »

— « C'est beau à voir ! » dit Pierrot à un pauvre forgeron qui soufflait son feu depuis sept jours sans pouvoir l'allumer.

— « Attends, misérable, attends! » cria le forgeron.

Pierrot s'enfuit et cassa sa bouteille.

Le forgeron se cassa la jambe.

Le coq chanta ; il était jour.

(Conté par M. Bonnel, de Thièvres [Somme]).



VII

KIOT-JEAN LE BADAUD

Une bonne femme des environs de Doullens avait un fils nommé Jean, ou plutôt Kiot-Jean, — petit Jean, — que les habitants du village avaient surnommé avec raison Kiot-Jean le Badaud. Un jour elle prit un grand panier, le remplit de beurre frais et dit à son fils d'aller au marché de Doullens vendre le beurre et acheter un jeune cochon.

— « Prends cette bourse ; tu en tireras l'argent dont tu auras besoin. Ne t'attardes pas en route, surtout. »

L'enfant prit le beurre et la bourse et s'en alla à Doullens. Mais il s'aperçut en route que le soleil était fort chaud et fendillait la terre.

— « En voilà des trous dans le chemin ! Si je ne les bouche pas, ils vont s'agrandir et je tomberai dans quelqu'un en revenant de Doullens. »

Cette réflexion faite, il prit du beurre avec son couteau et se mit à boucher les crevasses de la route. Une bonne partie de son beurre y passa.

— « Il me reste bien peu de beurre. Ce n'est pas la peine d'aller vendre cela au marché. Si je rencontre un passant, je le lui offrirai à acheter. »

Un peu plus loin il trouva un calvaire élevé au croisement de deux routes.

— « Voilà mon affaire! se dit Kiot-Jean le Badaud. Bon Jésus, voici une livre de beurre. En veux-tu pour quarante sous? »

Bien entendu le christ attaché à la croix ne répondit pas.

— « Alors, tu ne dis rien. Mais comme le proverbe dit : Qui ne dit mot consent, c'est que tu acceptes, et je te laisse mon beurre. »

Il prit ce qui restait dans son panier et le plaqua contre le calvaire, puis il alla à Doullens acheter son cochon. Il en donna le prix qu'on lui demanda et revint au village, conduisant l'animal par une corde fixée à la patte. Le cochon allait de droite et de gauche, fatiguant beaucoup Kiot-Jean le Badaud.

— « Ah! tu voudrais partir sans moi! Fort bien. Vas tout seul. C'est la troisième maison à droite, à la grand'porte verte. Bon voyage, monsieur le cochon! »

Et il délia l'animal, qui s'enfuit à travers champs.

Bien tranquille, Kiot-Jean revint à la maison.

— « Et l'argent du beurre? Et le cochon?

— Le beurre, n'en parle pas, ma mère! J'ai bouché les trous de la route avec ce que j'avais. Quant au cochon, je l'ai laissé aller devant moi et il devrait être rentré.

— Imbécile, idiot! Tu n'en feras donc jamais d'autres? Je vais te faire payer tes sottises! »

Et la bonne femme prit un bâton et en donna une belle volée à son fils, tout étonné d'être ainsi reçu.

*
* *

A quelque temps de là, la mère de Kiot-Jean voulut aller au village voisin. Avant de partir elle recommanda à son fils de faire paître la vache en son absence.

Dès que sa mère fut éloignée, Kiot-Jean fit sortir la vache et, ayant vu de l'herbe bien verte et bien grasse au haut du toit, il coupa la tête de la bête et l'alla porter à côté de l'herbe.

Vous voyez d'ici comme sa mère le battit à son retour!

— « Tu me ruineras, maudit garnement! Par

ta faute je serai forcée d'aller tendre la main aux portes des riches. Mon Dieu, que je suis malheureuse! »

Et la bonne femme se mit à pleurer.

— « Ma mère, ne pleure pas ainsi, je t'en prie! Désormais je ferai tout mon possible pour me corriger et, en attendant, je veux aller vendre la peau de la vache.

— Mais il sera bientôt nuit.

— Qu'importe? C'est aujourd'hui pleine lune, je ne m'égarerai pas et je ne crains pas les voleurs. »

L'enfant se chargea de la peau de la vache et partit pour Doullens. La nuit arriva et Kiot-Jean, se trouvant fatigué, jugea que ce qu'il avait de mieux à faire était de grimper au haut d'un arbre et d'y attendre le matin.

Comme il venait de s'installer sur un grand chêne, des voleurs vinrent s'asseoir au pied de l'arbre pour partager leur butin.

Ils ne s'entendaient pas, à ce qu'il paraît.

— « Si je vous trompe, disait le chef, que le tonnerre de Dieu m'écrase à l'instant! »

Kiot-Jean, qui les écoutait en tremblant, laissa tomber la peau de vache au milieu des voleurs,

qui s'enfuirent dans toutes les directions, abandonnant leur trésor. Lorsque l'enfant jugea qu'ils devaient être bien loin, il descendit de son arbre et remplit la peau de vache de l'argent, de l'or et des bijoux des voleurs. Puis il rapporta le tout à la maison.

Cette fois sa mère fut contente. Ils se trouvaient les plus riches du village.

*
* *

Un beau jour Kiot-Jean dit à sa mère :

— « Maintenant que nous sommes riches, il nous faudrait une servante. Je vais aller à Doullens en louer une.

— Tu as raison, mon fils. Ramène-nous une servante. »

Kiot-Jean prit une forte corde et alla engager une servante à la ville. Lorsqu'il fut sorti de Doullens, il prit la fille et, malgré ses cris, la lia solidement par les oreilles et la traina derrière lui.

— « Le cochon m'a joué le tour. Il n'en sera plus de même, » disait-il.

Lorsque Kiot-Jean arriva au village, la servante était morte.

— « Mais j'y pense, se dit le jeune homme, cette femme est morte sans se confesser. Je vais aller chercher le curé. »

Il traîna la servante jusqu'à la porte de l'église et alla réveiller le curé.

— « Vite, vite, monsieur le curé. Une femme se meurt à l'église sans avoir pu se confesser. »

Le prêtre courut avec Jean jusqu'à l'église et, comme on n'y voyait pas plus que dans un four, il se heurta contre le corps de la servante et roula avec elle sur le sol.

— « Ah! mon Dieu! vous avez tué notre servante. Je vais aller vous dénoncer aux juges et vous serez pendu! »

Le curé crut avoir tué la femme.

— « N'en dis rien, n'en dis rien, Kiot-Jean!

— Je n'en dirai rien si vous allez me chercher tout votre argent et si vous me le donnez. »

Le prêtre, effrayé, courut au presbytère et rapporta une grosse bourse pleine de louis; puis il enterra la femme avec l'aide du jeune homme et retourna à sa maison.

— « Le curé pourrait bien m'avoir trompé; je vais écouter à la porte du presbytère. »

La servante disait au curé :

— « Il n'y a plus d'argent pour me payer; je ne veux pas rester avec un tel maître.

— Tais-toi donc, Marianne. J'ai une grosse bourse dans la petite armoire de ma chambre. »

Kiot-Jean rentra et se fit donner la bourse du pauvre curé.

*
* *

Peu après, Kiot-Jean tomba à passer près du christ à qui il avait vendu son beurre.

— « Hé! bonjour, bon Jésus. Tu me dois encore quarante sous. Pour me payer je vais prendre l'argent du tronc... Tu ne dis rien? Qui ne dit mot consent; j'empoche l'argent. »

Kiot-Jean prit l'argent et vécut depuis heureux avec sa mère.

(Conté par M. Jules Bonnel, de Thièvres [Somme]).

VIII

PIERRE BERZILIÉ

Un jour, Pierre Berzilié, le braconnier, alla à la chasse au renard. Il prit un fusil et alla s'installer au sommet du plus grand arbre du Bois-Robert. C'était en hiver et il gelait

à pierre fendre. Pierre Berzilié, tout grelottant, restait assis dans son observatoire à attendre le renard, qui semblait avoir juré de ne pas se montrer ce jour-là. Bientôt Pierre Berzilié en vint à avoir froid et à laisser tomber son fusil. Le braconnier allait se laisser glisser le long de l'arbre pour ramasser son fusil quand deux loups énormes, attirés par le bruit de l'arme tombant sur le sol, aperçurent le paysan et s'installèrent au pied du chêne pour attendre Pierre à sa descente et n'en faire qu'une bouchée.

On pense bien que Pierre Berzilié était loin d'être à son aise sur son arbre! Minuit arriva, puis une heure, puis deux heures... et les deux loups restaient toujours en sentinelle au pied de l'arbre. Pierre Berzilié tremblait de tous ses membres autant de peur que de froid. Et puis, il y avait bien encore autre chose qui l'ennuyait beaucoup : c'était l'envie qu'il avait depuis longtemps déjà de... pisser.

A la fin, n'y tenant plus, il se décida à pisser du haut du chêne. Il se trouva justement qu'il le fit sur le fusil; le froid était si violent qu'une sorte de corde de glace unit en un instant l'homme à son fusil. Pierre Berzilié put ainsi remonter son

fusil, le charger, tirer sur les loups et les tuer.

Six mois plus tard Pierre Berzilié était encore allé chasser le renard au Bois-Robert. A son habitude, il était monté sur un merisier couvert de fruits et, en attendant le renard, il mangeait les petites cerises sauvages qui se trouvaient à sa portée. Un renard s'en vint rôder auprès de l'arbre et Pierre Berzilié chercha une balle pour tirer sur la bête. Malheureusement le braconnier avait oublié ses balles. Il lui fallait donc perdre cette belle occasion qui s'offrait à lui en ce moment. Pierre Berzilié allait descendre tout triste du merisier quand une idée se fit jour dans son esprit. Il prit quelques merises, en retira les noyaux et en chargea son fusil, puis il épaula, visa et fit feu sur le renard, qui s'enfuit en hurlant.

Bien des années plus tard, Pierre Berzilié chassait encore le renard dans le Bois-Robert. Il vit s'avancer vers lui, par un beau soir du mois de juin, un buisson de merisiers tout en fleurs. Il ne savait que penser de ce phénomène. Ayant déchargé son fusil sur le buisson, celui-ci s'arrêta et Pierre Berzilié trouva que ce n'était autre chose que le renard sur lequel il avait tiré autrefois une charge de noyaux de cerises. Les noyaux avaient

germé dans le corps de l'animal et s'y étaient ainsi développés.

(*Conté en 1876, par M. Amédée Débart, de Warloy-Baillon* [*Somme*]).

IX

JEAN-BÊTE ET JEAN-SAGE

Jean-Bête et son frère Jean-Sage furent un jour invités par des amis de Warloy à aller passer dans ce village les trois jours de la fête patronale. Dans la certitude de bien s'amuser, et surtout de bien manger, ils acceptèrent cette invitation avec le plus grand empressement. Mais comme Jean-Bête ne savait pas se tenir convenablement à table, se servir comme il faut de la cuiller, du couteau et de la fourchette, manger juste ce qu'il fallait des plats qu'on lui servirait, il pria son frère Jean-Sage de lui donner, avant de partir, quelques conseils à ce sujet et de lui montrer comment on doit s'y prendre pour bien se tenir devant le monde.

Jean-Sage satisfit au désir de son frère, qui

promit de ne rien oublier; puis tous deux, ayant endossé leur redingote et leurs belles culottes, mirent leur blouse bleue par dessus leur habit et partirent pour la fête de Warloy.

Arrivés là ils se rendirent chez leurs amis et, comme le dîner n'était pas encore prêt, on alla se promener sur la place. Jean-Bête ne se tint pas trop mal, et Jean-Sage était enchanté du résultat de ses conseils. On revint et l'on se mit à table; et comme Jean-Bête ne connaissait pas l'instant précis où l'on doit cesser de manger, il prit de nouveau conseil de son frère, qui convint de l'avertir de ce moment en lui marchant sur le pied, dessous la table.

Le dîner commença. Jean-Bête, dans la crainte que son frère ne donnât trop vite le signal convenu, se hâta de manger le plus qu'il put. On en était encore à la soupe quand le petit chien de la maison, se faufilant sous la table, vint à marcher par hasard sur le pied de Jean-Bête.

Le pauvre Jean-Bête s'arrêta en maugréant à part lui contre son frère, qui lui donnait si vite le signal de cesser de manger. Et ce qui le mettait le plus en colère, c'est que la soupe était excellente et que son frère, comme les autres invités,

continuait à manger avec une évidente satisfaction.

On servit la viande et la *fricassée* (les légumes) et l'ami en offrit à Jean-Bête.

— « Je vous remercie beaucoup, mais je ne mange pas de bœuf.

— Un peu de fricassée, alors.

— Oh ! merci. J'ai bien mangé la soupe et je n'ai plus faim. »

On eut beau insister, Jean-Bête ne voulut rien accepter. Il en fut de même pour le lapin, le rôti, la tarte, même pour le gâteau... Et pourtant Dieu sait si le pauvre Jean-Bête aimait toutes ces choses à la folie ! Il en eût certes pleuré de désespoir s'il n'avait eu la crainte de se faire remarquer et de se faire moquer.

Après le dîner, Jean-Bête se plaignit vivement à son frère Jean-Sage de ce que celui-ci l'avait empêché de manger des bonnes choses qu'on avait servies.

— « Mais je ne t'ai pas marché sur le pied. J'ai même été fort étonné de te voir refuser avec tant d'insistance les plats qu'on te présentait : C'est sans doute le chien noir qui, en te marchant sur le pied, aura été la cause de ta méprise. Pour

te dédommager, ce soir, au souper, à la suite du bal, tu mangeras tout autant que tu le voudras. »

Le soir venu, on donna pour le souper un grand plat de *laitbouli* (bouillie de farine et de lait). Jean-Bête s'en servit toute une grande assiettée. Quand il eut fini de vider son assiette, il la remplit à nouveau, la vida et recommença ainsi six fois de suite, à la profonde stupéfaction de tout le monde. Puis on alla se coucher.

Bientôt le *laitbouli*, qu'il avait mangé en si énorme quantité, causa une indigestion au pauvre Jean-Bête, qui ne put se lever à temps et fit c... dans le lit. Jugez de sa honte, le lendemain.

Depuis ce temps, Jean-Sage ne s'avisa plus d'emmener son frère Jean-Bête aux fêtes ou aux *tripées* (1) des environs.

(*Raconté le 4 août 1879, par M. Appollinaire Bernaux, de Beaucourt-sur-l'Hallue* [*Somme*]).

(1) *Tripée*, dîner offert quand on tue un cochon. Ainsi nommé de ce qu'on y mange surtout les abaris de l'animal.



X

COMMENT KIOT-JEAN ÉPOUSA JACQUELINE

KIOT-JEAN aimait Jacqueline, la fille d'un fermier du village voisin. Kiot-Jean était donc bien heureux, allez-vous dire? Mais non, il n'était pas heureux, et voici pourquoi : Jacqueline était riche et Kiot-Jean était pauvre.

Un jour pourtant, Kiot-Jean prit son courage à deux mains, mit ses meilleurs habits et se rendit au village de sa belle demander au fermier la main de sa fille. Comme il aurait dû s'y attendre, s'il avait un peu plus réfléchi avant de partir, Kiot-Jean vit sa demande repoussée; le fermier ne fit ni une ni deux, le prit par les épaules, le fit tourner sur les talons et lui fit descendre le perron plus vite qu'il ne l'avait monté.

Jugez de la consternation du pauvre amoureux. Il faut avouer avec lui qu'il était bien à plaindre : être aimé de la plus jolie fille du canton et se voir mettre à la porte de la maison par un papa qui ne vaut pas le petit doigt de sa fille, ce n'est pas amusant! Et, surtout, qu'allaient dire les

jeunes gens du village en apprenant de quelle façon ridicule le malheureux Kiot-Jean avait été éconduit? Que diraient les jeunes filles toutes jalouses de Jacqueline? Certes, il n'oserait se présenter, à l'avenir, à la moindre fête, danse, *branle* ou *cotillon* (1)!...

Kiot-Jean se disait tout ceci en revenant bien *monneux* (2).

Bientôt il n'y tint plus et il se mit à pleurer... comme un veau!...

— « Hi! hi! hi! hi! » faisait-il le long du chemin...

J'ai dit qu'il pleurait comme un veau et je le répète, car, s'il avait pleuré autrement, le berger qui était à deux cents mètres de là pour le moins n'aurait certainement pu l'entendre, et pourtant ce dernier, qui ronflait paisiblement dans sa petite cabane en pleins champs, fut réveillé en sursaut et se leva pour voir de quoi il s'agissait. Il aperçut Kiot-Jean.

— « Eh bien! eh bien! Qu'est-il donc arrivé à Kiot-Jean? Je ne l'ai jamais vu si triste! C'est

(1) Danses populaires de l'ancienne Picardie.

(2) *Monneux*, l'air triste et sot.

un brave garçon, je vais essayer de le consoler et de lui être utile. »

Et le berger s'approcha de Kiot-Jean et lui frappa sur l'épaule

— « Eh quoi! Qui te fait pleurer ainsi?

— Hi! hi! hi!...

— Assez de hi, hi!... Pourquoi pleures-tu ainsi?

— Hi! hi! hi!... J'allais demander la main de la fille du fermier Thomas, mais, par malheur... hi! hi! hi!...

— On t'a refusé, je vois, pour ta pauvreté.

— Hi! hi! hi!... Oui.

— C'est bien, mon garçon; il ne faut pas te désoler ainsi. Reprends courage. Voici de quoi vaincre la résistance de ton futur beau-père. Prends ce petit paquet de poudre rouge et fais comme je vais te dire. »

Le berger donna le petit sac de poudre à Kiot-Jean et lui donna ses instructions.

Kiot-Jean retourna au village, bourra sa pipe et entra chez le fermier Thomas. Jacqueline était seule dans la cuisine.

— « Je viens pour allumer ma pipe; tu me le permets, Jacqueline?

— Si je te le permets!... Pourquoi pas?... Comment penses-tu faire pour notre mariage, Kiot-Jean?

— Ce n'est guère cela qui m'inquiète!... Ne t'en inquiète pas davantage. Avant peu, Jacqueline, j'aurai le consentement de ta famille.

— Comment?

— Cela ne fait rien. Tu le sauras plus tard... J'allume ma pipe et je pars. »

Kiot-Jean s'approcha de la cheminée, alluma sa pipe, jeta une pincée de poudre dans le feu et quitta Jacqueline. Celle-ci, étant sortie au jardin pour un moment, trouva à son retour le feu aux trois quarts éteint. Elle voulut le rallumer en soufflant sur les charbons avec la bouche, mais elle se mit à faire : put, put, put... à n'en pas finir. Toute étonnée, elle alla trouver sa mère.

— « Maman, maman, put, put, put, je ne sais, put, put, ce que j'ai, put, put, mais, put, depuis un moment, put, je ne fais plus, put, put, que put, put, put! »

La fermière, étonnée, se fit raconter tant bien que mal par sa fille comment ceci lui était arrivé.

— « Ce n'est sûrement pas le feu qui te fait faire put, put, put ainsi. C'est autre chose certai-

nement. Tu vas bien voir que pareil accident ne m'arrivera pas en soufflant le feu. »

La mère vint à la cheminée et, voulant parler, vit qu'elle faisait put, put comme sa fille. Vous jugez bien comme la fermière était ennuyée; aussi, n'osant conter sa mésaventure à son mari, elle lui fit signe, quand il revint des champs, de rallumer le feu, quasi éteint.

Mais il lui arriva le même tour qu'à sa femme et à sa fille Jacqueline, et personne ne parla plus sans accompagnement obligé de put, put, put à n'en pas finir.

— « Il faut croire, put, put, dit Thomas, que, put, put, put, le diable, put, est venu, put, put, se loger, put, dans notre foyer. Je vais de ce pas, put, put, aller, put, trouver M. le curé pour, put, put, le prier de venir ici chasser le démon. »

Et ici le fermier, essoufflé d'avoir tant parlé, plaça de suite quinze ou vingt put, put à la suite les uns des autres.

Il alla trouver le curé, qui ne se souciait pas trop de déloger le diable d'une cheminée où il avait élu domicile. Il vint, tout en maugréant, avec un enfant de chœur portant le goupillon et l'eau bénite. On arriva à la maison du fermier et,

après un bon coup de cidre, le curé se mit en devoir de dire les oraisons requises. Tout alla fort bien jusqu'au moment où le curé en arriva à souffler dans la cheminée en disant au démon de se retirer. La poudre opérant alors :

— « *Do*... put, put, put, put, *minus*, put, put, put... *us*, *us*, put, put, *vobis*..., put, put, put, *vobis*... *vobiscum*... put, put...

— *Et cum*, put, put, *spiritu*, put, put, put, *spiritu*, put, *tuo*, put, put, put !... » ajoutèrent Thomas, sa femme et Jacqueline.

Le curé, voyant qu'il n'y avait point moyen de faire cesser le sortilège, prit congé du fermier, non sans avoir bu quelques nouveaux verres de cidre, sans doute pour faire cesser les put, put.

Le curé reprit le chemin de son village.

Sur la route il rencontra le berger.

— « Bonjour, monsieur le curé ; vous semblez bien triste, aujourd'hui, si je ne me trompe.

— N'en parle pas, put, put, put, put... depuis une heure, put, put, put, je suis dans les griffes du diable, qui, put, put, put, put, me fait dire put, put, put à tout instant.

— Voyons, monsieur le curé, il y aurait un moyen de vous guérir. Je connais la cause de

tout ceci et je sais que le fermier Thomas, sa femme et leur fille Jacqueline sont affligés du même mal. A moi seul je ne puis vous être utile; mais avec l'aide de Kiot-Jean, de votre village, je me fais fort de vous débarrasser, et en même temps la famille Thomas, de l'incommodité que vous éprouvez.

— Oh! alors, que faut-il faire? put, put, put. Je suis prêt à tout; ma vie, put, put, put, put, n'est plus tenable; il me, put, put, put, serait impossible, put, put, de faire le moindre sermon.

— Nous vous demanderons peu de chose. Que Kiot-Jean épouse Jacqueline et nous vous guérirons.

— S'il n'y a que ça, put, put, put, j'en réponds, put, put. Je retourne décider Thomas, put, put, put, put... »

Le curé fit comme il avait dit et décida Thomas à donner sa fille en mariage à Kiot-Jean. Dès ce moment le vieux berger fit cesser le *sort* et tout le monde fut guéri. Huit jours après Kiot-Jean épousait sa chère Jacqueline, et le curé et le berger assistaient à la noce... Mais je ne puis finir mon conte... le coq chanta; il était jour.

(*Conté en mars 1881, par M. A. Bonnel, de Thièvres* [*Pas-de-Calais*]).

XI

LE LIÈVRE DE SAINT PIERRE

Le bon Dieu se promenait un jour avec saint Pierre à quelque distance d'Amiens. Tout à coup un gros lièvre déboula presque dans les jambes du Père éternel.

— « Le gros lièvre ! s'écria celui-ci.

— Gros lièvre, c'est vrai ; mais pas aussi gros qu'un certain lièvre que je vis l'année dernière.

— Ah ! Et comment était-il ?

— Comme un cheval, pour le moins. »

Le bon Dieu sourit dans sa barbe et ne dit rien. Mais après un moment :

— « A propos, bon saint, nous allons passer le pont de la Somme, et l'on dit que la rivière noie infailliblement les menteurs. »

Saint Pierre se gratta la tête et, peu après :

— « A y bien réfléchir, Seigneur, il était comme un veau, mon lièvre. »

Le bon Dieu se tut encore ; mais, comme on arrivait à une rivière, le saint crut que c'était la Somme :

— « Et peut-être était-il comme un mouton. »
La rivière passée, le Père éternel dit :

— « Cette fois, voilà la Somme.

— J'ai bien réfléchi, et mon lièvre à ce que je vois était à peu près comme celui de tout à l'heure.

— Et moi je te dis que la rivière n'est pas plus terrible qu'une autre. »

(*Conté en 1879, par M. Amédée Débart, de Warloy* [*Somme*]).

Cette histoire se retrouve telle quelle dans le roman de M. A. Theuriet, intitulé : *Madame Heurteloup (la Bête noire)*. M. Theuriet fait dire ce conte à la veillée dans le pays meusien. Le *Chemin de Compostelle*, conte que j'ai trouvé dans l'*Almanach du Pèlerin* pour 1881, rapporte cette même aventure au chevalier Gauvain et à Huguet, son fidèle écuyer. Cette fois, c'est un renard gros comme un bœuf que l'écuyer Huguet affirme avoir vu un jour. La rivière à traverser est l'Ebre, et Huguet finit par avouer que le renard était tout au plus gros comme celui aperçu le matin par le chevalier Gauvain, son maître.



§ II. — CONTES D'ENFANTS

Les contes réunis dans ce chapitre se rapportent à des aventures d'enfants ou à des légendes racontées par les mamans et leurs nourrices. Ils pourraient trouver place dans les autres parties de ce recueil; j'ai préféré les donner à part, à cause de leur nature, assez différente des autres, et par le sujet et par la marche du récit.

I

COQUELET EN VOYAGE

Coquelet trouva un jour une grosse perle dans le fumier de la cour. Ayant entendu dire par un vieux coq, son grand-père, je crois, que la perle valait à Paris plusieurs grands sacs d'orge et de sarrazin, il mit ses grandes guêtres de voyage, prit son bâton, dit adieu à ses amis et, sautant, sautillant, prit le chemin de la grande ville.

Au milieu de la journée, Coquelet eut bien soif, et il se détourna pour demander à la rivière la permission de boire de son eau.

— « Volontiers, lui dit la rivière. Je te donnerai de mon eau tout autant que tu le désireras. Mais que me donneras-tu en échange?

— Je ferai pour toi ce que tu me demanderas.

— C'est bien ; tu me mettras dans ton c... et nous ferons voyage ensemble.

— C'est entendu, » dit Coquelet.

Il but à même la rivière, se reposa quelques instants et, quand il fut pour repartir, il prit la rivière dans son c...

Cette nuit-là, Coquelet coucha à la belle étoile. Le matin venu, Coquelet reprit son bâton et se remit en marche. Comme il traversait un grand bois, un épervier vint fondre sur notre héros pour en faire son déjeûner, sans doute. Mais un petit renard, qui passait par là, avait guetté l'épervier.

L'oiseau s'était à peine laissé tomber sur le dos du petit coq que le renard se jetait sur lui et le tuait.

— « Oh! merci, merci, gentil Renard; tu m'as sauvé la vie, tu peux t'en vanter.

— A charge de revanche, Coquelet. Mais où vas-tu ainsi?

— A Paris, vendre une grosse perle que j'ai trouvée dans la basse-cour du fermier. Si tu veux

m'accompagner, je te mettrai dans mon c..., de compagnie avec madame la Rivière, qui doit bien s'ennuyer là, toute seule.

— Volontiers, volontiers ! » dit le renard, qui se fourra auprès de la rivière.

Coquelet, le soir venu, ne trouva rien de mieux qu'un bois pour se coucher. Malheureusement, des voleurs savaient que Coquelet devait passer par là et ils l'attendaient dans la forêt pour le tuer et lui voler sa perle. Coquelet se coucha sans se douter de rien et, dès qu'il fut endormi, les voleurs prirent de grosses cordes, le lièrent solidement et prirent leurs grands couteaux pour lui couper la tête.

Mais un gros loup qui cherchait aventure en ce moment vit le danger où se trouvait Coquelet, se jeta sur les voleurs et leur causa une telle peur qu'ils s'enfuirent à la hâte sans demander leur reste.

— « Maître Loup, tu m'as sauvé la vie, se hâta de dire Coquelet ; délie-moi et compte sur Coquelet à la vie, à la mort ! »

Le loup, en quelques coups de dents, eut bientôt fait de ronger les cordes dont les brigands s'étaient servis pour attacher Coquelet ; puis il

demanda à ce dernier de lui permettre de l'accompagner à Paris.

— « Avec plaisir; monsieur le renard et madame la rivière sont dans mon c...; tu vas t'y fourrer et tu leur tiendras compagnie, » lui dit Coquelet.

Le loup prit place à côté du renard et de la rivière, et Coquelet reprit son chemin avec une ardeur nouvelle, sautant, sautillant en vrai coq qu'il était.

Le soir venu, Coquelet alla frapper à la porte d'une ferme.

— « Pan, pan! ouvrez à Coquelet.

— Que demandes-tu?

— L'hospitalité pour la nuit. »

Le fermier refusa d'abord de le laisser passer la nuit dans sa maison; mais enfin il finit par permettre à Coquelet de coucher dans la bergerie avec les moutons.

Faute de mieux, notre coq accepta. Mais au milieu de la nuit il dit au loup :

— « Compère loup, réveille-toi.

— Qu'y a-t-il?

— Nous sommes dans une bergerie toute pleine de beaux moutons : n'as-tu pas faim?

— Si, si; fais-moi sortir de ton ventre. »

Coquelet fit sortir le loup, qui dévora tous les moutons. Puis, avant le lever du soleil, Coquelet s'enfuit avec le renard et la rivière pour ne pas être accusé des dégâts commis par le loup.

Le sixième jour après son départ de la cour de son maître, Coquelet arriva à une auberge où il demanda un gîte pour la nuit. L'aubergiste le lui refusa et, à force de supplications, ne voulut que lui permettre d'aller au poulailler coucher avec les poules. Mais, vers minuit, Coquelet dit au renard, endormi dans son ventre à côté de la rivière :

— « Maître renard, maître renard, réveille-toi, je t'en prie! Il y a de bien belles poules dans ce poulailler!

— Dis-tu vrai?

— Aussi vrai que je suis Coquelet et que je vais à Paris vendre une perle trouvée dans le fumier de la ferme. Veux-tu sortir de mon ventre?

— Oui, oui. Hâte-toi, car tu viens de me donner appétit. »

Coquelet livra passage au renard qui, une fois libre, n'eut rien de plus pressé que d'égorger

toutes les poules et de s'enfuir en emportant les plus belles.

Comme la veille, Coquelet ne se souciait pas d'être pris pour l'auteur de tout ce massacre; aussi quitta-t-il l'auberge un peu avant le jour, emportant toujours la rivière avec lui. Il était temps, car les gens de l'auberge commençaient à se lever et Coquelet eût été reconnu quelques minutes plus tard.

Sautant, sautillant, Coquelet reprit la route de Paris.

La dernière nuit avant son arrivée à Paris, notre coq arriva à une chaumière et y demanda l'hospitalité. Là encore on ne voulut point lui donner de lit, et c'est à peine si on lui permit de coucher sous la chaise.

— « On me le payera ! » s'était dit Coquelet.

Vers le milieu de la nuit, la rivière dit à Coquelet :

— « A rester ainsi immobile, je me fatigue bien plus qu'à courir dans la campagne, et puis je manque d'espace. Que me conseilles-tu ?

— Étends-toi par la maison.

— Mais je te noierai !

— Ne crains rien pour moi ; je vais me mettre

sur le seuil de la porte, tu sortiras de mon ventre et tu t'épandras à loisir. »

Coquelet ouvrit la porte doucement, se plaça sur le seuil et laissa sortir la rivière, qui inonda la chaumière et se répandit au loin dans la campagne.

Coquelet arriva à Paris, y vendit sa perle au marchand moyennant beaucoup d'argent et de sacs de blé et de sarrasin, et revint vivre heureux avec sa femme et ses enfants.

(*Conté en mars 1878, par Fernand Vasseur, élève du pensionnat Breuval, à Mailly-de-la-Somme*).

Cf. *Moitié de Coq*, conte du pays messin, publié par M. Réné Paquet (Nérée Quépat) dans la *Mélusine*, col. 181 et suiv., et les notes qui suivent ce conte.

Voir également un conte d'A. de Lamothe, publié dans l'*Almanach du Pèlerin* pour 1882.

II

KIOU-COU ET KIOU-COCLET



Kiou-Cou et Kiou-Coclet (1) s'ennuyant un jour au logis, prirent le parti d'aller au bois se promener. Aussitôt dit que fait;

(1) *Petit coq*, diminutif de Kiou-Cou.

Kiou-Cou prit sa canne de jonc toute neuve, Kiou-Coclet son panier et, bras dessus, bras dessous, tout joyeux, ils allèrent au bois. C'était en ce moment la saison des noisettes, des mûres et des cornouilles, et chacun sait que « cous » et « coclets » sont fort friands de toutes ces bonnes choses. Kiot-Cou, pour faire une surprise à son fils Kiou-Coclet, ne lui avait rien dit de tout cela. Bientôt ils arrivèrent au bois et Kiou-Coclet fut fort étonné d'y voir tant de noisettes et de cornouilles.

— « Surtout, dit Kiou-Cou à son fils, prends bien garde aux noisettes ; s'il t'arrivait d'en avaler une écale, tu pourrais mourir.

— Sois sans crainte, papa, j'aurai bien soin de ne les manger qu'après les avoir soigneusement épluchées. »

Et Kiou-Coclet se mit en devoir de cueillir des noisettes et de les croquer pendant que son père allait lui chercher de belles cornouilles bien blettes qu'il avait aperçues sur un cornouiller voisin.

Tout à coup Kiou-Cou entendit Kiou-Coclet pousser des cris étouffés dans le buisson où il l'avait laissé.

— « Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! Qu'est-il arrivé à Kiou-Coclet ? Un renard l'emporte peut-

être dans son terrier, mon Dieu! J'y cours. »

Et, ce disant, Kiou-Cou courut au secours de son fils, qu'il vit se mourant d'une écale de noisette dans le gosier.

— « Un... un... peu... d'eau, ou je... je... meurs! criait le pauvre petit Coclet.

— A l'instant, à l'instant, je reviens; je vais demander de l'eau à la rivière. »

Et Kiou-Cou alla trouver la fontaine.

— « Fontaine, fontaine, donne-moi de ton eau, ou Kiou-Cou va mourir d'une écale de noisette dans le gosier.

— Va dire au bœuf de ne plus venir boire de mon eau et je te donnerai l'eau que tu me demandes, » dit la rivière.

Kiou-Cou alla, tout aussi vite que le lui permettaient ses petites jambes, parler au bœuf.

— « Bœuf, bœuf, ne bois plus l'eau de la fontaine, pour que celle-ci donne de l'eau à Kiou-Coclet, qui se meurt d'une écale dans le gosier.

— Donne-moi de l'herbe bien fraîche et je ne boirai plus l'eau de la fontaine, » lui répondit le bœuf.

Et Kiou-Cou alla trouver la prairie.

— « Prairie, prairie, donne-moi de ton herbe

la plus fraîche, que je la donne au bœuf, sinon la fontaine ne me donnera pas de son eau pour sauver Kiou-Coclet, qui se meurt d'une écale de noisette dans le gosier.

— Je ne demande pas mieux que de te donner de mon gazon, lui répondit la prairie, mais en échange donne-moi du beau soleil. »

Kiou-Cou parla au soleil.

— « Soleil, soleil, l'herbe demande de ta chaleur pour me donner de son gazon et sauver ainsi Kiou-Coclet, mon fils, qui se meurt d'une écale de noisette dans le gosier.

— Délivre-moi du gros nuage noir qui me cache et je donnerai ma chaleur à la prairie, » lui répondit le soleil.

Kiou-Cou, désespéré, se tourna vers le gros nuage et lui dit :

— « Oh! nuage, nuage, ne voile pas le soleil, pour qu'il puisse donner de la chaleur à la prairie et sauver ainsi Kiou-Coclet, mon fils, qui se meurt d'une écale de noisette dans le gosier.

— Dis au vent de nous chasser bien loin et nous cesserons d'obscurcir le soleil, lui dit le gros nuage noir.

— Mon Dieu, mon Dieu! Kiou-Coclet va

mourir!... Oh! vent, vent, chasse donc le nuage, pour que celui-ci ne voile plus le soleil.

— Dis à la montagne de me laisser passer et je me hâterai de chasser le gros nuage noir. »

Kiou-Cou courut à la montagne.

— « Allons, allons, méchante montagne, laisse passer le vent si tu ne veux que mon fils Kiou-Coclet meure d'une écale de noisette dans le gosier. »

La montagne réfléchit un instant et répondit à Kiou-Cou :

— « Eh bien, obtiens du rat qu'il ne me perce plus et je laisserai passer le vent, fût-ce même l'ouragan. »

Kiou-Cou alla bien vite trouver le rat dans son trou.

— « Petit rat, petit rat, promets de ne plus percer la montagne, sinon Kiou-Coclet, mon fils, mourra d'une écale de noisette dans le gosier.

— Demande au chat du voisin de ne plus me poursuivre et je te ferai la promesse que tu me demandes. »

Kiou-Cou se mit en quête du chat et il eut peu de peine à le trouver, car il était près de là, guettant le rat pour le prendre.

— « Mon bon petit chat, je t'en prie, fais la paix avec le rat, pour que Kiou-Coclet, mon fils, ne meure pas d'une écale de noisette dans le gosier ! »

Le chat réfléchit un instant et lui répondit :

— « Je veux bien ne pas manger le rat, mais me donneras-tu beaucoup de lait en échange? Va demander du bon lait à la vache qui est au vert dans la prairie voisine. »

La vache, s'entendant nommer, se retourna et demanda :

— « Que me veux-tu, Kiou-Cou?

— Un peu de ton lait pour le donner au chat. Sinon mon fils Kiou-Coclet mourra d'une écale de noisette dans le gosier.

— Je te donnerai de mon lait si le boucher veut bien te promettre de me laisser passer ici tranquillement le reste de mes jours. »

Bien vite, bien vite, Kiou-Cou alla au village voisin; le boucher était fort malade et n'allait pas tarder à trépasser.

— « Que veux-tu, Kiou-Cou? demanda-t-il.

— Kiou-Coclet a avalé une écale de noisette qui lui est restée dans le gosier et dont il mourra si tu ne me promets de laisser la vache jusqu'à

sa mort dans la prairie où tu l'as conduite.

— Va trouver le bon Dieu et demande-lui ma guérison; tu auras la grâce de la vache.

— Mais je ne sais où trouver le bon Dieu.

— Si dans un instant je suis guéri, c'est que le bon Dieu veut que je laisse tranquillement la vache jusqu'à ce qu'elle meure de mort naturelle. »

Le boucher avait à peine dit ces mots qu'il se trouvait complètement guéri. Il accorda la grâce de la vache.

Kiou-Cou alla trouver la vache, la vache donna son lait, le lait fut bu par le chat, le chat ne guetta plus le rat, le rat ne perça plus la montagne, la montagne laissa passer l'ouragan, l'ouragan chassa le gros nuage noir, le nuage noir dévoila le soleil, le soleil réchauffa l'herbe de la prairie, l'herbe fut mangée par le bœuf, qui ne but plus l'eau de la fontaine; enfin, la fontaine donna de son eau à Kiou-Cou, qui, bien joyeux, s'en alla au bois retrouver son fils Kiou-Coclet. Mais quand il arriva le pauvre Kiou-Coclet était mort de son écale de noisette dans le gosier.

Kiou-Cou se mit à pleurer et à pousser de longs cris de désespoir. Ces cris furent entendus

par une bonne fée, passant par hasard de ce côté. Elle s'approcha du buisson et vit Kiou-Cou pleurant auprès de Kiou-Coclet, étendu mort sur le gazon. La fée eut pitié de la douleur du pauvre coq, tira l'écale du gosier de Kiou-Coclet et le rappela à la vie.

Je vous laisse à penser avec quelle joie Kiou-Cou ramena à la maison son fils Kiou-Coclet, après avoir remercié comme il faut la bonne fée qui lui avait rendu son fils.

(Conté en 1876, par M. Alfred Haboury, à Mailly-de-la-Somme [Somme]).

III

LES DEUX FLAMIQUES

Une bonne femme faisait, un jour, le pain qui lui était nécessaire pour sa semaine; après avoir préparé sa pâte et pesé un certain nombre de pains de quatre livres, il lui resta un morceau de pâte trop petit pour en faire un pain.

— « Tiens, se dit-elle, si je faisais une bonne *flamique* à chacun de mes enfants ? »

Aussitôt dit, aussitôt fait ; elle prit la pâte, y ajouta du beurre, du sel et quelques œufs, la pétrit convenablement et prépara deux larges *flamiques*, l'une pour son fils Jean et l'autre pour sa petite fille, nommée Louise. Lorsque les *flamiques* furent cuites à point, la bonne femme appela ses deux enfants, leur donna les deux galettes et leur recommanda d'aller se jouer avec leurs camarades. Jean et Louise remercièrent leur mère, comme bien vous le pensez, et sortirent dans le village. Jean s'en alla d'un côté, et sa sœur, la petite Louise, prit le chemin opposé.

Au détour d'une rue, le petit Jean rencontra un mendiant vêtu bien pauvrement ; il portait sa besace avec peine et son bâton pouvait à peine le soutenir.

— « Oh ! la belle *flamique* ! mon enfant ; il y a deux jours que je suis sans pain, et personne ici qui veuille m'en donner. Je t'en prie, fais-moi cadeau d'un morceau de ta galette ; j'en ai extrêmement besoin !

— Vous vous trompez beaucoup, mon pauvre homme, si vous vous imaginez que ma mère a

fait cette bonne galette pour vous. Je n'en ai pas trop pour moi. Aussi passez votre chemin et adressez-vous ailleurs.

— Tu n'es pas trop aimable, mon enfant. Mais n'en parlons plus. Prends ce beau bâton et retourne chez toi; tu pourras t'en faire un excellent manche de fouet. »

L'enfant prit le bâton que lui offrait le vieillard et ce dernier disparut tout aussitôt sans que Jean put voir de quelle façon il était parti.

Mais au même instant le petit garçon se sentit entraîné vers la campagne par une force irrésistible. Il voulait s'arrêter, mais, malgré lui, le bâton le faisait marcher de plus en plus vite jusqu'au moment où il se mit à courir du plus fort qu'il put. Jean avait dépassé les dernières maisons du village, puis les prés et les champs voisins, et quand il s'avisait d'essayer de s'arrêter dans sa course, le bâton se mettait à le battre à coups redoublés et si fort que le pauvre garçon en était tout meurtri.

Après une heure de cette course, Jean arriva au pied d'une montagne qu'il lui fallait franchir. Bientôt il aperçut un immense précipice vers lequel il se dirigeait malgré tous ses efforts et

aussi malgré tous les obstacles qu'il rencontrait sur le chemin.

Jean n'avait pas tardé à pleurer. En voyant vers quel abîme il se dirigeait, il pleura plus fort encore; il demandait pardon au bâton et au vieillard, mais rien n'y faisait et bientôt il arriva au bord du précipice dans lequel il ne tarda pas à se précipiter.

Sa sœur, la petite Louise, après être sortie avec la bonne *flamique* donnée par sa mère, avait, elle aussi, rencontré le même vieillard. Celui-ci lui demanda, comme il l'avait fait à Jean, un morceau de la bonne *flamique.*

— « Ah! vous n'avez pas mangé depuis deux jours. Quel malheur! Tenez, prenez ma galette tout entière; un morceau ne vous suffirait pas pour apaiser votre faim. Et puis, je n'ai pas faim et il m'est facile de m'en passer. Si vous le voulez bien, je vous emmènerai chez maman et je vous donnerai du bon lait de chèvre bien chaud.

— Non, mon enfant; tu es une petite fille bien sage, et je te remercie beaucoup de ton bon cœur. Mange ta *flamique*; je n'en ai aucun besoin, car je suis le bon Dieu. Prends ce bâton et va jouer avec tes compagnes. »

Tout en parlant le bon vieillard s'était transformé en un *beau monsieur* portant de belles ailes d'or dont il se servit pour remonter au ciel.

Fort étonnée, la petite fille avait pris le bâton et s'était senti entraîner vers la campagne.

Elle marcha droit devant elle et arriva au pied de la montagne. La montagne était fort escarpée et le bâton entraînait la petite fille avec force; Louise s'appuya avec son bâton contre un rocher, la montagne s'ouvrit et un beau pays se montra aux yeux tout étonnés de la petite fille. Ce pays était tout à fait inconnu. Louise s'avança néanmoins et rencontra les habitants, qui semblaient l'attendre.

— « Voilà notre reine! voilà notre reine! » crièrent-ils.

La petite Louise fut proclamée reine et vécut désormais fort heureuse avec ses parents, qu'elle avait fait venir à la cour.

(Conté en mai 1878, par M. Théodule Gérin, à Mailly-de-la-Somme [Somme]).

IV

LA MÈRE CRUELLE

Un pauvre bûcheron ayant un jour besoin de se rendre à la ville pour ses affaires, était parti le matin, laissant à la maison sa femme et ses deux enfants. Le petit garçon avait douze ans environ et la petite fille en avait à peine une dizaine. Ce jour-là était celui où la femme avait l'habitude de faire le pain de la semaine; dès le matin elle prépara le four, mit la farine dans la *maie* et, pour se débarrasser de ses enfants tout autant que pour voir son bûcher s'augmenter d'un fagot, elle dit à son fils et à sa petite fille d'aller au bois y ramasser le bois mort, en ajoutant :

— « Celui qui me rapportera le plus de bois aura un beau gâteau grand comme une flamique. »

Le petit garçon et la petite fille se rendirent au bois. Mais, arrivé dans la forêt, le petit garçon vit de si belles fraises dans l'herbe, de si beaux

nids sur les arbres, qu'il se laissa tenter, oublia qu'il venait ramasser le bois mort, s'occupa de fraises et d'oiseaux et laissa là le fagot qu'il devait rapporter.

La petite fille, plus raisonnable, laissa de côté les fleurs, les nids et les fruits, ramassa le bois mort que le vent avait fait tomber des arbres, et, de brindille en brindille, de bàton en bâton, de branche en branche, réunit bientôt assez de bois pour faire un fort gros fagot.

Son fagot terminé :

— « Viens-tu, frère? Il se fait déjà tard et il nous faut rentrer à la maison. Mais j'y songe. Que va dire maman en te voyant revenir sans fagot? Tu seras certainement grondé. Si tu le veux bien, tu prendras la moitié de mon fagot et ma mère ne s'apercevra de rien.

— La moitié? Mais tu n'y songes pas. J'en veux plus de la moitié, sinon je serais battu. Je veux gagner le gâteau, — que je te donnerai, du reste, — parce que je suis plus vieux que toi et que c'est aux garçons de travailler plus que les petites filles.

— Alors, pourquoi n'as-tu pas ramassé le bois mort au lieu de dénicher des nids et de cueillir

des fleurs? Si tu ne veux pas de la moitié de mon fagot, tu n'auras rien.

— Ah! je n'aurai rien! Tu crois cela; tu vas voir que j'aurai tout le fagot. »

Et l'enfant prit la petite fille et la lia sur l'échelle du garde. Puis, s'emparant du fagot de sa sœur, il laissa là celle-ci et retourna à la maison.

La mère venait justement de retirer du four une belle fournée de pain et une belle flamique toute dorée, bien appétissante.

— « Où est ta sœur? demanda-t-elle à l'enfant.

— Elle est restée au bois à cueillir des fraises et des fleurs; elle ne tardera sans doute pas à rentrer.

— Et son fagot?

— Oh! elle n'en a pas. Elle a préféré s'amuser à courir après les papillons... Pour moi, j'ai bien travaillé, tu le vois par ce gros tas de bois que je te rapporte. J'ai gagné le gâteau, n'est-ce pas, mère? »

La femme du bûcheron prit la belle flamique et la donna à son fils. Celui-ci, au lieu de la manger, la conserva pour sa sœur, qu'il s'apprêtait à aller délier dans la forêt, quand il la vit

rentrer à la maison accompagnée du garde, qui l'avait trouvée attachée à l'échelle et qui s'était empressé de la débarrasser de ses liens.

— « Pourquoi rentres-tu si tard? et comment se fait-il que tu ne rapportes pas de fagot comme ton frère? » lui dit sa mère lorsque le garde se fut éloigné.

La petite fille ne répondit pas. Alors sa mère, se mettant en colère, prit un bâton et en frappa sa fille jusqu'à ce que le petit garçon eut avoué avoir pris le fagot de sa sœur.

— « Ah! bien, il en est ainsi! C'est bon. Tu vas me le payer. Reste ici pendant que ta sœur ira attendre ton père à l'entrée du village. »

La petite fille sortit et son frère resta seul avec sa mère.

La méchante femme se saisit d'un grand couteau et tua son enfant, puis elle le coupa par morceaux et le mit à cuire dans la marmite pour préparer le souper du mari.

La petite fille revint sans avoir vu son père.

— « Où est mon frère, maman?

— Je n'en sais rien; il èst sorti il y a quelques minutes. Je l'ai battu d'importance et, sans doute, il est allé pleurer chez sa grand'mère. »

L'enfant chercha son frère et, ne le trouvant pas, revint auprès de sa mère.

Le père, étant revenu de la ville, se mit à table et mangea avec beaucoup d'appétit une jambe de son fils, que venait de lui servir la méchante femme.

La petite fille ramassa les os pour les placer dans un coin de la maison.

Elle entendit alors l'un des os chanter d'une voix bien douce et comme en pleurant :

« Ma mère m'a tué ;
Mon père m'a mangé. »

— « Oh ! mon Dieu ! se dit l'enfant. C'est la voix de mon frère que j'entends ainsi. Ma méchante mère l'a tué. Demain j'irai le dire à la vieille mendiante qui passe pour sorcière dans le village. »

La petite fille ne put guère dormir de toute la nuit. Dès le matin elle se leva, s'habilla à la hâte et courut chez la vieille sorcière, à qui elle raconta ce qui était arrivé la veille.

La mendiante lui donna un « petit mouchoir sacré » en lui recommandant d'y placer les os du

petit garçon et de mettre le tout sous la cheminée.

Revenue chez ses parents, l'enfant prit les os de son frère, les noua dans le mouchoir sacré et les plaça à l'endroit indiqué.

La nuit suivante, le père fut réveillé en sursaut par un grand bruit dans la cheminée; il se leva et écouta ce qui se passait. Il entendit une petite voix qui chantait doucement :

« Ma mère m'a tué;
Mon père m'a mangé;
Ma sœur m'a mis dans un mouchoir sacré. »

Etant allé voir à la cheminée, il aperçut son fils entouré de jolis petits anges qui chantaient :

« Sa mère l'a tué;
Son père l'a mangé;
Sa sœur l'a mis dans un mouchoir sacré. »

Puis l'un des anges descendit vers le bûcheron et lui mit sur la tête une magnifique couronne d'or. Ceci fait, les anges et l'enfant disparurent.

L'homme se recoucha et, à son réveil, le lendemain, ne dit rien à sa femme de ce qui lui était arrivé cette nuit-là. La petite fille ne retrouva plus

le petit mouchoir sacré à l'endroit où elle l'avait placé.

La nuit suivante, l'enfant fut réveillée par une douce musique où se mêlaient ces mots :

> « Mon père m'a mangé ;
> Ma sœur m'a mis dans le mouchoir sacré ;
> Mais ma mère m'a tué. »

Elle se leva pour aller à la cheminée. Elle la trouva toute éclairée et remplie de beaux anges roses, joufflus, entourant le petit frère et chantant :

> « Son père l'a mangé ;
> Sa sœur l'a mis dans le mouchoir sacré ;
> Mais sa mère l'a tué. »

Le petit garçon vint embrasser sa sœur et disparut après l'avoir couronnée d'une couronne taillée dans un seul diamant.

Craignant la colère de sa mère, l'enfant ne dit rien le lendemain en se levant.

La troisième nuit, la « mère cruelle » fut éveillée par un bruit inaccoutumé dans la cheminée ; elle se leva et entendit son fils chanter ainsi :

> « Ma sœur m'a mis dans le mouchoir sacré ;
> Mon père m'a mangé ;
> Malheur à ma mère, qui m'a tué. »

Au même instant une grosse boule de feu et de soufre tomba sur la tête de la mégère et la brûla vive dans d'horribles souffrances.

Le petit garçon ne reparut plus à partir de ce jour et le bûcheron put vivre assez heureux avec sa bonne petite fille.

(Conté en janvier 1878, par Constant Vasseur, de Rossignol [Somme]).

V

LE SIFFLET QUI CHANTE

Une bonne femme avait deux enfants, un petit garçon et une petite fille. Ayant, un jour, besoin de bois pour chauffer son four, elle envoya le petit garçon et la petite fille au bois voisin pour lui rapporter chacun un fagot de brindilles et de bois mort.

— « Pendant ce temps, ajouta la mère, je mettrai la farine dans la maie et je pétrirai le pain de la semaine. Hâtez-vous, surtout, et rapportez-moi de beaux fagots. Du reste, j'aurai soin de

pétrir une grosse galette au beurre et aux œufs pour celui de vous deux qui rapportera le plus de bois. »

Les deux enfants se hâtèrent d'arriver à la forêt et se mirent à ramasser les brindilles et le bois mort pour en faire de gros fagots. Mais bientôt le petit garçon aperçut un nid de « normelles » (merles) et, laissant là son bois, il grimpa sur l'arbre et dénicha les petits oiseaux. Descendu de l'arbre, il ne s'occupa plus de son fagot et laissa sa sœur rechercher le bois mort par le taillis.

La petite fille, jugeant son fagot suffisamment fort, appela son frère pour l'aider à le charger sur ses épaules. Mais celui-ci :

— « Tu vas me donner ton fagot et prendre le mien. Je veux avoir le gâteau à moi tout seul.

— Tu n'y penses pas, sans doute, mon frère ! j'ai ramassé tout ce bois mort et tu as déniché les merles ; il est juste que nous rapportions : moi, mon fagot, et toi, tes merles !

— Alors, tu ne veux pas me le donner ?

— Non.

— Eh bien ! je vais te tuer ! »

Et, tirant son couteau, il tua sa petite sœur, fit un trou au pied d'un grand chêne et l'enterra. Il

revint ensuite à la maison, rapportant le fagot de sa pauvre sœur.

— « Et ta sœur, où est-elle? lui demanda sa mère.

— Ma sœur a passé son temps à cueillir des fleurs pour en faire un gros bouquet. Quand elle m'a vu revenir avec ce fagot de bois sec, elle s'est mise à pleurer et n'a pas voulu m'accompagner.

— Alors, tu as mérité la galette au beurre frais et aux œufs. C'est bien. Je vais chauffer le four et je te la donnerai lorsqu'elle sera cuite. »

La bonne femme chauffa le four, fit cuire son pain et la galette et donna celle-ci au méchant petit garçon.

Le soir venu, la petite fille ne rentra pas. Sa mère courut par tout le bois avec les gens du village pour le retrouver, et comme on ne put y parvenir, on crut que le loup avait mangé l'enfant.

A l'automne, après la moisson, un gardeur de porcs était, avec ses cochons, sur la lisière de la forêt. Il s'assit au pied du chêne et arracha une fougère qui croissait tout auprès. Il fut tout surpris de trouver un petit os dans les racines de la plante.

— « Tiens, se dit-il, un petit os! je vais m'en faire un sifflet. »

Lorsqu'il en eut fait un sifflet, il le porta à ses lèvres et le sifflet se mit à chanter fort gentiment :

> « Menez-moi, menez-moi vite, porcher;
> Ce n'est pas vous qui m'avez tuée. »

Le petit gardeur de porcs appela des femmes qui se rendaient à la rivière pour y laver leur linge et il leur demanda de jouer de son sifflet. Le sifflet se mit à dire :

> « Menez-moi vite à la maison, laveuses;
> Ce n'est pas vous qui m'avez tuée. »

— « Il faut aller raconter ceci aux juges, dirent les laveuses. Peut-être on saura ce que cela veut dire. »

Le petit berger alla chez le juge, qui, lui aussi, joua du sifflet merveilleux. Le sifflet disait :

> « Allez donc vite à la maison, mon juge,
> Et vous y verrez qui m'a tuée. »

Le juge finit par trouver la maison de la petite fille. Il fit jouer la mère et le sifflet dit :

« Ma bonne mère, ma bonne mère,
Ce n'est pas vous qui m'avez tuée. »

Le petit garçon ne voulait pas jouer du sifflet. Le juge l'y força. Alors le sifflet dit :

« C'est vous, c'est vous, mon frère ;
C'est vous, c'est vous qui m'avez tuée. »

Le juge en savait assez. On chassa le méchant enfant dans les bois, et je ne sais ce qu'il est devenu.

(*Conté en 1882, par M. Joseph Vouaux, qui le tient de sa grand'mère*).

Cf. Paul Sébillot, dans la *Littérature orale de la Haute-Bretagne*, p. 220, les *Trois Frères* et p. 223, les *Petits Souliers rouges*; id., *Contes populaires de la Haute-Bretagne*, n° LX ; Husson, *Chaine traditionnelle*, p. 19; *Mélusine*, col. 423 : *Le Roi et ses trois Fils*, conte recueilli dans le département de la Loire ; E. Cosquin, *Le Sifflet enchanté*, dans *Romania*; Gubernatis, *Novell. di S. Stefano*, n° 20; Comparetti, n° 28 ; la *Semaine des Familles*, 8e année, 1865-1866, p. 709 ; Grimm, n° 28, et la variante hessoise (t. III, p. 55) ; Pitré, n° 79 de sa collection ; Imbriani, *XII Canti...*, Napoli, 1877, p. 195, etc., etc... Cf. également les notes de MM. Cosquin, dans la *Romania* ; Grimm, à la suite du conte hessois ; R. Kœhler, à propos du conte sicilien n° 51 de la collection Gonzenbach. M. Reinhold Kœhler cite nombre de contes de ce type recueillis en Allemagne, en Saxe, en Transylvanie, en Pologne, au Tyrol, en Catalogne, en Espagne, dans l'Armagnac, etc.

§ III. — CONTES PROPREMENT DITS

Ces derniers contes sont les plus importants au point de vue mythique. La trame en est souvent fort embrouillée dans l'esprit des conteurs et, à mon avis, ce sont les plus difficiles à recueillir. Se les faire dire une fois, n'est pas suffisant ; il arrive presque toujours qu'ils sont incomplets, ou que le dénouement fait défaut. Un autre conteur seul achève alors en le complétant le récit du premier. Les rapprochements avec les contes similaires ne manqueraient pas et demanderaient autant — si ce n'est plus — d'espace que le récit.

I

LES TROIS FRÈRES ET LE GÉANT

Une bonne femme avait trois enfants, tous garçons ; le premier nommé Jean, le second Jeannot et le troisième Jeannois. Ces trois enfants passaient pour les plus malins du canton et la bonne femme en était heureuse, comme bien vous pensez. Un beau jour, elle se rendit au bois avec eux pour y ramasser du bois mort et en faire des fagots pour l'hiver qui s'ap-

prochait. Les enfants eurent bientôt assez de rechercher des morceaux de bois sec et, préférant cueilir des mûres, des noisettes et des cornouilles, ils quittèrent leur mère et s'enfoncèrent dans le taillis, si loin et si loin qu'ils n'entendirent pas les cris et les appels de la bonne femme, qui bientôt les crut retournés au village et rentra à la maison.

Le soir arriva bientôt, et Jean, Jeannot et Jeannois s'aperçurent avec terreur qu'ils étaient perdus dans le bois.

« — Que faire ? » dit Jean. « Que faire ! » reprit Jeannot. « Que faire ? » ajouta Jeannois.

Ils n'en savaient trop rien, et ils commençaient à entendre les hurlements des renards et des loups dans l'épaisseur de la forêt. A la fin, Jean l'aîné eut une inspiration. Il grimpa au haut d'un grand chêne qui poussait près de là et se tourna dans toutes les directions pour observer le voisinage. Il découvrit une lumière qui brillait dans le lointain et en ayant bien observé la direction, il descendit du chêne et marcha avec ses frères dans le sens de la lumière.

Arrivés hors du bois, ils virent un palais devant eux et ils allèrent frapper à la porte.

« Pan! Pan ! »

— « Qui est là à cette heure ?

— Nous sommes trois petits enfants égarés dans la forêt et nous désirerions passer la nuit dans ce beau palais. Voulez-vous nous y donner l'hospitalité ? »

Une jeune femme entrebâilla la porte.

— « Vous ne savez donc pas que c'est ici le palais du Géant à la Barbe d'Or ? Il est sorti en ce moment et il ne tardera pas à rentrer. Si vous m'en croyez, hâtez-vous de vous enfuir, car il pourrait vous tuer et vous manger, comme il l'a fait à bien des personnes.

— Mais, madame, nous ne savons où aller par cette nuit noire. Cachez-nous bien quelque part et demain, à la pointe du jour, nous partirons sans que le Géant se doute de rien. »

La femme se laissa attendrir et fit entrer les enfants dans le château. Elle les fit descendre à la cave et leur donna de bons gâteaux à manger. Puis entendant dans le lointain le pas du Géant, elle recommanda aux petits égarés de se bien cacher derrière un gros tonneau et remonta comme si de rien n'était.

Le Géant à la Barbe d'Or avait fait une longue

course et se mourait de soif. Il descendit à la cave pour se rafraîchir, malgré sa femme qui l'engageait à aller se coucher.

— « On sent ici la viande fraîche, » grommela le Géant en arrivant près du tonneau derrière lequel se tenaient blottis les enfants.

Comme il avait grand'soif, il enleva la bonde, souleva le tonneau comme une paille et but à même. En déposant la grande pièce de vin sur le sol, il blessa le petit Jeannois qui ne put s'empêcher de pousser un cri.

— « Ah ! ah ! » s'écria le Géant à la Barbe d'Or, « je le disais bien que je sentais la viande fraîche ! C'est bon, c'est bon ! Je vais vous remonter et vous tuer ; j'aurai un excellent déjeuner pour demain. » Il prit les trois malheureux garçons par une main et les remonta dans sa cuisine.

Mais la femme qui avait entendu ce que venait de dire le Géant, s'était hâtée de cacher son grand couteau et son mari eut beau chercher, il ne put parvenir à le trouver.

— « C'est bien ! c'est bien ! Vous ne perdrez rien pour attendre !

— Femme, mets ces trois enfants dans la chambre de mes filles et donne-leur un lit. Je

les tuerai demain. La chair sera plus fraîche. »

La femme obéit en tremblant et tout le monde se coucha.

— « Nous sommes dans une bien mauvaise position, » pensa Jeannot. Et il descendit du lit pour voir quelles étaient les filles du Géant qui dormaient dans le lit voisin.

La lune s'était levée, et Jeannot s'aperçut que les jeunes filles portaient une couronne d'or sur le tête et que, comme eux, elles étaient trois.

— « Si le Géant se levait et venait nous tordre le cou pendant la nuit, » pensa Jeannot. « Ce serait bien possible, tout de même ! Je vais enlever les trois couronnes et les placer sur ma tête et sur celle de mes frères. Le Géant pourra s'y tromper. »

Il fit comme il venait de penser et se recoucha. Il était temps. Le Géant à la Barbe d'Or avait bu trop de vin et se trouvait fort mal dans son lit. Pour tuer le temps, il se résolut à se lever et à aller tuer les trois petits garçons que le hasard lui avait envoyés.

Il vint au lit où ces derniers faisaient semblant de dormir et prit la tête de Jean.

— « Imbécile, » se dit-il, « j'allais tuer mes filles. Je me suis trompé de lit. »

Et il alla à l'autre lit et tordit le cou à ses propres enfants.

Puis, satisfait de son ouvrage, il alla se recoucher.

Jean, Jeannot et Jeannois s'habillèrent à la hâte et s'échappèrent par une fenêtre.

Jugez de la stupéfaction et de la colère du Géant s'apercevant le lendemain, à son réveil, de ce qu'il avait fait pendant la nuit. Il en devint plus méchant que par le passé et se mit à voyager pas tout le pays, tuant les voyageurs, massacrant les paysans, et bravant les armées que le roi envoyait contre lui.

Quant à Jean, Jeannot et Jeannois, ne sachant de quel côté se diriger, ils prirent enfin une grande route qui, au bout de deux jours de marche, les conduisit à la capitale du royaume. Ils demandèrent à parler au roi et lui racontèrent leurs aventures dans le palais du Géant à la Barbe d'Or. Le roi voulut les avoir pour pages à partir de ce jour.

J'ai dit que le Géant, rendu furieux par la mort de ses enfants, s'était mis à ravager tout le royaume. Ceci dura pendant deux ou trois ans. Bien des chevaliers étaient partis pour le combattre et aucun d'eux n'était revenu. Aussi le roi

tremblait dans son palais, craignant que quelque jour il ne prît fantaisie à cet homme redoutable de venir l'attaquer dans sa ville.

Un jour, Jean, l'aîné des trois pages, vint trouver le roi et lui demanda la main de sa fille aînée avec le titre de chevalier. Le roi refusa d'abord, puis, en réfléchissant, il dit au page :

— « Je consens tout de même à t'accorder ce que tu désires, à la condition que tu t'en montreras digne. Tu n'as pas oublié ce fameux Géant à la Barbe d'Or, qui manqua de vous tuer tous, tes frères et toi. Eh bien ! rapporte-moi sa barbe d'or et je te jure de te nommer chevalier et de te donner ma fille en mariage. »

Jean accepta. Le roi voulut lui donner des armes comme celles des chevaliers, mais il refusa. Il prit la route que ses frères et lui avaient suivie autrefois et il se rendit au château du Géant. C'était en plein jour, et le page sonna du cor.

— « Que veux-tu ? » demanda l'homme à la Barbe d'Or.

— « Je veux me mesurer avec toi demain matin. J'ai battu tous les géants que j'ai pu rencontrer jusqu'ici et je veux te battre comme les autres. »

— « Tu es bien jeune, beau page ; mais qu'importe. Entre dans mon château et demain nous nous battrons »

Jean ne se fit pas prier et entra dans le palais du Géant à la Barbe d'Or, qui voulut le faire dîner avec lui. Le page accepta, et pendant que le Géant avait le dos tourné, il lui versa une liqueur ayant la propriété d'endormir pour plusieurs jours.

— « A ta santé !

— A ta santé ! »

Et le page et le Géant vidèrent leur verre d'un seul trait. Au même instant, le dernier tomba sous la table et se mit à ronfler si fort que tout le château en tremblait. Sans perdre de temps, le jeune homme prit des ciseaux qu'il avait apportés et coupa la barbe d'or du Géant. Puis il quitta le palais et retourna à la capitale où il arriva deux jours après.

Le roi fut bien étonné ; il avait promis sa fille au page et il la lui accorda, lui disant qu'il le nommerait chevalier plus tard. A quelque temps de là, Jeannot vint, lui aussi, trouver le roi.

— « Monsieur le roi, » dit-il, « j'aime votre fille Marie et je crois qu'elle m'aime. Voulez-vous me nommer chevalier et m'accorder sa main ?

— « Mais tu n'as rien fait, à ma connaissance, pour mériter cet honneur.

— Je suis prêt à m'en montrer digne. Commandez, et je vous obéirai. »

Le roi réfléchit, et enfin :

— « C'est bien. Tu auras ce que tu me demandes quand tu m'auras apporté le sabre du Géant que tu connais bien. »

Jeannot accepta et partit pour le château du Géant n'emportant ni armes ni bouclier.

Il y arriva au bout de deux jours et sonna du cor.

— « Ah ! ah ! s'écria le Géant, Encore un qui veut me voler ! C'est bon, je vais y mettre ordre.

— Je ne viens pas pour cela ; on m'a dit seulement que vous pouviez boire plus de vin que personne au monde, et je suis venu pour me mesurer avec vous.

— Est-ce bien vrai ?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai ! Mais je crois fort que je vous battrai. Je puis boire cinquante pièces de vin sans en être incommodé.

— Nous verrons ; nous verrons. Entre au château, je suis prêt à lutter avec toi. Mais qui commencera le premier ?

— A vous l'honneur !

— Entendu ! »

Jeannot descendit à la cave du Géant, et celui-ci voulant boire du plus qu'il pouvait, avala tant et tant de vin que bientôt il chancela et tomba ivre-mort. Jeannot lui prit son sabre et le reporta au roi plus étonné encore que lorsque Jean était revenu avec la barbe d'or.

Jeannot épousa la princesse Marie, mais le roi ne le nomma pas de suite chevalier.

Il ne restait plus que Jeannois.

— « Monsieur le roi, » vint-il dire un jour au roi, « j'aime votre fille cadette ; elle m'aime aussi et je viens vous demander sa main et le titre de chevalier.

— Tout cela est fort bien. Mais il faut le mériter.

— Commandez, et je ferai ce que vous ordonnerez. »

Le roi réfléchit encore, et enfin :

— « Tes frères ont pris la barbe et le sabre du Géant. Pourrais-tu me l'apporter au palais dans une cage de fer ?

— Je vais essayer, monsieur le roi ; adieu ! »

Jeannois fit faire une grande voiture de fer et se

rendit au château du Géant. Là, il sonna du cor.

— « Que veux-tu ? ver de terre ! poussière du néant !

— Laissez-moi entrer dans votre château et je vous le dirai.

— Ah ! tu es de ces pages qui m'ont volé ma barbe d'or et mon sabre. Je vois ce que tu veux et je vais te tuer.

— Un instant, s'il-vous-plaît. Ne vous emportez pas. Je viens justement vous chercher pour reprendre ce qu'on vous a volé. Les deux pages sont seuls dans un château lointain, et j'ai amené ma voiture pour nous y transporter plus vite. »

Le Géant se laissa encore duper et monta dans la voiture de fer où il se trouva enfermé. Et vite Jeannois revint à la cour. Le roi fut tout heureux, comme de juste, d'être débarrassé du brigand, qui fut brûlé dans un immense bûcher élevé sur la grande place de la ville. Jeannois épousa la princesse qu'il aimait et le roi nomma les trois frères chevaliers de son royaume. Pendant les fêtes qui furent données, la mère de Jean, Jeannot et Jeannois arriva à la ville toujours à la recherche de ses enfants. Jugez de son bonheur et de celui de ses fils.

(Conte en 1882, par Joseph Voiaux, âgé de neuf ans.)

II

COURTILLON-COURTILLETTE

DANS une grande forêt, vivait il y a longtemps un pauvre bûcheron. Tout allait bien le temps que les paysans des alentours venaient le trouver pour l'abattage de leurs arbres, mais en hiver, c'était une autre histoire. Il fallait se contenter de ramasser le bois mort dans les taillis, d'en faire des fagots et de les aller vendre presque pour rien dans les villages voisins.

A ce compte, il arrivait souvent, par trop souvent même, que le pauvre bûcheron se trouvait sans pain pour lui-même et pour sa famille, composée de sa femme, de deux garçons de douze ou treize ans, d'une fille nommée Marie, et aussi — car le bûcheron la comptait dans sa famille — d'une chienne appelée *Courtillon-Courtillette*, *Suivon-Suivette*, un nom bien long qui lui avait été donné par une vieille sorcière des environs. Et, chose à remarquer, depuis le passage de la vieille par la hutte du paysan, la chienne parlait comme

vous et moi et se mêlait souvent de la conversation.

Un hiver que la neige avait couvert pendant six semaines les arbres de la forêt, le bûcheron se vit sans pain à la hutte. Après avoir vainement imploré la charité des gens du village voisin, il vit qu'il lui fallait mourir de faim avec ses pauvres enfants.

Un soir que les enfants étaient couchés et que Courtillon-Courtillette, Suivon-Suivette dormait près de la cheminée, le bûcheron dit à sa femme :

— « Ma pauvre Catherine, nous sommes sans pain depuis ce matin et je n'ai aucun espoir d'en trouver pendant longtemps. Nos pauvres enfants vont mourir de faim sous nos yeux et je n'ai pas le courage de les voir ainsi souffrir. J'ai réfléchi toute la journée à cela et voici ce que je compte faire : Demain, dès le matin, nous emmènerons les deux garçons et la fille dans la forêt sous prétexte de chercher du bois mort, et lorsque nous les aurons conduits loin, bien loin, nous les y laisserons. Ils y mourront certainement, mais au moins nous n'aurons pas le chagrin de les voir mourir de faim. Est-ce convenu ?

— C'est bien triste, cela, Pierre. Mais que faire ?

C'est le seul parti que nous ayons à prendre.

— Alors c'est convenu. A demain matin et allons nous coucher. »

Pierre et Catherine se couchèrent. Mais Courtillon-Courtillette, Suivon-Suivette n'avait pas perdu un mot de la conversation.

Dès que le bûcheron et sa femme furent endormis, elle alla doucement au lit où dormaient les enfants, les réveilla et leur raconta ce qu'elle venait d'entendre.

Les pauvres petits étaient tout en pleurs.

— « Taisez-vous et ne réveillez pas vos parents ou tout serait perdu. Voici ce qu'il faut faire. Il reste encore une pleine pochée de pois secs dans l'armoire. L'un de vous les prendra sans être vu, puis il en laissera tomber demain quelques-uns de temps en temps par la forêt. De la sorte, nous retrouverons facilement notre chemin. »

Les enfants promirent de faire ce que venait de dire la bonne chienne et se rendormirent.

Le lendemain matin le bûcheron les réveilla.

— « Allons, mes enfants, il ne reste plus de fagots à la maison et nous allons ramasser le bois mort dans les taillis. »

Les enfants se levèrent et suivirent leur père et

leur mère dans la forêt, en ayant soin de laisser tomber de place en place quelques pois secs pour jalonner leur chemin. Puis vers le soir, Pierre et Catherine s'éloignèrent des enfants et les laissèrent bien loin de la maison. Les petits garçons et la petite fille se mirent à pleurer.

— « Ce n'est rien, » leur dit la bonne chienne, « nous n'avons qu'à passer la nuit dans le bois. Demain matin, je me fais forte de retrouver la hutte de vos parents. Couchez-vous sur la mousse et je veillerai sur vous. »

Les enfants se couchèrent sur la mousse et Coutillon-Courtillette, Suivon-Suivette fit si bonne garde que ni loups ni renards n'osèrent s'approcher des petits dormeurs.

Le matin venu, ils se réveillèrent et remercièrent comme il faut leur fidèle gardien.

— « Maintenant, » dit Courtillon-Courtillette, « suivez-moi et ne vous égarez pas. »

Et la chienne n'eut pas de peine à retrouver sa route jusqu'à la maison du bûcheron, où l'on arriva vers midi. C'était le moment du dîner. Un paysan qui devait quelque argent à Pierre était venu l'apporter, et Catherine en avait profité pour faire une bonne soupe.

— « Nos pauvres enfants ! » disait-elle en pleurant. « S'ils étaient ici, ils se régaleraient bien à manger cette bonne soupe. »

— « Oh oui ! Nos pauvres enfants. Et cette pauvre Courtillon-Courtillette, Suivon-Suivette qui les a accompagnés ! Nous avons eu une bien mauvaise idée de les aller perdre dans la forêt. Sans doute les loups les auront mangés ! »

Et le paysan pleurait aussi.

— « Pan, pan ! Maman, papa ! Nous voici revenus du bois. Nous avons bien faim. »

C'étaient les petits garçons, la petite fille et Courtillon-Courtillette qui rentraient à la maison.

Vous jugez de la joie de Pierre et de Catherine.

Malheureusement l'argent ne dura pas longtemps. L'hiver continua plus terrible encore et Pierre se résolut à perdre à nouveau ses enfants. Mais la bonne chienne entendit encore le complot et prévint ses petits amis.

Quand le lendemain arriva, le bûcheron, sa femme, les enfants et la chienne repartirent ramasser le bois mort.

L'aîné des petits garçons laissait tomber de temps en temps un peu de fromage blanc, la seule chose qu'il eût trouvée à la maison. Le soir venu,

l'homme et la femme avaient disparu et les enfants dormirent à la belle étoile gardés par Courtillon-Courtillette.

La pluie était tombée toute la nuit et le lendemain Courtillon-Courtillette, Suivon-Suivette ne put retrouver le chemin de la hutte, l'eau ayant lavé le fromage blanc répandu la veille.

— « Qu'allons-nous faire ? Qu'allons-nous devenir ? » disaient les pauvres petits en pleurant.

— « Cherchons à sortir de la forêt, » dit la chienne.

Les enfants essayèrent. A tout instant, ils se croyaient à la lisière du bois, et ils ne faisaient que s'enfoncer davantage. Le soir arriva et l'on était perdu comme le matin.

— « Nous ne pouvons rester tout le temps dans la forêt, » dit la chienne. « Jean, monte donc sur ce grand sapin, le plus haut qu'il te sera possible, et vois s'il n'y a pas de lumière dans les environs. »

Jean grimpa et ne vit rien.

— « A ton tour, Pierrot ! » dit Courtillon-Courtillette.

Et Jeannot ne vit rien non plus.

— « Allons, à toi, Marie ! »

La petite fille grimpa tant et si bien qu'elle arriva à la dernière branche du sapin.

— « Que vois-tu ? » cria la chienne.

— « Je vois à droite une grande mare gelée.

— Et à gauche ?

— Un étang glacé.

— Et par devant ?

— Un grand château tout brillant.

— C'est bien ; descends, Marie. »

La petite fille descendit. Courtillon se mit par devant et, suivie des enfants, partit dans la direction du château. Au bout d'une heure, ils y arrivèrent.

— « Pan, pan !

— Qui est là ? » dit une vieille femme qui vint ouvrir.

— « Nous sommes trois petits enfants perdus dans la forêt et nous venons vous demander l'hospitalité pour la nuit.

— Vous ne savez donc pas que c'est ici le Château-du-Diable et qu'il dévore les voyageurs qu'il trouve ici la nuit ?

— Que nous importe ! Nous avons froid et faim !

— Alors entrez. »

La vieille femme ne voulait pas rentrer la chienne, mais la petite Marie la supplia tant qu'elle finit par accorder.

Les enfants mangèrent avec beaucoup de plaisir de l'excellent repas que leur servit le femme du Diable, puis ils allèrent se coucher dans un lit que leur indiqua la vieille, après s'être mis au cou un collier de paille qu'on leur avait donné pour cela. Courtillon-Courtillette, Suivon-Suivette se cacha sous le lit.

Dans la même chambre étaient couchées les trois filles du Diable qui portaient au cou de beaux colliers d'or.

Le Diable ne tarda pas à rentrer.

— « Je sens ici la viande fraîche, » dit-il à sa femme.

— « Mais non, c'est la chatte qui a fait ses petits.

— Tu me trompes. Je sens la viande de chrétiens. »

Et il se mit à chercher par toute la maison. Il trouva les petits qui firent semblant de dormir.

— « C'est bon ! C'est bon ! Je vais chauffer mon four et je les ferai rôtir cette nuit. J'aurai un excellent déjeuner pour demain. »

La vieille alla se coucher et le Diable alluma son four.

Courtillon-Courtillette n'avait pas perdu de temps. Elle avait dit aux enfants d'enlever leurs colliers de paille, de les placer au cou des filles du Diable et de les remplacer par ceux de ces derniers. Ce qui fut fait.

Le Diable, son four chauffé à point, revint à la chambre des enfants et alla à leur lit. Il prit la petite Marie par le cou et fut tout étonné de sentir un collier d'or.

— « Décidément, je suis fou ! » grommela-t-il. « J'allais faire cuire mes filles. Je me suis trompé de lit. »

Et il alla à celui de ses filles. Il toucha les colliers de paille, prit ses enfants sous son aisselle et les emporta pour les faire rôtir.

— « Mais nous sommes tes petites filles ! » disaient celles-ci en pleurant.

— « Taisez-vous donc ! Taisez-vous donc ! Voulez-vous me faire prendre des vessies pour des lanternes ? »

Et il les mit au four, puis il alla se coucher.

Courtillon l'entendant ronfler fit lever les enfants et leur dit de prendre dans le château ce

qu'ils trouveraient de plus précieux. Les enfants ne se firent pas prier.

— « Maintenant, attention. Je vais m'allonger et vous allez tous trois monter sur mon dos. Faites en sorte de ne pas vous laisser choir. Nous ne serons pas longtemps à quitter le château de ce mauvais Diable. »

La petite fille monta la première, puis les deux garçons, et Courtillon-Courtillette s'élança par une fenêtre ouverte et prit sa course à travers champs.

Ils étaient partis depuis longtemps et le matin était venu.

Le Diable, à son réveil, avait été pour embrasser ses filles et s'était aperçu de son malheur.

Il jura comme un Templier et se promit de se venger des deux garçons et de la petite fille. Il sella une truie rapide comme le vent et se mit à la recherche des enfants. Il ne tarda pas à les apercevoir dans le lointain.

— « Cette fois, je les tiens ! Ils vont me le payer ! » hurla le Diable.

Mais Courtillon-Courtillette, Suivon-Suivette avait vu le Diable en se retournant. Sans perdre un instant, elle dit :

— « Que ces enfants soient changés en la-

veuses et que je devienne une grande rivière. »

Et voilà la grande rivière qui court par la prairie et les trois laveuses sur le bord.

Le Diable arrivait.

— « N'avez-vous pas vu passer Courtillon-Courtillette, Suivon-Suivette portant trois enfants sur son dos ?

— Attends, attends ! mauvais Diable ! Nous allons t'en donner de te moquer de nous ! »

Le Diable retourna pour prendre une autre route. Puis la chienne, la petite fille et les deux garçons repartirent de plus belle.

Le méchant Diable ne trouvant pas ceux qu'il poursuivait finit par se dire qu'ils avaient bien pu se changer en rivière et en laveuses et il dirigea sa truie de ce côté.

— « Ah ! ah ! Je les revois ! je les tiens ! » dit-il bientôt.

Mais quand il arriva il ne trouva qu'un grand champ de luzerne, des moutons, un chien et un berger.

— « Avez-vous vu passer, berger, Courtillon-Courtillette et trois petits enfants ?

— Courtignon-Cortignette ? Tu te moques de

moi, je crois. Attends, vilain Diable ! gare à ma houlette !

— Je vais aller par ce chemin à droite. Ils l'auront pris sans doute, » se dit le Diable.

Dès qu'il fut éloigné, la chienne reprit les enfants sur son dos et repartit. Mais bientôt :

— « Cette fois encore le Diable revient sur sa truie. Que je devienne pré, que Jeannot et Pierrot se changent en vaches et que Marie soit la vachère. »

A cet instant, le Diable plus furieux que jamais, revenait.

— « N'avez-vous point vu, bonne femme, Courtillon-Courtillette, Suivon-Suivette, passer avec une fille et deux garçons ?

— Ah ! méchant Diable ! Et pourquoi donc ?

— Pour les tuer. Les as-tu vus ?

— Mais oui ! mais oui ! Ils viennent de traverser la rivière.

— Merci, merci ! »

Et le Diable courut à la rivière. Sa truie ne voulut point passer.

— « Attends alors, je passerai autrement. »

Et ayant aperçu une grande pièce de toile que des paysans avaient mise à blanchir près de là, il

la jeta sur la rivière et voulut passer sur ce pont. La toile se déchira et le Diable se noya.

— « Maintenant, » dit la bonne chienne, « retournons à la maison de nos parents. »

Et elle eut bientôt fait de les y ramener. Le bûcheron et sa femme allaient mourir de faim. Ils montèrent sur le dos de Courtillon-Courtillette et allèrent prendre possession du château du Diable. La femme de ce dernier avait disparu.

Longtemps on parla du bonheur et de la richesse de la famille de Pierre le Bûcheron.

(*Conté en 1880, par Joseph Vouaux.*)

Cf. les contes picards publiés dans *Mélusine*, col. 446, et dans le tome VIII de la *Romania*, p. 224.

III

LES TROIS HOMMES A LA BARBE ROUSSE

Il y a longtemps, bien longtemps, vivait un pauvre paysan qui n'avait pour toute richesse que ses bras, un vieux baudet rétif qu'il avait surnommé *Pâti* (celui qui souffre), une

mauvaise chaumière toute délabrée et ses trois fils. L'aîné était un grand gars de vingt-deux ans ; il se nommait Jean ; le deuxième, un peu moins âgé, s'appelait Antoine ; enfin, le cadet, à peine âgé de seize ans, se nommait Pierrot, à ce qu'il me souvient... un bien laid nom, il faut le dire. Ces trois enfants aidaient leur père à labourer, à semer, à biner, à récolter, et ils vivaient en bonne intelligence. Comme un beau jour ils étaient tous trois à travailler dans les champs, ils virent passer une vieille femme qui leur dit :

— « Hé, les amis ! Pourquoi n'allez-vous pas au loin chercher fortune, au lieu de rester ici à travailler comme des bœufs et à mourir presque de faim ? Croyez-moi, mes amis, allez-vous-en. Prenez chacun votre bissac et marchez toujours droit vers le soleil levant. Avant trois mois, je vous garantis que vous arriverez dans le royaume des Gobelins.

— Tout ceci, c'est bon, la mère ; mais que ferons-nous là-bas, dans le royaume des Gobelins ?

— Ce que vous y ferez ? Mais vous y épouserez de jolies femmes, les filles du roi des Gobelins, et vous serez riches, tellement riches que vous ne pourrez plus compter vos trésors. »

La vieille sorcière s'éloigna laissant les trois frères irrésolus sur ce qu'ils devaient faire. On discuta longtemps. Enfin Pierrot, plus vif et plus emporté que ses deux frères, entraîna ces derniers dans l'idée de faire un voyage d'aventures dans le pays des Gobelins.

Les voilà bientôt en marche, emportant avec eux la bénédiction de leur père, qui ne s'était décidé qu'à regret à les laisser partir, un bissac bien peu garni et... cinq liards chacun. Ils marchèrent longtemps, bien longtemps, en se dirigeant vers le royaume des Gobelins. Ils passaient la nuit dans les maisons abandonnées sur le bord de la route, dans les fermes, partout où l'on voulait leur donner l'hospitalité.

Comme ils traversaient un jour un grand bois, ils rencontrèrent un homme qui cueillait les fleurs des arbres et récoltait toutes sortes d'herbes et de plantes. Ils le saluèrent en passant.

— « Bonjour, bonjour, monsieur le médecin ! »

L'homme se retourna et leur dit :

— « Eh quoi ! mes amis ; vous avez salué un si pauvre homme que moi, car je ne suis pas un médecin, comme vous l'avez pensé. Voilà cinq cents ans pour le moins que je suis ici, et de toutes

les personnes qui m'ont vues depuis ce temps, vous êtes les seules qui ayez montré quelque respect pour moi. Je veux vous récompenser en vous donnant un bon conseil. Si vous rencontrez les trois frères à la Barbe rousse, passez votre chemin sans leur parler, sans même leur donner le bonjour, et surtout n'acceptez pas les offres qu'ils pourraient vous faire. J'ai dit... Bonjour mes amis, et que le bon Dieu vous garde ! »

Après avoir quitté cet homme, les trois frères continuèrent leur chemin.

Vers la fin du jour, il sortirent du bois et se virent en présence de trois géants dont la barbe rousse brillait comme le soleil de juin. Pierrot ne put s'empêcher de leur souhaiter le bonjour et de leur demander où ils se rendaient ainsi.

— « Nous allons à notre château situé tout près d'ici. Nous y serons tout à l'heure. Si vous voulez nous suivre pour un an et un jour, nous vous donnerons cent écus à chacun.

— « Que nous faudra-t-il faire ? » demanda Pierrot.

— Peu de choses. Vous n'aurez qu'à répéter les mots que nous aurons soin de vous indiquer. »

Celui qui paraissait le chef des hommes à la

Barbe rousse avait ainsi parlé. Cent écus, cent écus chacun... ce n'était pas à dédaigner... on ne trouve pas cent écus dans le pas d'un cheval, comme on dit ici !... C'est ce que pensèrent nos trois jeunes paysans, qui acceptèrent les offres des géants à la barbe rousse, oubliant déjà les conseils de l'homme de la forêt.

Les hommes à la Barbe rousse placèrent les trois compagnons sur leurs chevaux et partirent rapides comme l'éclair. Après un court espace de temps, ils virent paraître à leurs yeux un château magnifique, dépassant en beauté tout ce qu'ils avaient pu voir jusqu'alors.

A peine arrivés à ce château, les trois frères furent placés au haut de trois grandes tours. L'un des hommes à la Barbe rousse vint trouver Jean et lui donna l'ordre de répéter continuellement, de manière à être entendu des passants, des chats, des oiseaux même, ces simples mots :

— « Nous sommes trois frères. »

Antoine eut l'ordre de dire, sans interruption, de façon à ce que les passants, les chiens et les insectes l'entendissent et le comprissent :

— « Pour de l'argent ! Pour de l'argent ! »

Le troisième des géants à la Barbe rousse vint

sur la tour où se trouvait Pierrot et lui dit :

— « Écoute avec attention ce que je vais te dire, ver de terre, poussière du néant !... Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, tu répéteras, de façon à être compris des passants et des plantes même, cette simple phrase :

— « Faites-nous justice. »

Pendant un an et un jour, les trois frères ne firent que dire les phrases qu'on leur avait enseignées. C'était difficile de se faire entendre, non-seulement des passants, mais encore des chats, des chiens et des plantes ; aussi criaient-ils sans repos, au risque de se démonter la mâchoire. De sorte qu'ils ne savaient et ne pouvaient dire autre chose que ces trois phrases : — « Nous sommes trois frères ; — Pour de l'argent ! — Faites-nous justice ! » Ils avaient complètement oublié leur propre langage.

Le temps pour lequel ils s'étaient engagés étant écoulé, ils reçurent la visite d'un des trois hommes à la Barbe rousse qui leur remit trois cents écus tout neufs, et les renvoya en disant :

— « Un magnifique cavalier ne tardera pas à arriver ici. Je ne veux point qu'il vous voie dans notre château. Partez. Ne révélez à personne l'endroit

où se trouve notre demeure, sinon, je vous le jure par l'ombre de mes moustaches, je vous tuerai tous trois comme des chiens !... Vous devez m'avoir compris, sans doute ? Allez ! »

Les trois paysans ne se le firent pas dire deux fois et se hâtèrent de sortir de cette maison, de ce château des géants où ils se trouvaient depuis plus d'un an. Ils reprirent le chemin qu'autrefois ils avaient suivi et ils se virent bientôt au milieu de la forêt.

Au détour d'un chemin, ils trouvèrent un cavalier assassiné sur la route teinte de son sang.

Les Hommes à la Barbe rousse l'avaient tué.

C'était ce cavalier magnifique dont on avait parlé aux jeunes gens.

Ces derniers lui donnèrent des soins inutiles : il était bien mort.

En ce moment arrivaient les gens de la maréchaussée.

Ils arrêtèrent les trois frères, croyant avoir affaire aux auteurs du crime. Jean, Antoine et Pierrot furent emmenés à la ville voisine. Le juge les fit venir devant lui et les interrogea.

S'adressant à Jean, il lui dit :

— « Qui êtes-vous ?

— Nous sommes trois frères ? » répondit Jean, qui ne savait plus dire que ces quatre mots.

Le juge continua :

— « Pourquoi avez-vous assassiné cet homme ? »

Jean se tut et pour cause !... Il fit signe à Antoine de répondre pour lui.

— « Pour son argent ! » se hâta de dire ce dernier.

Le juge était tout étonné de voir l'aplomb avec lequel ces trois jeunes gens disaient la vérité. Il le fut bien davantage quand Pierrot, se levant, ajouta d'une voix forte qui fit trembler la salle :

— « Faites-nous justice ! »

Le doute n'était plus permis. Le juge condamna les trois jeunes gens à être pendus le lendemain.

Ce jour-là, une foule énorme était rassemblée autour d'une potence dressée sur la grande place de la ville. Les trois Hommes à la Barbe rousse s'étaient décidés à quitter leur château pour venir assister à l'exécution. On ne s'inquiéta pas de la présence de ces géants, attendu que dans ce temps là il y en avait bien plus que de nos jours.

Au moment où la corde et le bourreau allaient lancer les pauvres jeunes gens dans l'éternité, un homme se précipita au travers de la foule et ra-

conta aux juges tout ce qu'il savait des trois frères. Puis il désigna les trois Hommes à la Barbe rousse comme les auteurs de l'assassinat commis sur la personne du cavalier.

Les géants se trouvaient encore là. Le peuple se rua sur eux. Ils ne purent s'enfuir, car ils avaient négligé d'amener leurs chevaux rapides. Ils furent pris et pendus à la potence dressée pour Jean, Antoine et Pierrot. Ces derniers reprirent le chemin du pays natal et revinrent heureux rapporter leur argent à leur père. Auparavant ils avaient retrouvé la parole en buvant d'une certaine liqueur donnée par l'herboriste, celui-là même qui avait dévoilé le crime des Hommes à la Barbe rousse.

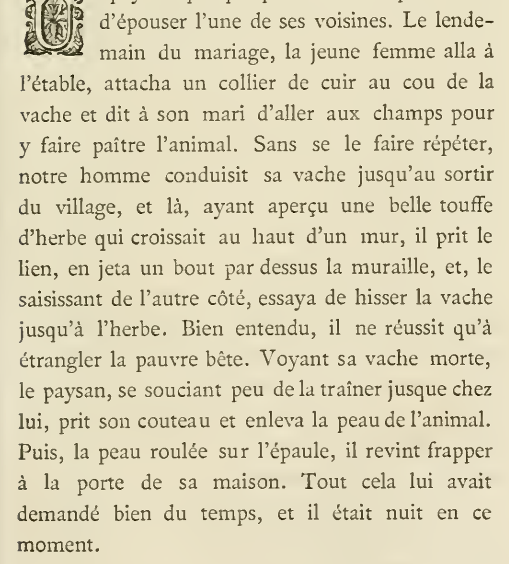
Et puis... C'est tout !... Le coq chanta : il était jour.

(Conté en juillet 1878, par M. Alfred Haboury, d'Acheux [Somme]).

Cf. un conte populaire de la Haute-Bretagne, intitulé : *C'est nous autres, Messieurs,* publié par M. Paul Sébillot dans le tome Ier de cette collection, p. 110 et suiv.; un conte gallot du même, n° XXXIV des *Contes populaires de la Haute-Bretagne*; un conte picard que j'ai publié dans la *Romania*, t. VIII, p. 252, intitulé : *Les Six Compagnons*; un conte de J. Thuriault, en patois créole, intitulé : *Les Habitants du Gros-Morne*, cité par M. Sébillot; un conte publié dans le *Magasin pittoresque*; un conte des *Lectures des Familles* par Charton, p. 322, etc., etc.

IV

LA CAVERNE DES SEPT VOLEURS



UN paysan quelque peu faible d'esprit venait d'épouser l'une de ses voisines. Le lendemain du mariage, la jeune femme alla à l'étable, attacha un collier de cuir au cou de la vache et dit à son mari d'aller aux champs pour y faire paître l'animal. Sans se le faire répéter, notre homme conduisit sa vache jusqu'au sortir du village, et là, ayant aperçu une belle touffe d'herbe qui croissait au haut d'un mur, il prit le lien, en jeta un bout par dessus la muraille, et, le saisissant de l'autre côté, essaya de hisser la vache jusqu'à l'herbe. Bien entendu, il ne réussit qu'à étrangler la pauvre bête. Voyant sa vache morte, le paysan, se souciant peu de la traîner jusque chez lui, prit son couteau et enleva la peau de l'animal. Puis, la peau roulée sur l'épaule, il revint frapper à la porte de sa maison. Tout cela lui avait demandé bien du temps, et il était nuit en ce moment.

— « Pan, pan !

— Qui est là ? cria la femme.

— Moi, ton mari.

— As-tu conduit la vache à son étable ?

— Non, je l'ai tuée, mais j'ai eu soin d'en rapporter la peau.

— Comment, malheureux ! tu as tué la vache ? Es-tu devenu complètement fou ? Va-t-en rejoindre tes pareils ; je ne veux pas te recevoir. Passe la nuit à la belle étoile, cela te *rapurera les sens* (1). »

Le nouveau marié eut beau prier sa femme de lui ouvrir la porte : elle se montra inflexible.

L'homme s'enveloppa de sa peau de vache et force lui fut d'aller se coucher dans le bois où, par crainte des loups, il s'installa sur l'arbre le plus élevé qu'il put trouver.

Il commençait à s'endormir, quand il entendit du bruit dans le taillis ; ayant regardé à travers les branches, il vit à la clarté de la lune sept voleurs qui revenaient d'une expédition nocturne. Ils portaient tous un gros sac d'or et l'on entendait tinter joyeusement les louis chaque fois qu'ils buttaient contre une racine.

— « Si je les suivais, se dit le paysan, je saurais où ils vont cacher tout cet or et cela pourrait m'être bien utile. »

(1) *Te rapurera les sens*, c'est-à-dire t'éclaircira l'esprit.

Il descendit le plus doucement possible de son arbre, s'enveloppa de sa peau de vache, et, se traînant sur les mains et sur les genoux, suivit les brigands. Il ne tarda pas à les voir s'arrêter devant un énorme rocher et démasquer un espace caché par le lierre et le chèvrefeuille. Puis le chef commanda d'une voix forte :

— « Jean-Marie porte, ouvre-toi ! »

A l'instant, une porte secrète s'ouvrit dans le rocher ; les voleurs entrèrent dans la caverne à laquelle la porte servait d'entrée et dirent : « Jean-Marie porte, ferme-toi ! » et la porte se referma d'elle-même.

Le paysan se blottit convenablement dans les broussailles et attendit la sortie des voleurs, ce qui ne tarda pas à arriver. La porte s'ouvrit au commandement ordinaire et les brigands sortirent de la caverne, commandèrent à la porte de se refermer et repartirent pour une nouvelle expédition.

Quand il se fut bien convaincu qu'ils étaient suffisamment éloignés, l'homme à la peau de vache sortit du buisson où il se tenait, écarta le lierre du rocher et dit comme il venait de le voir faire aux sept voleurs :

— « Jean-Marie porte, ouvre-toi ! »

La porte obéit à cet ordre et le paysan put entrer dans la caverne des bandits. Elle était tout à fait déserte. Des mets de toute sorte étaient servis sur une table, et notre homme qui n'avait pas mangé de la journée fit honneur au repas des voleurs. Puis il s'occupa de chercher les richesses et les trésors de ces derniers. Il trouva bientôt une grande salle toute remplie de sacs d'or, d'argent et même de diamants et d'autres pierres précieuses. Il remplit ses poches des plus beaux diamants pour ne pas trop se charger, puis il fit de même pour sa peau de vache qu'il remplit d'or. Il revint à la porte de la caverne et commanda :

— « Jean-Marie porte, ouvre-toi ! »

Il sortit, dit à la porte de se refermer, et reprit le chemin de la maison, où il arriva tout brisé de fatigue.

— « Pan, pan ! fit-il à son arrivée.

— Qui est là ?

— C'est moi, ton homme.

— Va coucher à la belle étoile, te dis-je.

— Ouvre-moi, je te prie. Je te rapporte un plein sac d'or et de diamants. »

La femme croyant que son mari ne lui disait tout cela que pour rentrer, ne voulut pas lui ouvrir et le laissa à la porte. Mais l'homme grimpa sur le toit et jeta plusieurs pièces d'or par le haut de la cheminée. « Drelin, drelin ! » firent les louis en tombant dans la maison. Cette fois, la femme ne pouvait plus en douter, son mari disait bien vrai ; aussi s'empressa-t-elle de lui ouvrir. Le paysan descendit du toit, entra dans sa maison, et quand la porte fut bien verrouillée, il raconta à sa femme ses aventures de la nuit et lui montra l'or et les diamants qu'il avait rapportés de la caverne des voleurs. Pendant un bon moment, la femme crut rêver. Jamais elle n'avait vu autant de liards ou de sous qu'elle voyait en ce moment de louis de cinquante et de cent francs. On convint de garder le secret et la femme s'occupa de cacher l'or et les diamants pris aux brigands. Le mari creusa un grand trou sous le lit pour y mettre sa fortune ; mais, avant de l'enfouir, il aurait bien voulu savoir à quelle somme se montait son trésor. Il essaya de compter, ce fut peine perdue. Il ne savait compter que jusqu'à cent et sa femme jusqu'à cinq cents, et les pièces étaient si nombreuses !

— « Une idée, lui dit sa femme. J'irai demain matin emprunter le boisseau du fermier, notre voisin, et nous mesurerons notre or au boisseau. »

L'idée parut fort ingénieuse au paysan, et dès le matin, la femme empruntait le boisseau de son voisin.

— « Ah ! se dit celui-ci. Il y a quelque chose de drôle dans tout cela. Cette femme n'a pas un grain de blé ni d'avoine chez elle et elle vient me demander mon boisseau. Je saurai ce qu'elle peut avoir à mesurer. »

Le rusé fermier enduisit le dessous de la mesure d'un peu de poix et la donna à la femme sans en rien dire, bien entendu.

La paysanne, rentrée chez elle, mesura l'or et trouva qu'il y en avait vingt boisseaux. Elle reporta la mesure au fermier et revint aider son mari à enfouir le trésor.

Mais le rusé fermier avait trouvé un louis de vingt francs retenu par la poix au-dessous du boisseau, et il en avait conclu — sans y rien comprendre — il faut le dire, que la femme de son voisin avait eu de l'or à mesurer. Il alla trouver les nouveaux mariés et les menaça de les dénoncer

comme voleurs, s'ils ne lui disaient où et comment ils avaient trouvé cet or.

La femme, qui était une rusée commère, lui dit : « C'est bien simple, mon homme a tué notre vache et est allé en vendre la peau à la foire d'Amiens. Il a crié : Peau de vache à vendre ! Tant d'écus qu'il y a de poils ! On lui a acheté la peau pour faire les tambours de l'armée du roi, et il a rapporté tant d'or que nous avons dû le mesurer au boisseau. »

Le fermier crut à ce que lui disait sa voisine, et, rentré chez lui, fit tuer ses vaches et ses bœufs. Il en prit la peau et alla au marché d'Amiens. Et là, il criait :

— « Peaux à vendre ! Peaux à vendre ! Tant d'écus qu'il y a de poils ! » On le prit pour un fou et les gens d'Amiens le chassèrent de leur ville à grands coups de pierres.

Il revint furieux chez les jeunes mariés et dit qu'il allait sans plus tarder les dénoncer aux juges comme voleurs, s'ils ne lui disaient pas leur secret.

Le paysan effrayé, raconta son aventure dans le bois et l'histoire de la porte merveilleuse.

Le fermier satisfait, s'embusqua dans le bois,

et, à la nuit tombante, vit sortir les sept voleurs. Dès qu'ils furent éloignés, il s'avança vers l'entrée de la caverne et y entra en disant :

— « Jean-Marie porte, ouvre-toi ! »

Puis il commanda à la porte de se refermer et visita la grotte. Il soupa de bon appétit et s'occupa de remplir ses poches d'or et de diamants. Puis il prit les sacs et les transporta à la porte de la caverne pour pouvoir emporter toutes les richesses amassées par les brigands.

Quand tout fut prêt, il essaya, sans y parvenir, de se rappeler les paroles par lesquelles on faisait ouvrir la porte. Il eut beau dire :

— « Pierre-Marie porte, ouvre-toi ! Louis-Marie porte, ouvre-toi ! Charles-Marie porte, ouvre-toi ? ce fut peine perdue. »

Sur ces entrefaites, les voleurs revinrent à leur caverne. Ils y entrèrent et furent tout étonnés de trouver les sacs d'or et d'argent à une autre place que celle où il les avaient laissés. Ils fouillèrent partout et finirent par trouver caché dans un coin, et mourant de terreur, le malheureux fermier qu'ils tuèrent. Puis ils découpèrent le corps en quatre quartiers qu'ils attachèrent aux arbres de la forêt, pour écarter à l'avenir ceux qui

seraient tentés de venir leur enlever leurs trésors.

Le lendemain, le paysan, passant par la forêt, trouva les restes de son voisin qu'il emporta chez lui. La nuit venue, il courut chez un savetier et le ramena pour recoudre les quatre morceaux du cadavre. Le travail fut si bien fait, que le lendemain on enterra le pauvre fermier sans que personne se fût imaginé de quelle façon il était mort. Les voleurs avaient été bien surpris de ne plus retrouver les débris de celui qu'ils avaient tué dans la caverne. Ils se dirent que quelqu'un devait avoir leur secret, et pour trouver cette personne, le chef se déguisa en mendiant et alla de maison en maison dans les villages voisins, s'informant de ceux qui étaient morts depuis quelques jours. Étant arrivé chez le savetier, celui-ci raconta qu'il avait cousu bien autre chose que des bottines trois ou quatre jours auparavant ; le mendiant le fit jaser et finit par savoir ce qu'il désirait connaître. Il retourna trouver ses compagnons.

Les voleurs achetèrent six mulets, mirent de la sciure de bois dans six grands sacs et prirent le chemin du village. Avant d'y arriver, six d'entre eux s'enfermèrent tout armés dans les sacs et le chef les chargea sur les mulets. Les paysans

croyaient avoir affaire à un meunier *chasse-manée* parcourant le village pour emmener le blé au moulin. Le voleur arriva vers la nuit à la maison des jeunes mariés et demanda l'hospitalité pour la nuit. Le paysan accorda volontiers. Les mulets furent mis à l'écurie et les sacs furent rangés dans une chambre voisine de celle des voleurs.

Mais la fermière, à qui ce meunier n'inspirait pas grande confiance, alla se cacher derrière une armoire et entendit le faux *chasse-manée* dire qu'à un certain signal on devait sortir des sacs pour aller tuer le paysan et sa femme. Elle attendit un instant, prit son couteau, suivit le voleur dans sa chambre, et d'un seul coup le tua net. Puis elle courut prévenir son mari qui s'arma d'un grand sabre et revint dans la chambre où étaient les sacs.

La femme toucha du pied le premier sac ; le voleur montra sa tête par un trou qu'il venait de pratiquer, et d'un seul coup le paysan la lui trancha. Il en fut ainsi de tous les autres, et les jeunes mariés n'eurent plus qu'à recharger les ânes et à les chasser par la campagne emportant les cadavres des bandits.

Depuis ce jour, l'homme et sa femme vécurent

riches et heureux avec les nombreux enfants qu'ils eurent dans la suite.

(Conté en novembre 1879, par M. Appollinaire Bernaux, de Beaucourt [Somme]).

V

LE CHAT, LE COQ ET LA FAUCILLE

Un pauvre meunier mourut ne laissant pour tout héritage à ses trois enfants qu'un coq, un chat et une faucille. Mais le moulin et l'âne, allez-vous dire ? Le moulin était au seigneur du village et l'âne était mort quelques jours avant le meunier.

— « Qu'allons-nous faire ? se dirent les trois frères en reveuant du cimetière.

— Qu'allons-nous faire ? Qu'allons-nous faire ? répétèrent-ils tristement.

— Nous sommes bien malheureux, dit l'aîné ; il faut nous partager l'héritage — bien mince, il est vrai — de notre père, et aller par le monde chercher aventure. Nous nous donnerons ici

même rendez-vous dans un an et un jour, si vous le voulez bien.

— C'est cela, entendu ! dirent les deux cadets. Partage l'héritage, puisque tu es notre aîné.

— Soit. Nous voici rentrés. Jean, prends le coq ; Jacques, prends la faucille; pour moi, je me réserve le chat. »

Jean dit au coq de le suivre ; Jacques prit sa faucille sous le bras, et Pierre, l'aîné des fils du meunier, appela *Minet* le chat, et l'on se mit en route.

Les trois frères arrivèrent à un carrefour, s'embrassèrent et se séparèrent.

Bientôt ils se trouvèrent seuls, qui avec son chat, qui avec son coq et qui avec sa faucille.

Après une longue marche, Pierre arriva avec son chat devant le château du roi du pays. En ce moment, deux mille domestiques armés de bâtons énormes, étaient occupés à faire la guerre aux souris qui dévastaient le pays. Ils étaient à ce travail depuis plus de six mois et n'avaient pu tuer encore que quatre souris. Pierre les regardait faire tout étonné, quand une grosse souris sortit de l'une des caves du palais et se mit à courir de son côté, entraînant à sa suite une cinquantaine de

chasseurs. Pierre ne put s'empêcher de rire en voyant la peine que se donnaient ces hommes pour tuer la souris, qui semblait prendre grand plaisir à passer entre les jambes des plus acharnés, comme pour les narguer. Les chasseurs de souris se donnaient de grands coups de bâton en essayant de frapper le petit animal et Pierre riait de plus en plus fort. Les domestiques se fâchaient.

— « Si vous étiez à notre place, vous ne ririez pas tant, monsieur l'étranger, dit l'un d'eux au jeune homme.

— Et pourquoi donc?

— Pourquoi ? Vous ne voyez donc pas la peine que nous nous donnons pour prendre ces maudites bêtes que le Ciel confonde !

— Je n'aurais guère de peine à attraper cette souris. Tenez ! »

Et ce disant, Pierre lâcha *Minet* qui, d'un bond, se précipita sur la souris, la prit dans sa gueule et l'apporta à son maître.

— « Oh ! Dieu ! quel est cet animal merveilleux ? s'écrièrent les hommes du roi, qui n'en revenaient pas d'étonnement.

— Cet animal est un chat, et à lui seul, il peut détruire toutes les souris de ce royaume.

— Un chat ! un chat !... mais il ne mange pas les hommes, au moins ?

— Non, mais il aime manger les rats et les souris.

— En ce cas, venez avec nous chez le roi ; il sera fort curieux de voir votre... votre... comment diable le nommez-vous ?

— Chat.

— Votre chat, et il vous l'achètera fort cher. Un conseil, le roi est riche ; ne vous gênez pas de lui demander beaucoup d'argent. »

Pierre accompagna au palais les gens du roi qui le conduisirent en présence de celui-ci.

— « On m'a dit que l'animal que tu portes sous le bras était capable de dévorer une souris en quelques secondes, et qu'on pouvait le laisser se promener en toute liberté, sans crainte qu'il dévore mes sujets. Est-ce vrai ?

— C'est vrai, et si vous le voulez, je vous le montrerai à l'instant. »

Une demi-douzaine de souris couraient de ci et de là sur les meubles ; Pierre laissa aller son chat qui, heureux d'une telle aubaine et mis en appétit par la première souris, eut bientôt fait de sauter d'une souris à une autre et puis à une troisième, jusqu'à ce que la dernière y eut passé.

Le roi était stupéfait.

— « Combien me vends-tu ton chat.

— Mon chat n'est pas à vendre. C'est un animal unique dans le monde et je ne saurais m'en séparer.

— Mais il me plaît tant que je donnerais la moitié de mon royaume pour que tu me le cèdes !

— Je ne puis. Mais, j'y songe : donnez-moi la main de votre fille et tout s'arrangera ; je n'aurai point à m'en séparer et vous aurez *Minet.* »

Le roi s'empressa d'accepter cette condition, et Pierre se maria le jour même avec la fille du prince.

*
* *

Jean, le deuxième fils du meunier, arriva, lui aussi, devant le château du roi d'un autre pays. Il y demanda l'hospitalité et fut fort étonné, le soir arrivé, de voir partir du château un char immense traîné par de grands chevaux noirs. Ce char partait dans la direction du Levant.

— « Où va ce chariot ? demanda-t-il à l'un des domestiques du palais.

— Où il va ? Mais perdez-vous l'esprit ? Il va chercher le jour, qui sans cela ne reviendrait pas.

Est-ce que dans votre pays la nuit dure toujours ?

— Mais non, mais non !... Je vous remercie. »

Et Jean attendit le lendemain. Il se réveilla au moment où l'horloge du palais sonnait six heures, et comme on était en été, il fut tout étonné de voir qu'il était encore nuit. Sept heures, puis huit heures arrivèrent, et la nuit continua. Enfin, à neuf heures, on entendit un grand bruit de roues dans le lointain ; c'était le chariot parti la veille et qui revenait ramenant le jour avec lui.

— « C'est extraordinaire ceci ; il est probable que les coqs sont inconnus dans ce pays. Je verrai cette nuit. »

Jean ne dit rien de son dessein aux domestiques ; mais la nuit venue, il mit son coq en liberté dans sa chambre et attendit.

— Vers trois heures, le coq se réveilla, s'agita et entonna d'une voix éclatante son joyeux *coquiacou*, suivi bientôt de plusieurs autres.

Quelques minutes après, le jour paraissait. L'émoi fut très grand dans le château. On crut d'abord que le char était rentré de meilleure heure que d'habitude; mais on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il n'en était rien. On interrogea les domestiques, et l'un d'eux raconta avoir entendu quelques

minutes avant l'arrivée du jour un oiseau chanter *coquiacou* dans la chambre de l'étranger. Le roi fit venir ce dernier en sa présence et l'interrogea.

— « C'est donc toi qui as fait venir le jour ?

— Oui, c'est moi, ou plutôt c'est cet animal que je porte sous le bras.

— Comment appelles-tu cet oiseau ?

— Un coq. Il n'a qu'à faire *coquiacou*, *coquiacou*, et le jour se hâte d'obéir à son appel.

— Où trouve-t-on cet oiseau merveilleux ?

— Ce coq est unique dans le monde. Il me vient d'une fée ma marraine.

— Veux-tu me le vendre. Je t'en donnerai ce que tu me demanderas, fût-ce même la moitié de mon royaume.

— Mon coq n'est à vendre ni pour or ni pour argent, et jamais je ne consentirai à m'en séparer. Puisque vous y tenez tant, voici un moyen de tout arranger : Donnez-moi la main de la princesse votre fille et je vous le céderai. De la sorte, vous l'aurez pour ramener le jour chaque matin et je ne m'en séparerai point.

— Accepté ! accepté ! s'écria joyeusement le prince, tout heureux d'avoir fait un marché si avantageux. »

Et Jean épousa le jour même la fille du roi.

*
* *

Quant à Jacques, se croyant le plus mal partagé de ses frères, il se vit plus d'une fois sur le point de jeter sa faucille. Heureusement pour lui, il résista à ce désir et continua de suivre la route qu'il avait prise en quittant ses deux frères.

Comme Pierre et Jean, il arriva dans un pays étranger, devant le palais du roi de cette contrée. De vastes champs de blé l'entouraient et des milliers de moissonneurs s'occupaient à abattre le blé avec un bâton. Presque tout le grain était perdu et la fatigue des gens était extrême.

Jacques regardait tout étonné, n'en pouvant croire ses yeux. A la fin, s'approchant d'un groupe de paysans, il leur montra sa faucille et coupa en un tour de main toute une javelle de blé.

— « Qu'est-ce donc que cet instrument ? s'écrièrent les moissonneurs. Allons prévenir le roi. »

Et ils allèrent raconter au roi ce qu'ils avaient vu faire à l'étranger. Le roi voulut voir le prodige

et revint avec ses gens à l'endroit où se tenait le fils du meunier.

Jacques, sur sa prière, coupa quelques brassées de blé avec sa faucille.

— « Vends-moi ta faucille, lui demanda le roi.

— Ma faucille n'est pas à vendre. Je ne veux que vous la donner, à une condition toutefois...

— Laquelle ?

— C'est que vous me donnerez votre fille en mariage.

— Accepté ! accepté ! »

Et le soir même, Jacques épousait la princesse, fille du roi.

Un an et un jour après leur départ du moulin, les trois frères Pierre, Jean et Jacques revinrent s'embrasser et se trouvèrent à la fois heureux, riches et honorés, et grâce à quoi? au coq, au chat et à la faucille, héritage du pauvre meunier.

(*Conté en 1879, par M. Alfred Hauboury, d'Acheux* [*Somme*]).

Cf. à propos de ce conte populaire : *Les Trois Frères*, conte breton de M. Luzel, publié dans *Mélusine* col. 153 et suiv.; *Le Grand Parangon des nouvelles Nouvelles*, de Nicolas de Troyes, publié par E. Mabille (Paris, 1869), d'après le ms. original; on y trouve le chat, la faucille et le coq légués par un père à ses enfants pour tout héritage, dans la nouvelle x. Comparer éga-

lement avec ces contes : Waldau, *Bœhmisches Märchenbuch*, Prague, 1860, p. 176 et suiv., conte traduit du tchèque, de Me B. Nemcova ; Grimm, *Kinder und Hausmärchen*, n° 70, et les commentaires à la suite ; Reinhold Kœhler, dans *Mélusine* col. 158 et 159.

VI

LE CHATEAU DU DIABLE


L y a bien longtemps vivait un fermier qui, tant bien que mal, avait réussi à élever ses trois enfants, tous garçons.

L'aîné se nommait Richard et le deuxième Pierre. Quant au cadet, il s'appelait Jean de son petit nom. Les trois jeunes gens étaient assez aventureux et s'ennuyaient au diable dans leur village. Aussi Richard vint un jour trouver son père et lui dit :

— « Mon père, me voici en âge de choisir un métier. J'ai bien réfléchi et je n'ai trouvé rien de mieux que d'aller à l'armée. Je viens donc vous demander la permission de vous quitter et d'aller m'engager comme soldat.

— Richard, j'avais toujours eu l'intention de faire de toi un bon cultivateur ; mais puisque ta vocation te pousse à embrasser l'état militaire, je ne m'y opposerai point. Tes deux frères seront là pour m'aider, du reste. Voici dix écus qui t'aideront à faire ton voyage. Adieu, et que Dieu te bénisse ! Un dernier mot : sois toujours honnête. »

Richard serra précieusement ses dix écus dans sa poche, embrassa son père et ses deux frères et partit s'engager.

Au bout de trois mois, Pierre qui s'ennuyait beaucoup de ne pas avoir de nouvelles de son frère, se résolut à s'engager, lui aussi, et à l'aller rejoindre.

Il demanda dcnc à son père de lui permettre de se faire soldat.

— « Mon Dieu ! s'écria le fermier ; tu veux partir aussi ! Mais je t'avais choisi pour me remplacer dans ma petite ferme. Tu veux donc me laisser seul avec ton frère Jean ? Réfléchis bien avant de te décider tout à fait.

— Mon père, c'est tout résolu ; j'y ai bien réfléchi, je ne puis résister au goût décidé que j'ai pour le métier de soldat.

— En ce cas, je ne te retiens pas ; pars et que Dieu te garde. »

Et le père mit dix sous tout neufs dans la main de son fils qui s'en alla pour l'armée.

Trois ans après, Jean, le seul enfant qui restât auprès du fermier, vint trouver celui-ci et lui demanda aussi la permission d'aller à l'armée.

— « Pour le coup, c'est trop fort ! La tête te tourne donc comme à tes frères ? Ils sont partis depuis longtemps, tu le sais, et nous n'en avons plus entendu parler. Reste ici pour cultiver nos champs.

— Mon père, j'ai réfléchi à tout cela depuis longtemps; mais la tentation est par trop forte. Je veux goûter de la vie de soldat. Il faut que j'aille, sans plus tarder, rejoindre Richard et Pierre.

— Je ne veux point te faire de la peine. Il me reste dix liards, prends-les et cours à l'armée. »

Jean embrassa son père et partit.

Il marcha toujours droit devant lui jusqu'au moment où il arriva à la ville et de là au régiment. Jugez de l'étonnement et de la joie qu'éprouvèrent Richard et Pierre en voyant leur frère Jean !

Six mois plus tard, il arriva que Richard, ayant bu quelques verres de trop, insulta son capitaine. Il passa en conseil de guerre et fut condamné à mort.

Richard vint trouver ses frères et leur dit :

— « On vient de me condamner à mort ; je dois être pendu dans deux heures ; on m'a permis de venir vous dire adieu, et comme je sais un moyen de sortir de la ville sans être vu, vous allez me suivre et nous aurons le temps de nous échapper. Nous irons dans un pays étranger où l'on ne nous connaisse point.

— Soit ! Fuyons, » répondirent les trois frères.

Et, prenant leurs épées, ils sortirent de la ville dont ils ne tardèrent pas à s'éloigner. Il y avait bien deux jours qu'ils marchaient sans se reposer, quand ils arrivèrent à un carrefour. Trois chemins étaient devant eux. Ne sachant lequel prendre, Richard, en sa qualité d'aîné, dit à ses frères :

— « Nous allons prendre chacun un chemin différent. Celui d'entre nous qui trouvera quelque habitation où nous puissions loger, avertira les autres par un coup de sifflet. Ceci convenu, mettons-nous en route chacun de notre côté. »

Ils partirent alors par trois chemins différents. Jean, le premier, aperçut un moulin tout isolé dans la plaine. Vite, il donna le coup de sifflet convenu pour avertir ses frères, qui vinrent le re-

joindre et il alla frapper à la porte de l'habitation du meunier.

— « Qui est là ? » dit une voix à l'intérieur.

— « Nous sommes trois pauvres voyageurs égarés sur ce chemin, et nous voudrions à manger pour le moment et un gîte pour la nuit.

— A manger ! Il m'est impossible de vous satisfaire. Passez donc votre chemin et allez vous promener.

— Mais nous ne connaissons pas le pays ; nous sommes étrangers.

— Cela ne me regarde pas. Passez au pied du *Château-du-Diable*, vous arriverez à la ville voisine. Mais, pour Dieu ! ne vous avisez pas d'entrer dans ce château ; le Diable y égorge les voyageurs assez imprudents pour y pénétrer.

— Alors, bonjour meunier. »

Et les trois frères se dirigèrent vers le Château du Diable, où ils ne tardèrent pas à arriver. Tous les appartements s'ouvrirent devant eux. Dans une salle ornée magnifiquement se trouvaient trois couverts dressés comme à dessein.

— « On ne peut mieux faire les choses ! » pensèrent les trois frères, et ils se mirent à table devant l'excellent repas qui s'y trouvait disposé. Ils

mangèrent d'excellent appétit, comme vous pouvez le penser ; puis ils songèrent à aller se coucher.

Ils trouvèrent une chambre et deux lits dans lesquels se couchèrent Richard et son frère Pierre. Quant à Jean, il ferma la porte au verrou et veilla à la sûreté de ses frères.

Vers minuit, un grand bruit se fit entendre dans le château et sembla en ébranler jusqu'aux fondements : c'était le Diable qui venait pour ouvrir la porte et surprendre les jeunes gens en dormis.

— « Oh ! là ! oh ! » lui cria la sentinelle, « on n'entre pas ainsi sans ma permission.

— Laisse-moi entrer, te dis-je !

— Non, non.

— Si tu veux m'ouvrir, je te donnerai une serviette magique à l'aide de laquelle tu obtiendras, quand cela te fera plaisir, un repas tel que tu le désireras.

— J'accepte, mais à cette condition, toutefois, que tu me jureras de ne rien faire à mes frères et à moi !

— Je le jure ! » hurla le Diable.

Le jeune soldat ouvrit la porte et le démon entra dans la chambre où étaient endormis les deux

jeunes gens. Il fit quelques cabrioles et disparut par la cheminée.

Le lendemain, ce fut Pierre qui resta en sentinelle pendant que ses deux frères se couchaient.

Minuit arriva. Le Diable se présenta encore et trouva porte close.

— « Ouvre-moi ! cria-t-il à travers la cloison.

— Que me donneras-tu, si je t'ouvre ?

— Je te ferai cadeau d'un bâton.

— Et qu'en ferai-je ?

— Il te donnera tout autant d'or que tu pourras le désirer.

— J'accepterai à cette condition que tu me jureras de ne rien faire à mes frères et à moi !

— Je le jure ! »

Pierre ouvrit ; le Diable sauta comme la veille, de ci de là par la chambre et disparut.

La nuit suivante, c'était à Richard de monter la garde.

Le Diable arriva vers minuit, frappa à la porte et demanda la permission d'entrer dans la salle. Richard refusa.

Le Diable qui tenait à entrer lui dit :

— « Pour la dernière fois, ouvre-moi la porte et je te donnerai un manteau qui te rendra invi-

sible et à l'aide duquel tu pourras te transporter en un instant où tu le désireras.

— Jures-tu de ne point te venger sur mes frères ou sur moi ?

— Je te le jure. »

Le Diable ayant juré, entra dans la chambre, donna la serviette, le bâton et le manteau merveilleux, cabriola tout à son aise, et encore une fois disparut par la cheminée.

Le lendemain, Richard, Pierre et Jean quittaient le château emportant avec eux les cadeaux du Diable.

A peine arrivés dans le parc, ils entendirent un grand bruit, la terre trembla, et ils virent le Château du Diable s'écrouler tout d'une pièce.

A une lieue de là, Richard proposa à ses frères de faire l'expérience de la baguette, du manteau et de la serviette du Diable, pour s'assurer si celui-ci ne les avait pas trompés.

Il prit la serviette, la déplia sur le gazon et commanda :

— « Par la vertu de ma serviette, j'ordonne qu'un délicieux déjeuner se trouve servi sur l'heure en cet endroit. »

Ce qui se trouva fait aussitôt. Après avoir bien

bu et bien mangé, Jean prit la baguette et dit :

— « Par la vertu de mon bâton, je commande que nos poches se trouvent remplies d'or sur l'heure. »

Les trois frères se virent obligés de jeter nombre de pièces d'or qui les chargeaient tellement qu'ils ne pouvaient se lever.

Puis s'enveloppant tous trois du manteau, ils s'écrièrent :

— « Par la vertu de notre manteau, nous demandons à être transportés à Paris, en France. »

Ils y furent aussitôt. Ils entrèrent dans un hôtel, se firent servir à boire et sortirent dans la ville.

On entendait le bruit des trompettes et des tambours : c'étaient les officiers du roi de France qui annonçaient par toutes les rues que celui-ci donnerait sa fille en mariage et la moitié de son royaume à celui qui, en une heure, pourrait apprêter un festin splendide pour cinq cents ambassadeurs étrangers qui venaient d'arriver au palais.

— « C'est ce qu'il nous faut, » s'écria Richard, « je vais prendre la serviette magique et j'irai trouver le roi. »

Il retourna à son hôtel, y prit la serviette du

Diable, et courut au palais du roi. Les gardes voulurent l'empêcher de passer ; mais quand il leur eut dit qu'il voulait parler au roi, ils le conduisirent en présence de ce dernier.

— « Que veux-tu ? » lui dit le roi.

— « J'ai entendu par hasard ce que vos officiers viennent d'annoncer par la ville, et je viens préparer le dîner demandé, si toutefois vous me renouvelez la promesse de me donner la main de votre fille et la moitié de votre royaume.

— Je te le promets. Mais comment comptes-tu t'y prendre ?

— Que vous importe ! Montrez-moi la salle du festin. »

Le roi la lui indiqua, et Richard s'y enferma.

Ayant pris sa serviette, il l'étendit sur le sol et dit :

— « Par la vertu de ma serviette, je commande qu'un dîner de cinq cents couverts, le plus beau qu'il soit possible d'imaginer, se trouve servi à l'instant. »

Il avait à peine achevé que tout se trouva préparé pour la réception des ambassadeurs. Le roi fut tout surpris :

— « Tu as rempli toutes tes obligations, » dit-il

au soldat, « il ne reste plus qu'à tenir les miennes. Je vais appeler ma fille; le mariage se fera demain, quand les envoyés du roi d'Angleterre seront repartis. »

La princesse arriva et emmena Richard dans sa chambre. En montant l'escalier qui y conduisait, la fille du roi voulut savoir comment Richard s'y était pris pour se tirer si vite d'embarras.

— « Cela m'a été bien facile. Voici une serviette qui, sur mon désir, sert à boire et à manger. »

Et Richard montra la serviette à la princesse qui s'en empara. Il voulut la lui reprendre, mais la fille du roi se mit à appeler :

— « Au secours ! Au secours ! on me fait violence ! »

Les gardes accoururent et emmenèrent Richard dans une autre tour où ils l'enfermèrent.

Ses frères, ne le voyant pas revenir, le crurent mort.

Quelque temps après, les officiers du roi annoncèrent de nouveau par la ville de Paris que leur maître donnerait sa fille et la moitié de son royaume à celui qui lui fournirait assez d'or pour payer la rançon de son fils, prisonnier du roi de Prusse.

Jean prit sa baguette merveilleuse et se présenta au palais du roi. On le fit entrer dans une vaste salle contenant une foule de sacs qu'il fallait remplir d'or pour payer la somme demandée.

Le jeune homme prit son bâton et dit :

— « Par la vertu de mon petit bâton, je commande que ces sacs soient remplis de louis et de pistoles. »

La baguette, comme toujours, fit son devoir.

Le roi présenta sa fille au jeune homme et lui dit qu'il pourrait l'épouser le lendemain.

La princesse, ainsi qu'elle l'avait fait à Richard, dit à son fiancé :

— « Venez visiter mes appartements avec moi. Vous ne vous en repentirez pas, je vous l'assure.

— Soit ! dit le jeune homme, qui ne se doutait de rien. »

La princesse voulut voir le bâton magique et s'en saisit dès que Jean le lui eut montré.

— « Rendez-moi ma baguette, ou je vous jette par la fenêtre ! » s'écria Jean.

— « Au secours ! Au secours ! La garde ! » cria la jeune fille.

Et avant que le soldat eût pu se défendre, il fut

saisi, lié, garrotté et jeté dans la prison où déjà se trouvait son frère Richard.

Pierre restait seul. On annonça une troisième fois par la ville que le roi donnerait sa fille et la moitié de son royaume à celui qui pourait le transporter en peu de temps chez un roi qui demeurait dans un pays fort éloigné.

Pierre, qui n'avait pas vu revenir ses deux frères, se promit d'aller au palais et de prendre ses précautions.

Il examina fort attentivement les alentours du château du roi et alla se présenter à la porte. On le fit entrer.

Il s'enveloppa avec le roi dans le manteau qu'il avait obtenu autrefois dans le *Château du Diable*, et dit :

— « Par la vertu de mon manteau, je commande que nous soyons transportés en un instant dans le palais du roi aux douze chevaux de feu. »

Et aussitôt ils furent arrivés dans le palais demandé.

Après avoir rendu visite au prince du pays et s'être entretenu quelque temps avec lui, le roi voulut revenir dans son pays. Pierre prit le manteau

et revint le soir même en France dans la ville de Paris.

Le jeune homme n'eut rien de plus pressé que de dire au roi :

— « Eh bien ! me donnez-vous votre fille ? »

Le roi lui répondit :

— « Elle va venir te trouver. Vous pourrez vous marier dans une heure. En attendant que je donne les ordres pour la cérémonie, tu pourras visiter le château avec ma fille. »

La princesse arriva et emmena le jeune homme dans sa chambre. Puis elle s'empara du manteau merveilleux.

Lorsque Pierre voulut le lui reprendre, elle appela la garde. Mais Jean, qui était fort agile, sauta par une fenêtre dans la cour du palais et se cacha dans le bûcher.

On le chercha en vain toute la journée, il fut impossible de le trouver.

Le soir venu, Pierre sortit de sa cachette et pénétra dans le jardin du roi. Ayant aperçu de belles poires sur l'un des arbres du jardin, Pierre grimpa le long du poirier et alla cueillir des fruits. Il remarqua que l'arbre portait deux sortes de poires, des grosses et des petites. Il en prit des

deux espèces, en remplit ses poches et descendit.

Mais quelle ne fut pas sa surprise lorsque, ayant mangé l'une des grosses poires, il vit son uez s'allonger subitement de six pieds... Il continua néanmoins sa collation et mangea des petites poires. Son nez revint à sa longueur ordinaire. Voyant de quelle utilité ces fruits pouvaient être pour lui, il n'en mangea plus et s'en alla. Des maçons construisaient une muraille; ils demandèrent au jeune homme pourquoi il passait à une heure si avancée; mais il leur répondit qu'il venait de parler au roi et ils le laissèrent sortir.

Le lendemain, il y avait grande fête au palais. Une des suivantes de la princesse se mariait. Pierre l'ayant appris se déguisa de son mieux et se rendit au château pour y vendre les poires qu'il avait cueillies. On présenta les fruits au moment du dessert. Chacun était ravi de voir de si belles poires, et il n'en resta bientôt plus. Aussi le nez de tous les invités s'allongea-t-il de six pieds.

La fille du roi ayant mangé deux poires, se vit avec un nez long de deux toises !

Un médecin fut appelé. Il jugea nécessaire de couper cette espèce de queue. Une vieille femme

mourut pendant l'opération et personne ne voulut se laisser couper le nez.

Pierre se présenta et s'offrit de guérir la princesse si le roi voulait lui rendre ses deux frères, la serviette, le bâton et le manteau merveilleux.

De plus, il réclama la main de la fille du roi et la moitié de la France. Le roi fut très heureux d'accepter.

Pierre guérit la princesse et les autres invités, grâce aux petites poires qu'il avait pris soin de conserver. Il épousa la jeune fille le jour même et vécut dès lors fort heureux avec son père, ses frères et les nombreux enfants qu'il eut par la suite.

Quant au bâton, au manteau et à la serviette rapportés de la Maison du Diable, je ne sais ce qu'ils sont devenus. Si un jour je l'apprends, je vous en ferai part.

(Conté le 6 janvier 1878, par M. Alfred Haboury, d'Acheux [Somme]).

Cf. le conte de Campbell : *Les Trois Souhaits* dans *West Highlands Popular Tales*, ou le premier épisode se retrouve à peu près semblable : Château abandonné, repas, chambre avec lits. Seulement le diable est remplacé par trois grandes filles rouges qui viennent se coucher avec les jeunes gens. Après trois

jours, elles leur donnent une bourse, une nappe et un sifflet merveilleux. L'épisode de l'enlèvement des objets magiques par la princesse y est aussi presque semblable. De même pour le poirier devenu pommier dans le conte cité. Au lieu de faire allonger ou raccourcir le nez, ces pommes font pousser des cornes de cerf que d'autres font disparaître. Dans un conte picard que j'ai publié dans la *Romania,* t. VIII, p. 243 : *La Bague magique*, grâce à la formule *Dominus vobiscum* et à la bague, le nez s'allonge d'un pouce pour se raccourcir d'un demi-pouce avec la formule *Et cum spiritu tuo.* Dans un conte de Grimm : *Le Krautesel*, le héros trouve une salade qui a le privilège de métamorphoser en âne. Une version de ce dernier conte, *L'Arbre au Nez*, offre l'épisode de la pomme allongeant démesurément le nez d'un pauvre soldat. Nombre de contes érotiques se rapprochent de ces contes. Cf. également : Müllenhoff, *Le Ruban bleu* ; Carit Etlar, *Les Exploits de Svend*; Loys Brueyre, *Contes populaires de la Grande-Bretagne*, p. 138; Gubernatis, vol I, p. 182, 288, etc., etc., et toutes les variantes qu'a données M. Cosquin dans la *Romania*, à la suite de son conte lorrain : *La Bourse, le Sifflet et le Chapeau.*

VII

LES TROIS DONS DU SORCIER ET LA FÈVE MAGIQUE

Un pauvre homme avait la mauvaise habitude de dépenser tout son gain au cabaret. A peine avait-il reçu le prix de son travail de la quinzaine, qu'il n'avait rien de plus pressé

que d'aller à l'auberge et de boire pendant huit jours. C'est que de ce temps-là l'eau-de-vie et la bière étaient à meilleur prix que de nos jours.

Une fois donc, il arriva qu'en sortant de l'auberge sans un sou vaillant, le pauvre ivrogne fit rencontre d'un magicien qui lui fit cadeau d'un âne merveilleux en échange d'une pipe de tabac.

— « Quand tu diras à ton baudet : âne, fais-moi vite beaux écus luisants, il t'en donnera tout autant que tu le désireras au lieu de crottin. Ne dis ton secret à personne, surtout : on pourrait t'enlever ton âne, et dame ! alors, adieu les écus d'or. »

L'ivrogne remercia du mieux qu'il put le magicien et s'en alla, non pas à sa maison, comme vous pourriez le penser, mais à l'auberge, après avoir toutefois demandé quelques beaux écus à son âne, qui ne se fit pas prier.

En arrivant à l'auberge :

— « Femme, » dit l'ivrogne, « servez-moi une bonne bouteille de vin et un dîner de seigneur ! J'ai de l'argent pour vous payer, allez ! Hâtez-vous, car je meurs de soif et de faim !

— Montrez votre argent auparavant, sinon je ne vous sers ni à boire ni à manger.

— Voilà, voilà, ma bonne femme, et des écus neufs encore ! »

Et ce disant, le paysan jeta sur la table une pleine poignée des beaux écus que lui avait fournis son âne. L'aubergiste écarquilla les yeux et, sans en demander davantage pour le moment, prépara le dîner commandé. Pendant ce temps, notre ivrogne conduisait son âne à l'écurie en recommandant au valet de cour de ne pas dire à son âne : « Baudet, fais bien vite de l'or et de l'argent. »

Mais le baudet avait entendu cette dernière phrase et s'était mis à répandre sur le sol de l'écurie un beau boisseau d'écus et de pistoles.

Le valet était revenu et avait vu les écus sur la paille de l'écurie.

— « Ah ! ah ! » se dit-il. « Il paraît que cet ivrogne a rencontré un magicien sur son chemin. Fort bien ; je vais avertir ma maîtresse. Nous avons ici un vieux baudet rétif qui fera bien notre affaire. Nous mettrons cet âne à la place de celui-ci, et l'ivrogne n'y verra que du bleu. »

Le valet alla trouver sa maîtresse, lui rapporta ce qu'il venait de voir dans l'écurie et lui communiqua son projet, qui fut aussitôt adopté et mis à exécution.

Le paysan fit un copieux dîner, but encore mieux qu'il ne mangea, paya, prit l'âne et retourna chez lui passablement gai.

— « Hé ! femme, » dit-il en rentrant, « notre misère est terminée pour tout de bon. A partir de ce jour, nous sommes heureux comme des rois. Je pourrai aller au café tout autant que cela me fera plaisir, et tu pourras t'acheter de beaux bonnets, des robes comme celles de la fermière. Je...

— Assez, ivrogne de malheur ! Tu me feras mourir de chagrin et de misère ! Tu...

— Femme, vois ce baudet ; je vais lui dire quelques mots et il nous donnera de beaux écus tout neufs :

— Ane, donne-moi vite de beaux écus... Baudet, allons !... Mais quoi ! tu fais le difficile ! Tiens ces quelques coups de bâton te mettront peut-être à la raison... »

Et le paysan furieux frappait sur le pauvre âne qui, pas plus que la femme, ne comprenait rien à tout ce discours.

Le baudet se mit à ruer et à faire tout autre chose que n'en attendait l'ivrogne. Celui-ci vit bien alors qu'on l'avait volé à l'auberge et que ce n'était pas là l'âne que lui avait donné le magicien.

Mais, que faire ? Il était pauvre et ne pouvait obtenir justice. Il dut donc se résigner à se taire.

Le lendemain, le paysan rencontra à nouveau le magicien :

— « Eh bien ! l'ami, comment se porte ton baudet ? T'avais-je menti, hier ? Mais tu m'as l'air bien triste...

— Oh ! oui, je me suis laissé prendre le baudet, et je suis pauvre comme devant. »

Le magicien se fit conter l'histoire de cette mésaventure et, moyennant une deuxième pipe de tabac, fit présent au pauvre diable d'une petite table merveilleuse fournissant un « dîner impérial » au commandement du possesseur.

Le paysan, bien joyeux, plaça la table sur le gazon et s'écria :

— « Dîner impérial ! »

Un excellent dîner se trouva prêt en un clin-d'œil.

— « Eh bien ! » se dit l'ivrogne, « je vais montrer à cette maudite aubergiste que j'ai plus d'une corde à mon violon. Je vais aller à l'auberge commander à dîner ; et puis, quand tout sera prêt, je jetterai le tout par la fenêtre et je commanderai :

— « Cuisine impériale ! Bien malin sera celui

qui réussira à m'enlever la table magique! »

Notre homme fit comme il venait de le dire. Mais il but par trop du vin de la « Cuisine impériale » et ne tarda pas à s'endormir.

L'aubergiste avait été étonnée, comme bien vous le pensez, de voir le paysan jeter le dîner par la fenêtre et s'en faire servir un autre à l'aide de la petite table.

Dès qu'elle vit l'homme endormi, elle enleva la table merveilleuse et la remplaça par une autre en tout semblable ; de sorte qu'à son réveil, le paysan prit la fausse table et se fit battre en rentrant à la maison, lorsqu'il voulut montrer à sa femme la fameuse « Cuisine impériale. »

— « Encore volé! C'est trop fort. Cette fois, si par hasard je rencontre le magicien et qu'il me donne quelque chose, je jure bien de ne plus me laisser voler. »

Le lendemain, il revit le magicien qui, informé du nouveau tour joué par l'aubergiste, donna à l'ivrogne une chèvre blanche à longues cornes.

— « Tu vas retourner à l'auberge ; tu appelleras la maîtresse de la maison et le garçon d'écurie et tu les enfermeras avec toi et ta chèvre. Puis tu diras : « Chèvre, fais ton devoir ! » Et la chèvre

frappera tes deux voleurs. Tu as compris ; hâte-toi. Demain, à cette heure, tu me diras ce qui est arrivé. Adieu ! »

Le magicien s'éloigna et le paysan retourna à l'auberge.

— « Hé ! la femme ! Hé ! le valet d'écurie ! » s'écria-t-il en arrivant. « Venez ici que je vous paie à boire. J'ai de l'argent aujourd'hui. Allons, qu'on se hâte ! »

La femme et le valet étaient à peine dans la salle, que l'ivrogne en fermait la porte et commandait :

— « Chèvre, fais ton devoir ! »

La femme et l'homme, frappés à coups redoublés par la chèvre, se mirent à crier, puis à implorer le secours du paysan qui semblait ne pas entendre.

— « Nous vous rendrons votre âne et votre table. Mais, pour Dieu ! faites cesser votre chèvre ou elle nous fera mourir.

— Fort bien ; vous, valet, allez me chercher mon âne et ma table, et vous, femme, restez ici. Allons, chèvre, cesse de frapper ! »

Le valet se hâta de rendre l'âne et la table magique ; notre homme put rentrer à la maison avec

les dons du sorcier et faire un excellent repas avec sa femme et ses enfants.

Le lendemain, il retrouva le magicien qui lui donna pour dernier cadeau une fève merveilleuse qui, plantée plus tard dans la cheminée, s'éleva jusqu'au ciel et permit au paysan de monter au Paradis avec sa femme et ses enfants.

(Conté en 1878, par Constant Vasseur, de Rossignol [Somme], alors élève du pensionnat Breuval, à Mailly-de-la-Somme).

Cf. *Talapautau*, conte du Barrois, recueilli par M. Emm. Cosquin (*Romania*) et publié en 1876; voir les remarques de M. Cosquin à la suite de ce conte; celles du n° 36 de la *Collection Grimm*, de R. Kœhler, sur le conte sicilien n° 52 de la *Collection Gonzenbach*; le n° 29 des contes siciliens de Pitrè et les remarques ; les contes siciliens n°s 7 et 12 de la *Collection Comparetti* (*Novelline popolari italiane*), 1875 ; un conte grec de Simroch, *Deutsche Märchen*, 1864, app. n° 1 ; un conte catalan du *Rondallayre* de M. Maspons, 3e partie, 1875, p. 31 ; les contes russes de Gubernatis, *Zool. myth.*, t. II, p. 262 ; *Le Novelline di Santo Stefano di Calcinaia,* 1869, n° 21 renferme un conte toscan de Gubernatis semblable; Henry Carnoy, *Contes picards*, dans la *Romania*, t. VIII, n° 30 : *Jean à la Tige d'Haricot*, et quantité de contes similaires de tous pays dont l'énumération serait par trop longue.



VIII

JEAN LE MALIN ET SON SEIGNEUR

Jean le Malin — son nom vous l'indique — n'était pas un nigaud ; mais ses deux frères, nommés Pierre et Jacques, à ce qu'on m'a dit, n'avaient pas trop d'esprit et faisaient le désespoir de leur mère qui, à son lit de mort, leur partagea les six liards qui lui restaient en leur recommandant de suivre toujours, et en tous points, les conseils de leur frère Jean le Malin.

Quand la bonne femme fut morte, ses enfants l'ensevelirent décemment et la firent enterrer en terre sainte. A la suite de cette cérémonie, Jean le Malin réunit ses deux frères pour s'entendre avec eux sur la façon dont ils s'y prendraient pour gagner leur vie.

Jacques resta à la maison avec Jean, et il fut convenu que Pierre partirait le jour même pour se louer dans une ferme ou dans un château des environs, et qu'au bout d'un an et un jour, Jacques irait le remplacer, puis ce serait le tour de

Jean le Malin quand l'année de Jacques serait accomplie.

Tout ceci bien convenu, Pierre prit son bissac, y plaça du pain et une bouteille de cidre, et, le bâton de voyage à la main, il quitta ses deux frères et alla par toutes les fermes et par tous les châteaux demander de l'ouvrage.

Après huit jours de marche, il arriva dans un pays où il vit le plus beau château du monde.

Tout émerveillé, Pierre n'osait franchir la grille du château, quand le seigneur, qui se promenait en ce moment, apercevant un étranger, lui demanda ce qu'il désirait.

— « Monsieur, je viens de bien loin dans l'intention de me louer pour un an dans ce château ou dans un autre.

— Je suis le maître du château ; tu ne saurais mieux t'adresser. Il ne s'agit que de s'entendre sur tes gages. Combien désires-tu par année ?

— Deux cents francs.

— C'est entendu, à cette condition toutefois que celui de nous deux qui se fâchera le premier se verra couper l'oreille par l'autre.

— Convenu, convenu ! » s'empressa de dire Pierre, qui pensait bien pouvoir ne jamais se fâcher.

Le lendemain, le seigneur dit à son nouveau serviteur d'aller conduire les vaches au pâturage et de revenir déjeuner exactement à dix heures.

Pierre fit ce qui lui avait été commandé et revint à l'heure indiquée.

— « Ah ! te voilà rentré, Pierre ? lui dit son maître ; c'est fort bien, mais tu ne déjeuneras pas aujourd'hui. »

Pierre trouva ce système fort singulier et il eut bien envie de se fâcher ; mais..... il tenait à son oreille, qu'il ne tenait point du tout à donner au prix d'un déjeuner.

Le lendemain, ce furent des cochons que l'on donna à conduire au domestique, en l'invitant, comme la veille, à revenir encore exactement à déjeuner pour dix heures.

A son retour, le seigneur lui dit que son bon plaisir était qu'il se passât de déjeuner.

Pierre ne dit rien encore.

Mais comme pareille chose se renouvela le troisième jour, Pierre n'y pouvant plus tenir, se fâcha tout de bon.

— « Ah ! tu te fâches, Pierre ! Tu oublies nos conventions. Approche que je te coupe l'oreille. »

Pierre dut se résoudre à se laisser couper l'o-

reille. Il en avait assez de servir un pareil maître, et, craignant de se voir couper l'oreille qui lui restait, il préféra quitter le château et se hâta de retourner dans son pays conter sa mésaventure à ses deux frères.

Jacques se moqua beaucoup de son frère et, se croyant plus malin que lui, il prit son bâton, son bissac et prit la route du château. Il y arriva au bout de huit jours.

— « Que veux-tu ? lui demanda le châtelain.

— Du travail pour un an comme valet de cour ou valet de charrue.

— Quels gages désires-tu ?

— Cinq cents écus l'an.

— Convenu. Mais tu connais mes conditions ?

— Non.

— Eh bien ! les voici : Celui de nous deux qui se fâchera le premier aura l'oreille coupée.

— Entendu.

— Entendu. »

Jacques conduisit le lendemain les bœufs et les vaches au pâturage et revint, comme on le lui avait dit, déjeuner à dix heures.

— « Mon ami, lui dit le seigneur, tu te passeras de nourriture aujourd'hui : c'est mon idée à moi.

— Mais, mon maître, je ne puis rester ainsi sans manger...

— Tu te fâches, Pierre ?

— Non, non ; mais, enfin...

— Quoi ?

— Oh ! rien, rien ! »

Le deuxième jour, le troisième et le quatrième, Jacques se passa de toute nourriture. Mais le cinquième au matin, il se mit fort en colère et eut l'oreille coupée.

Il revint bien triste et bien *monneux* (l'air bien sot) retrouver ses frères.

— « Comment, toi aussi, tu t'es fait couper l'oreille ? Il faudra donc qu'à mon tour j'aille trouver ce maudit châtelain pour le mettre à la raison ! Tenez, restez ici ; je vous promets d'être de retour dans un an et un jour, rapportant l'oreille de ce méchant seigneur, » leur dit Jean le Malin, qui prit son bâton, son bissac et partit.

Le soir du huitième jour, il arrivait à la porte du château et demandait à parler au maître.

— « Que veux-tu ? lui dit celui-ci.

— Que vous me preniez à votre service.

— C'est bien. Mais que demandes-tu par an ?

— Cinq cents pistoles.

— A propos, connais-tu mes conventions ?

— Non.

— Eh bien ! celui de nous deux qui se fâchera le premier aura l'oreille coupée par l'autre.

— Et c'est tout ?

— C'est tout.

— Alors, je suis votre homme, et j'accepte.

— C'est bien. Demain matin tu mèneras mes quarante bœufs au pâturage et tu reviendras à dix heures pour le déjeuner. »

Jean le Malin s'enquit aussitôt d'un marchand de bœufs, l'alla trouver et lui proposa la vente, à moitié prix, de quarante bœufs superbes.

Vous pensez bien que le marchand s'empressa d'accepter le marché dans de telles conditions.

Le lendemain matin, Jean le Malin prit les bœufs et, les poussant devant lui, les conduisit au pâturage. Le marchand vint le trouver, lui compta une forte somme d'argent et emmena les bœufs, après avoir laissé une des queues au vendeur, qui l'avait expressément demandé.

Quand Jean le Malin eut vu le marchand et ses bœufs disparaître au loin dans la vallée, il monta sur un arbre et, tenant la queue du bœuf par le bout, il appela de toutes ses forces :

— « Ohé ! ohé ! mon maître, mon maître ! Au secours ! je n'en puis plus !... »

Le château n'était pas loin et le seigneur entendant Jean crier, vint voir de quoi il s'agissait.

— « Qu'y a-t-il donc ?

— Ah ! mon maître, quel malheur ! La *veudoise* (1) est venue et a enlevé tous vos bœufs ; j'ai réussi à en saisir un par la queue ; mais la *veudoise* était si forte que la queue du bœuf seule m'est restée dans la main. Voyez là-bas ces formes noires qui disparaissent à l'horizon, ce sont vos bœufs qui s'en vont emportés par la *veudoise*.

— Tu es un imbécile d'avoir...

— Vous vous fâchez, mon maître ?

— Si je me fâche ! Comment... Mais non, pas du tout ! »

Le seigneur et Jean le Malin retournèrent au château. Mais, arrivés là, le maître annonça à son domestique qu'il lui faudrait se passer de déjeûner pour ce jour là.

— « Fort bien, mon maître. Je me passerai bien de déjeûner aujourd'hui. Je n'ai guère appétit. »

Et Jean le Malin se rendit à l'auberge voisine,

(1) *Veudoise*, trombe, tourbillon.

où il se fit servir un excellent repas. Au dîner et au souper il fit de même.

— « Demain, tu conduiras mes cochons au marais, dit le seigneur au domestique, qui, de même que la veille, se hâta d'aller prévenir un marchand de cochons au village voisin.

— Demain, si vous le voulez bien, je vous vendrai à moitié prix trois cents beaux cochons, à condition toutefois que vous m'en laisserez les queues.

— Les queues ! mais qu'en voulez-vous faire ? Jamais on ne m'a proposé pareil marché !

— Que vous importe ? Trouvez-vous à sept heures du matin au marais avoisinant le château du seigneur, vous pourrez y prendre vos cochons. »

Jean le Malin se leva de bonne heure, sortit avec les cochons et les vendit au marchand, qui lui en donna les queues et lui paya la somme convenue entre eux.

Quand il fut parti et que Jean le Malin le jugea rentré au village, le domestique enfonça les trois cents queues dans la vase du marais par le bout coupé et alla chercher son maître.

— « Qu'y a-t-il de nouveau, Jean ?

— Ah ! mon maître, que je suis malheureux !

— Que t'est-il donc arrivé ?

— Ne m'en parlez pas ! Ces malheurs n'arrivent qu'à moi. Vos cochons se sont trop avancés dans le marais et sont en train de s'enfoncer dans la vase.

— Encore un de tour ! Maladroit, va ! »

Jean le Malin conduisit son seigneur dans le marais, et, lui montrant les queues des cochons qui sortaient de la vase, il lui dit :

— « Vous voyez combien ils vont vite à s'enfoncer. Quand je suis parti vous appeler, ils n'enfonçaient que jusqu'au ventre, maintenant ils ont de la vase par tout le corps. Tirons sur les queues, sinon, nous les perdrons tous. »

Et Jean fit semblant d'user de toutes ses forces à tirer sur une queue. Le seigneur croyant fermement que les cochons étaient dans le marais, saisit l'une des queues, fit un violent effort pour arracher l'animal du sol boueux, et, la queue cédant, tomba au beau milieu du marais.

Jean le Malin le laissa se tirer de là tout seul comme il le put. Le seigneur, barbouillé de boue des pieds à la tête, sortit du marais jurant et criant.

— « Vous êtes faché, mon maître ?

— Non, non, bien au contraire, bien au contraire ! se hâta-t-il de répondre en songeant à ses conventions avec Jean.

Comme la veille, Jean se vit refuser à déjeûner au château, et alla manger à l'auberge.

— « Tu ne te fâches donc jamais ? lui dit le seigneur étonné, au bout de quatre ou cinq jours.

— Me fâcher ? mais pourquoi donc ? Je n'en aurais aucune raison. Je ne me fâche jamais, du reste.

— Tout de même, pensait le seigneur, voilà un gars qui me ruinera, et qui pourrait bien me couper l'oreille un de ces jours, car si cela continue, je ne saurais m'empêcher de me fâcher.»

Pendant plusieurs mois, le seigneur ne donna pas d'ouvrage à Jean le Malin ; mais, par contre, il refusait de lui faire donner à manger. Jean s'en inquiétait fort peu et menait joyeuse vie, grâce à l'argent qu'il avait retiré des bœufs et des cochons du seigneur.

Un jour, tout de même, le seigneur envoya son domestique à la forêt, en lui recommandant d'y abattre un gros chêne dont il avait besoin. Jean le Malin vendit l'arbre à un charron, prit un renard, le tua, lui mit une branche de chêne dans

la gueule, et alla chercher son maître en lui disant qu'un renard était en train de dévorer le beau chêne qu'il venait d'abattre.

— « Un renard ? mais tu es fou, mon garçon !

— Mais que de non, je ne suis point fou ; suivez-moi au bois et vous serez convaincu. »

Le seigneur suivit Jean le Malin au bois, et là dut se rendre à l'évidence.

— « Encore une fois, je te dis que ces malheurs n'arrivent qu'à toi ! Tu n'es venu ici que pour me ruiner, etc...

— Tout beau, mon maître, tout beau ! Ah ça, seriez-vous fâché ?

— Non, au contraire... mais je voudrais bien que ton année de service fût finie, pour pouvoir te chasser d'ici. »

J'ai oublié de vous dire que Jean le Malin était un beau garçon. La femme du seigneur l'ayant aperçu un jour, en devint éperdûment éprise. De son côté, Jean le Malin éprouvait à peu près les mêmes sentiments pour la belle châtelaine, et il ne se fit pas faute de déclarer à celle-ci combien il l'aimait.

A partir de ce moment, chaque fois que le seigneur allait à la ville ou à la chasse, Jean le Malin

allait coucher avec la femme de son maître. On le sut bientôt par tout le château, et, comme cela arrive toujours, l'homme avait déjà des cornes de deux toises qu'il ne s'en était pas encore aperçu.

Il revint un jour plus tôt qu'on ne l'attendait, et, étant monté à l'appartement de sa femme, il en trouva la porte fermée. Il frappa, et n'entendant pas de réponse, il crut à un accident et enfonça la porte. Il resta muet d'étonnement à la vue de Jean le Malin couché avec sa femme à lui, le seigneur !

Il s'emporta contre son domestique et l'accabla de reproches.

— « Eh bien ! mon maître, vous vous fâchez ?

— Et comment veux-tu que je ne me fâche point ?

— En ce cas, permettez que je vous coupe l'oreille. »

Jean le Malin sortit du lit en chemise, prit son couteau, et coupa l'oreille du seigneur.

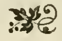
Puis il donna un rendez-vous à la châtelaine, et la nuit il s'échappa du château avec elle. Bien entendu, la femme du seigneur emportait les diamants de son mari.

Jean le Malin alla retrouver ses deux frères

Pierre et Jacques, avec lesquels il vécut fort heureux.

(*Conté en janvier 1880, par M. Bernaux Apollinaire, de Beaucourt* [*Somme*]).

Cf. *Fanch Scouarnec,* conte breton de M. Luzel, dans *Melusine* col. 465 et suiv., et les rapprochements de M. Reinhold Kœhler à la suite de ce conte; Asbjœrnsen et Mœ, *Norske Folkeeventyr*, p. 393 et 396, 2e édit.; Gonzenbach, *Sicilianische Märchen,* n° 37, p. 255; Arnason, *Icelandic Legends translated by* Powel and Magnusson, t. II, p. 552; Thorburn, *Bannu, or our Afghan Frontier,* p. 199; Kennedy, *The Fire side Stories of Ireland,* p. 74; Campbell, *Popular Tales of the West Highlands,* n° 45; Prœhle, *Märchen für Die Jugend,* n° 16; un conte italien publié dans le tome VIII du *Jahrbuch für romanische und englische Litteratur*, p. 246; deux contes de Hahn, nos 11 et 34 de sa collection de *Contes grecs et albanais*; Webster, *Basque Legends,* pp. 6 et 11; Zingerle, *Kinder und Hausmärchen aus Süddeutschland*, p. 223; Paul Sébillot, *Les Trois Balais,* p. 153; *Le Fermier et son Domestique*, p. 159 dans sa *Littérature orale de la Haute-Bretagne*; *Jean et Pierre,* publié dans la *Romania* par M. E. Cosquin; E. Morin, *Remarques sur les Contes des Gaëls*; Ortoli, *Contes corses,* etc., etc.



IX

Jean l'espiègle

Un bûcheron avait un fils nommé Jean qui, quoique âgé d'une dizaine d'années pour le moins, n'était guère plus gros que le poing et haut tout au plus de cinq ou six pouces. On l'avait d'abord surnommé Jean Pouçot ; mais comme cela le chagrinait fort et qu'il se montrait très aimable et très éveillé, les gens du village avaient cessé de le nommer Pouçot pour l'appeler l'Espiègle.

Un certain jour que le père travaillait à la forêt, Jean l'Espiègle fut chargé par sa mère d'aller au bois porter le déjeûner du bûcheron.

— « Fais bien attention, Jean ; tu es petit et tu pourrais te butter à quelque pierre du chemin ; marche avec précaution et ne renverse pas le déjeûner de ton père.

— Oh ! ne crains rien, maman. J'aurai bien soin de ne pas courir. Donne-moi le paquet d'alènes que je dois remettre au cordonnier en passant devant sa boutique. »

La mère lui donna le paquet d'alènes demandé et le grand pot de fer-blanc renfermant le déjeûner du bûcheron, et, après avoir embrassé son fils, l'envoya à la forêt.

Tout alla bien jusqu'à la sortie du village ; mais là, Jean l'Espiègle rencontra une dizaine de ses camarades et il ne put résister à la tentation de faire une partie de *racatouer* (barres) avec eux. On s'amusa beaucoup ; et après de nombreuses parties, quand Jean l'Espiègle songea à sa commission, il était déjà tard. Il lui fallait se hâter, courir par conséquent. Sa mère l'avait bien défendu, mais qu'y faire ? Jean l'Espiègle courut tout aussi vite que ses petites jambes le lui permettaient, et, pour gagner du chemin et arriver plus vite, il quitta la route et s'engagea à travers champs. Une taupinière se trouva malheureusement sur son passage; il s'y heurta et tomba sur le sol en renversant les provisions.

— « Bien, maintenant, que va dire mon père ? Il va me battre certainement et je l'aurai certes bien mérité. Si maman était là, je ne serais pas battu. Il faudrait que je me sauve avant que mon père ne s'aperçoive de l'accident... Que faire ? Ah ! une bonne idée !... Je vais mettre dans le

pot la terre de cette maudite taupinière, et je porterai le tout à mon père. »

Jean l'Espiègle joignit l'action à la parole ; puis il se reprit à courir jusqu'au moment où il se trouva près du bois.

— « Comment se fait-il, Jean, que tu arrives si tard aujourd'hui. J'avais bien peur d'être forcé de me passer de déjeûner.

— Oh ! papa, ce n'est pas de ma faute, maman a voulu t'envoyer du café au lait, mais le lait a tourné, voilà la cause du retard. Je suis pressé, je te quitte à l'instant. Adieu, papa, adieu !

— Adieu, Jean, bonjour à ta mère. »

Jean l'Espiège déposa le déjeûner du père ou plutôt ce qui en tenait lieu, sur le gazon, à une cinquantaine de pas du bûcheron, et se hâta de reprendre son chemin.

Arrivé à la maison, il se glissa inaperçu dans l'étable aux vaches et se cacha sous une botte de paille. Au bout d'un moment, il se sentit saisi par deux mâchoires et avalé par une des vaches. Il n'était guère dans une position amusante, le pauvre Jean l'Espiègle ! C'était fort difficile de se tirer de là. Il se souvint du paquet d'alènes qu'il n'avait point reporté au savetier, et, le tirant de

sa poche, il se mit à en piquer les boyaux de l'animal qui le retenait prisonnier dans son ventre.

La vache, ne comprenant rien aux piqûres qu'elle ressentait, se roula sur le sol et fit tant de bruit que la fermière la crut atteinte d'une maladie mortelle. Le boucher, appelé, déclara qu'il fallait tuer l'animal.

La vache fut tuée, la viande envoyée à la ville et les boyaux mis dans un chaudron sur le feu.

Jean l'Espiègle était toujours dans les boyaux. La grand'mère vint s'asseoir près du feu et se chauffer, tout en surveillant la cuisson des tripes.

Tout à coup, elle entendit une petite voix qui disait :

— « Ej té voi bien, mémère ! (1)
Tu coffes ten pépère. »

— « Ah ! Dieu, qu'est-ce que j'entends ? C'est comme la voix de Jean l'Espiègle que l'on croyait mort ? Certainement ; c'est lui qui revient ! Je vais prévenir ma fille ! »

La vieille femme alla chercher la mère de Jean

(1) *« Je te vois bien, grand'mère !*
Tu chauffes ton grand-père. »

et le bûcheron, et leur raconta ce qu'elle avait entendu dans le chaudron.

Jean l'Espiègle fut retiré de sa prison et vécut très heureux avec son père et sa mère.

(Conté en janvier 1878, à Mailly, par F. Vasseur, de Rossignol [Somme], élève du pensionnat L. Breuval).

X

LES FUNÉRAILLES DU CHASSEUR

Autrefois vivait un chasseur renommé qui dépeuplait toutes les forêts de son pays. Il était devenu la terreur des cerfs, des sangliers, des loups, des ours et même des lions. Aussi ces divers animaux se réunirent-ils un jour dans une grande forêt pour chercher le moyen de se débarrasser du terrible chasseur. On invita aussi le lièvre, le renard, la fouine, voire même le lapin et quelques autres bêtes dont le nom m'échappe. Et là le sanglier, roi de la forêt en l'absence du lion, empêché par une blessure que lui avait faite l'homme, son ennemi, s'assit sur

une souche de chêne et raconta les ravages du chasseur.

— « Il nous faut nous réunir demain, ajouta-t-il, et, à un moment donné, nous précipiter sur le chasseur, dont nous viendrons alors facilement à bout. Mais qui osera affronter le premier le fusil du chasseur ? »

Personne ne répondit.

— « Ce sera donc moi, je le veux bien. Du reste, j'ai la peau si dure que ce sera bien difficile pour l'homme de me tuer du premier coup. Dès qu'il aura tiré, que chacun se jette sur lui. C'est convenu ?

— C'est convenu ! jurèrent les animaux. »

Le lendemain arrivé, le chasseur aperçut le sanglier, le visa et lui tira un coup de fusil. Mais la balle glissa sur le cuir de l'animal, et ce dernier courut sur l'homme qu'il renversa. Le loup, l'ours, le renard, même la fouine, le blaireau, le lièvre et le lapin vinrent à l'aide du sanglier et eurent bientôt fait de tuer le terrible chasseur.

Ceci fait, le sanglier reçut les compliments de ses amis.

— « Mais, dit l'ours, ce n'est pas tout. Nous avons tué le chasseur, c'est fort bien. Il nous faut

faire ses funérailles avec les mêmes cérémonies qu'emploient les hommes.

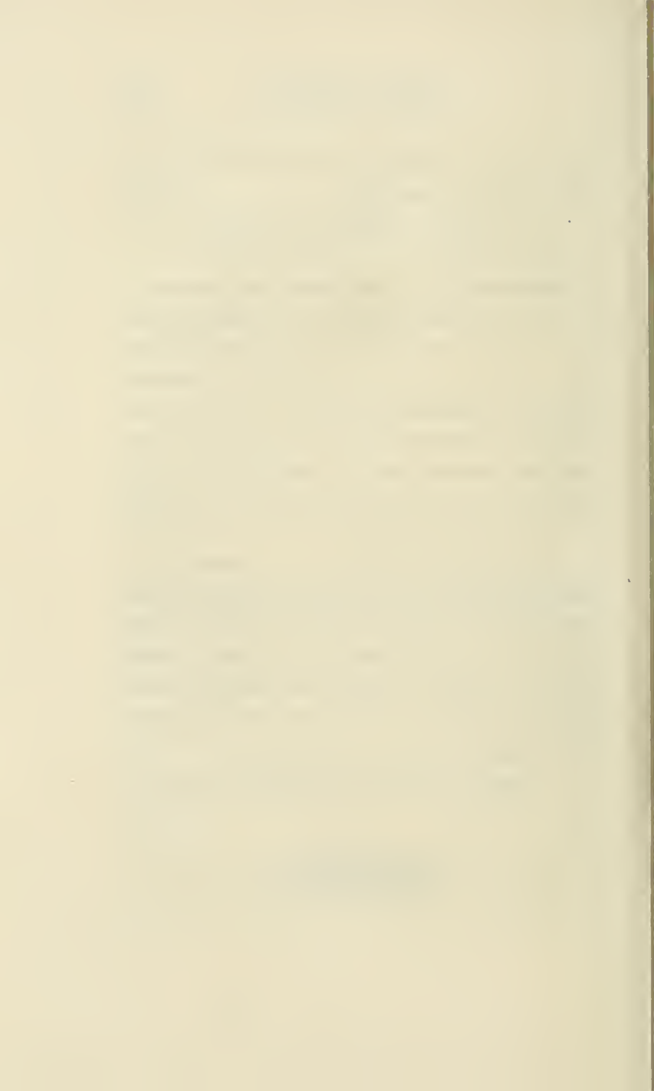
— C'est vrai ! — C'est vrai ! hurlèrent les autres animaux. »

L'ours courut à un gros chêne qu'il déracina et il en fit un cercueil pour le chasseur. Puis, la fouine s'étant chargée de la fosse, le convoi se mit en marche. Le renard marchait en tête remplissant les fonctions de curé ; le loup, devenu chantre, psalmodiait le *De profundis* ; puis le sanglier portait le mort ; le lièvre tenait le cierge mortuaire ; le lapin marchait derrière le cerf, qui pleurait à chaudes larmes.

Arrivés à la fosse, les animaux s'arrêtèrent ; la fouine descendit le corps dans le trou qu'elle avait creusé, et le renard prononça un grand sermon qui fit pleurer tous les assistants. La fosse comblée, le lièvre rejoignit son terrier en compagnie de la fouine et du lapin, et les autres bêtes rentrèrent à leur logis.

(*Conte en 1882, par Georges Charpentier, âge de neuf ans*).

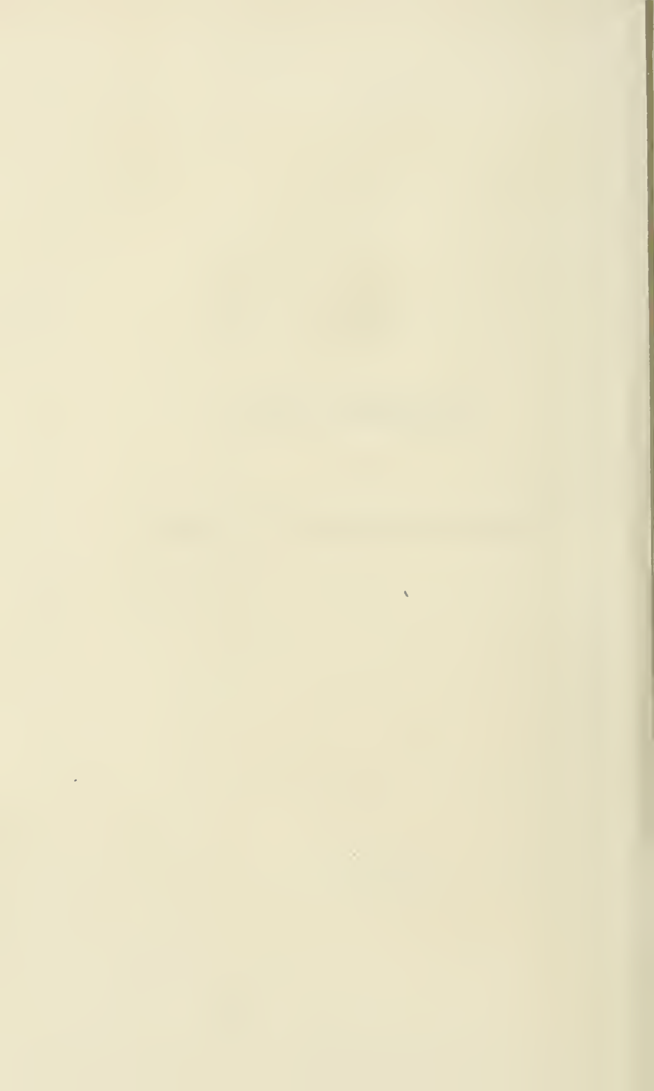




TROISIÈME PARTIE

CHANSONS ET PRIÈRES POPULAIRES

22





CHANSONS

I

LA BELLE ET LE ROSSIGNOL

Rossignol du vert bocage,
Toi qui sais si bien voler,
Va-t'en porter une lettre
A ma charmante maîtresse,
Qu'elle est dans son lit couchée.

L'orsignol (1) a pris son vol,
Au jardin d'Amour s'envole;
Sur le blanc sein de la belle,
En chantant des airs nouvelles,
La belle elle s'y réveilla.

Où sont-ils ces mauvais gens,
Qui font des chansons sur moi?

(1) *Orsignol* ou *orsignou,* rossignol.

— Oui; c'est votre amant, la belle,
Que vous croyez si fidèle,
Qui fait des chansons sur vous.

— Si c'est mon amant que j'aime,
En fera tant qu'il voudra;
Il m'a cueillé une rose,
La plus belle de toutes mes roses,
La plus belle de mon rosier.

— Si je t'ai cueillé une rose,
Elle m'a été bien chère vendue,
Elle m'a été vendue le double,
La valeur de cinq cents doubles,
La monnaie de cent écus.

— Cent écus n'est pas grand'chose;
Voilà mon honneur perdu;
Mon honneur, mon pucelage,
Pour une fille à mon âge,
Vaut bien mieux que cent écus.

(*Chanté en septembre 1882, par M. Auguste Carnoy, âgé de quatre-vingt-deux ans, à Warloy-Baillon* [*Somme*]).

Ce rôle de messager d'amour donné ici au rossignol est un thème fort commun dans la chanson populaire. Cf. à ce sujet :

E. Rolland, *Faune populaire de la France*, t. II, p. 275 : *Le Rossignol messager*, chanson des environs de Lorient ; p. 277, une chanson des environs de Bourges ; p. 278, une ronde de la Meuse et des Vosges ; p. 279, une ronde de la Charente-Inférieure. Cf. également *Le Message du Rossignol*, chanson du Velay, publiée en 1878 dans le tome VII de la *Romania*, par M. Victor Smith ; le recueil des *Poésies populaires de la France*, mss. de la Bibl. nat., 3343, fol. 65, donne une variante de cette chanson au point de vue de la rose perdue pour cent écus par la belle.

II

LES FILLES A MARIER

Voilà le mois d'avril,
Ran tan plan, tireli ;
Voilà le mois d'avril,
Il faut marier notre fille.

Laquelle marierons-nous ?
Ran tan plan, tireli ;
Nous marierons la p'tite,
Elle est la plus gentille.

Quand la grande entend çà,
Ran tan plan, tireli ;
Quand la grande entend çà,
Elle se mit à pleurer.

— Qu'avez-vous donc, ma fille?
Ran tan plan, tireli;
Qu'avez-vous donc, ma fille,
A pleurer, à gémire?

— Vous mariez ma sœur,
Ran tan plan, tireli;
Vous mariez ma sœur,
Et moi je reste fille.

— N'y pleurez pas, ma fille,
Ran tan plan, tireli;
N'y pleurez pas, ma fille,
Nous vous marierons riche.

Nous vous marierons riche,
Ran tan plan, tireli;
Avec un gros marchand d'oignons,
A six liards le quarteron.

(Chanté en 1882, par Mademoiselle Clémentine Féret, âgée de rente-sept ans, bonne chez mon père).



III

CHANSON DU MARIAGE

Sur le bord de la mer,
M'en allant promener,
J'entends le marié
Qui dit, dans son langage :
Que les garçons sont malheureux
De s'y mettre en ménage!

Pour s'y mettre en ménage,
Il faut tout acheter,
Il faut nourrir femme et enfants
Et payer des louages;
Le lendemain recommencer
Comme un apprentissage.

Le jour de mon mariage,
Ah! c'est mon plus beau jour!
Adieu, plaisirs et agréments,
Le jour que je m'engage;
Entre les bras de mon amant,
Je n'y s'rai plus volage.

Le jour de mon fiançage,
Quel habit metterai-je ?
J'y metterai mon habit noir,
Mon habit de pénitence,
Mon chapeau de même couleur,
Le cordon de souffrance.

Au bout de six semaines,
Pour moi quel changement !
— Hélas ! mon père, qu'avez-vous fait,
De m'y donner un homme ?
Il va toujours au cabaret,
Il ne fait pas sa besogne.

Pour faire son ouvrage,
Il n'a point d'agrément.
C'est un garçon carillonneur.
Ah ! mon Dieu, qu'il est drôle !
Il n'est point de meilleure humeur
Quand il touche à l'horloge.

— Allez, allez, ma fille,
Enretournez-vous-en.
Embrassez-le, caressez-le,
Montrez-lui bon visage.

Il n'ira plus au cabaret ;
Il fera son ouvrage.

(Chanté en 1882, par M. Auguste Carnoy, âgé de quatre-vingt-deux ans, à Warloy-Baillon [Somme]).

Cf. Paul Sébillot, *Le Ménage,* chanson du pays gallot, p. 280 et suiv. de la *Littérature orale de la Haute-Bretagne,* Paris, 1881, Maisonnenve et Cie.

IV

MAGNOTTE

C'était la fille du maréchal ;
On dit qu'elle est si belle !
Il s'y marie à l'âge de quinze ans
Avec un vieux vieillard de quatre-vingt-dix ans.

Le vieillard prit Magnotte par la main,
L'emmenant à l'église :
— Vois-tu, Magnotte, vois-tu tous tes parents ?
Ma chère Magnotte, ils en sont tous contents.

Le vieillard prit Magnotte par la main,
L'emmenant dans sa chambre :
— Vois-tu, Magnotte, ma chambre et mon beau [lit?
Ma chère Magnotte, t'y reposeras la nuit.

Quand c'est venu envers minuit,
Le vieillard s'y réveille :
— Dis-moi, Magnotte, dors-tu tranquillement?
Ma chère Magnotte, ça t'arrivera souvent.

Quand c'est venu au point du jour,
Magnotte elle s'y réveille :
— Hélas ! grand Dieu ! le jour qu'on s'y marie,
L'on n'y pense guère; on y dort toute la nuit !

(Chanté en 1882, par mon grand-père, M. Auguste Carnoy, né en 1800).

Cf. *Poésies populaires de la France,* tome VI, ms. n° 3343 de la *Bibl. nat.*, fol. 79, verso : *Le Mariage mal assorti,* chanson populaire de la Champagne.



V

LE MANTEAU DE L'AMANT

Par un dimanche après midi,
Je m'en fus t-aller trouver ma mie ;
Ma mie, je n'ai point su trouver
D'autre part que sur son lit qu'elle dormait.

Elle dormait là si doucement,
Sa poitrine étant découverte ;
Moi étant son fidèle amant,
N'y trouvai point la chose honnête.

Alors j'ai pris mon mantelet,
Qui était couvert de violet ;
Je lui ait fait sa couverture ;
Alors je m'en suis revenu.

La belle se n'est point éveillée,
D'autre qu'on n'ait été sorti des vêpres,
Elle aperçoit ce mantelet,
De quoi elle s'en était couverte.

Elle s'écriait de si hauts cris :
C'est le manteau de mon ami !
Ah ! si vous étiez dans ma chambre,
Je vous en prie de n'en sortir !

Pauvre fillette que je suis !
Ne suis-jou point bien malheureuse
De m'y m'être laissé endormir
La porte de ma chambre ouverte?

Ah ! si mon père était venu,
Le manteau aurait reconnu.
Mon amant aurait été la cause,
De mon père j'aurais été battue.

(*Chanté en septembre 1882, par M. Auguste Carnoy, mon grand-père, âgé de quatre-vingt-deux ans*).

VI

LA FILLE QUI TUE SON GALANT

Derrière chez nous il y a un capitaine,
Nuit et le jour qui m'entretient d'amour.
Belle, si, je vous aime et j'espère
Un jour, belle, d'avoir vos amours.

Quand l'amant eut les amours de la belle,
Ce malheureux va lui faire ses adieux.
— Adieu, amant, et puisque tu me délaisses,
J'irai vraiment te rejoindre au régiment.

La belle prit cent écus d'or à son père,
Tout droit à Paris se faire des habits.
Elle s'habilla en dragon militaire,
Rien de plus beau, la cocarde au chapeau.

Pendant sept ans, la belle suivit la troupe,
Pendant sept ans sans revoir son amant.
Elle l'aperçoit, mit ses deux pieds-t-à terre,
Et lui dit soudain : Prenons les armes à la main.

Bien résolus tous les deux de s'y battre,
Bien résolus tous les deux se sont battus.
Mais la fillette, qu'elle est encore jeunette,
Elle frappa si fort, mit son amant-z-à la mort.

Trois grenadiers, regardant la défaite,
Trois grenadiers la conduirent en prison.
. . . .
Mais le roi bon, lui accorda son pardon.

Monte à cheval comme un vrai chevalier,
Monte à cheval comme un vrai général.
Elle retourna au logis de son père,
Lui dit : Vaincu, mon amant ne vit plus.

(Chanté en 1882, par Madame E. Carnoy, ma mère, à Warloy-Baillon [Somme]).

VII

L'AMANT RETROUVÉ

En revenant de Saint-Quentin,
Passant par la Rochelle,
Tous les nouvelles que j'ai reçus,
C'est ma maîtresse qu'elle n'm'aime plus.

Je me suis t-en allé promener
. . . .
Tout le long du bois,
Où ma maîtresse elle est aussi.

Je lui découvre mon chapeau,
Lui tire ma révérence :
— Est-il bien vrai de ce qu'on m'a dit,
Que vous alliez t-avoir un mari ?

— Ah ! oui, oui, me dit-elle,
Malheureuse journée,
On fait dimanche mon premier ban,
N'y viendrez-vous pas mettre empêchement ?

— Empêchement n'y mettrai pas,
Je vous laisserai dans l'embarras.
Empêchement n'y mettrai pas,
Je vous laisserai dans l'embarras.

— Le dimanche de grand matin,
Le curé monte en chaise (chaire) :
— Écoutez donc, petits et grands,
Je m'en vais publier des bans.

Le galant qu'il n'était pas loin
S'approchant de la chaise :
— Arrêtez là, monsieur le curé,
Je viens ici pour vous empêcher.

— Qui était donc ce galant-là,
Qui me parle de la sorte ?
— Monsieur, ce n'est point un galant,
C'est mon très cher, fidèle amant.

— Voilà sept ans que j'aime la fille,
Vrai Dieu, je l'aime encore !
— S'il y a sept ans que vous l'aimez,
Il est bien juste que vous l'eussiez (l'ayez).

(Chanté en septembre 1882, par Eugénie Darras, âgée de 72 ans, domestique chez ma mère).

VIII

LE RETOUR DU FIANCÉ

Bonjour, belle Nanette,
M'y voilà de retour,
Revenant de la guerre,
J'y viens te dire bonjour.
Je reviens, ma brunette,
  Auprès de toi,
D'une amitié sincère,
  Embrasse-moi,

— Monsieur, vous voulez rire,
Je ne vous connais pas.
Passez sans me rien dire
Et ne m'insultez pas.

Celui que mon cœur aime
  Depuis longtemps,
Viendra finir mes peines
  Dans peu de temps.

— Combien de fois, la belle,
Au fond de ce jardin,
Nous allions promener ensemble.
Cueillir les romarins.
Tu me disais sans cesse,
  D'un cœur constant :
Je serai ta maîtresse
  Et toi mon amant.

— Grand Dieu ! serait-il possible ?
Pourrais-je me tromper ?
Serais-je comme insensible ?
Pourrais-je me tromper ?
Embrasse ta maîtresse,
  Mon cher amant,
Tu bannis ma tristesse
  Et mon tourment.

— Apprends-moi donc, la belle,
Du fruit de nos amours,

S'il est vivant, la belle,
Voit-il encore le jour ?
— Il est beau comme un ange,
  Ce cher enfant ;
Il n'use plus de langes
  Depuis longtemps.

— Marche-t-il sans lisières ,
Ce beau petit garçon ?
Ressemble-t-il à son père,
Dis-moi, chère Manon ?
— Il ressemble à son père,
  C'est son portrait,
Va le voir chez ma mère,
  S'il est bien fait.

— Bonjour, ma bonne mère,
M'y voilà de retour,
Revenant de la guerre,
Je viens vous dire bonjour.
— Ah ! t'y voilà, mon gendre,
  Quel agrément !
Viens voir sans plus attendre
  Ton cher enfant.

— Très volontiers, ma mère,
Montrez-moi mon garçon.
Ressemble-t-il à son père ,
Comme elle m'a dit Manon ?
— Montez à sa chambrette,
  Tout doucement.
Il dort dans sa couchette
  Tout doucement.

— Oh ! ciel, voilà l'âge
Du fruit de nos amours ;
Il est grand pour son âge ;
Demain il sera jour.
Sortons de sa chambrette
  Tout doucement.
Il dort dans sa couchette,
  Je suis content.

(*Conté le 23 septembre 1882, par mon grand-père, M. Auguste Carnoy, âgé de 82 ans*).



IX

NANETTE LA NONNETTE

C'était un jeune canonnier,
Faisant l'amour à une brune.
Je lui ait dit plus de cent fois :
Belle aimez-moi, belle aimez-moi !
Je t'y donnerai ma ceinture,
Mon anneau d'or, ma garniture.

Le jeune canonnier un jour
S'étant habillé en nonnette,
En nonnette il s'est habillé.
Chez l'hôtesse il s'en fut aller.
C'est en disant : Bonjour l'hôtesse,
Pouvez-vous bien loger Nanette ?

— Puisque Nanette vous vous nommez,
Où est-elle votre compagnie ?
— J'ai passé dans un bois si grand,
Tant de voleurs que de bringands
M'ont tué ma compagnie.
Pour Dieu, logez-moi cette nuit.

— Entrez, entrez, belle Nanette,
Vous coucherez avec ma fille,
Vous coucherez de deux à deux.
— Ah ! oui, madame, ça vaudra mieux !
— Voici le temps de la froidure,
Nous doublerons la couverture.

Quand c'est venu pour y souper,
Nanette elle n'y veut point manger.
N'y voulant ni manger, ni boire,
Disant qu'elle était fatiguée,
Baissant la tête, fermant les yeux,
Craignant qu'on la reconnaisse.

Quand c'est venu pour y coucher,
L'hôtesse allume une chandelle.
— De chandelle, il nous en faut pas,
Car au couvent n'en usons pas ;
De chandelle il nous faut guère,
Car au couvent n'en usons guère.

Quand c'est venu envers minuit,
La jeune hôtesse elle se réveille
En disant : Nanette, qui étiez-vous ?
Je n'y puis dormir auprès de vous.

Je crois vous n'êtes point fille, Nanette.
Vous me parlez trop d'amourettes.

— C'est votre amant, la belle,
Vous l'ai-j'ou t'y point toujours dit,
Que je vous aurais à mon loisir ?
A mon loisir, belle de grâce,
Permettez-moi que je vous embrasse !

Quand c'est venu au point du jour,
Belle Nanette elle s'y réveille,
Prend son manteau dessus son bras.
— Adieu, l'hôtesse, ah ! je m'en vas :
Votre fille elle n'est plus pucelle,
J'ai passé la nuit avec elle.

(*Chanté en septembre 1882, par M. Auguste Carnoy, âgé de 82 ans, à Warloy-Baillon* [*Somme*]).

Cf. *Le Voltigeur Nannette*, chanson populaire du Nivernais, fol. 301, verso, du t. VI des *Poésies populaires de la France*, ms. 3343 de la Bibliothèque nationale.



X

LE RENDEZ-VOUS MANQUÉ

Les garçons de chez nous, ils y font bien les drôles,
Nuit et le jour ne faisant que penser
D'aller voir leur maîtresse, le soir après souper.

Le galant il s'en va, frappe à la porte de sa maî-
[tresse :
— Ouvrez, ouvrez, ma mie, si vous m'aimez,
Vous êtes à la chaleur, et moi à la gelée.

— Allez vous promener sur le bord de la mer,
Vous reviendrez à l'heure de minuit,
Papa sera couché, maman sera endormie.

Le galant il s'en va faire un tour dans la ville.
Rencontra ses camarades. Camarades, leur dit :
— Je viens de voir ma mie, cette fois elle m'a pro-
[mis.

La belle n'étant pas loin entendit ce discours.
— Sainte-Vierge Marie, empêchez-moi d'aimer
Un amant si volage qui ne peut se cacher.

Le galant il s'en va, frappe à la porte de sa maî-
[tresse :
— Ouvrez, ouvrez, ma mie, si vous m'aimez,
Il est minuit sonné, l'avez-vous écouté ?

— Si t'avais été secret comme un amant doit l'être,
T'aurais passé la nuit entre mes bras !
Mais là, je te jure, sur ma foi, jamais tu n'm'y
[retiendras.

(*Chanté en 1882, par M. Th. C. Carnoy, de Warloy-Baillon* [*Somme*]).

Cf. Smith. *L'Indiscret puni*, dans la *Romania*, t. VII.

XI

LA MEUNIÈRE ET LE GALANT

Belle meunière, en passant par ici,
Ne suis-je t'y pas éloigné d'Italie ?
— Si vous cherchez après un cœur,
Allez ailleurs, ça sera votre meilleur.
Allez, passez votre chemin,
Allez tirer au lièvre et au lapin.

— Meunière, si tu veux venir avec moi,
Nous chasserons ensemble dans ces bois.
Nous chasserons caille et perdrix,
Et de petits pigeons ramiers.
Nous chasserons nuit et le jour ;
Ce sera pour y faire l'amour.

. . . .

Je n'ai jamais pris dans ma main
Sinon que du grain pour moudre en mon moulin.
Quoique en étant la fille d'un bon meunier,
Moi c'est mon véritable métier.

. . . .

Je n'ai jamais bu que de l'eau,
Car du vin sûr fait troubler mon cerveau.
Ayant perdu le sens et la raison,
L'occasion peut faire le larron.

(*Chanté par M. C. Carnoy, âgé de 47 ans, à Warloy-Baillon* [*Somme*]).

Cf. la chanson complète dans le t. VI des *Poésies populaires de la France,* fol. 121, et intitulée de même comme ronde des Ardennes, ms. 3343 de la Bibliothèque nationale.

XII

LA BELLE ET LE DRAGON

Dites, ah ! saint Pierre, ça m'fait pitié
De voir tout' les jeunes filles pleurer ;
Ils pleurent leur pucelage
Que les dragons ont pris ;
Ils ont laissé pour gage,
Un petit canonnier.

— Adieu, la belle, ah ! je m'en vas,
Puisque mon régiment s'en va ;
Je m'en vais à Compiègne
Rejoindre mon régiment.
Si tu deviens enceinte,
La belle tu m'écriveras.

— Enceinte, ah ! je la suis aussi,
Car je suis prête d'accoucher,
Nous la laisserons à ma mère,
Le petit innocent ;
Va, j'irai te rejoindre
A ton beau régiment.

— La belle, ah! si tu m'en croyais,
Dans ton pays tu resterais.
Le sort viendra peut-être,
Quelques pauvres nigauds,
Qu'ils seront assez bêtes
Pour prendre ce fruit nouveau.

— Quand je vivrais encor cent ans,
Jamais l'dragon n'sera mon amant;
Il a gâté ma taille,
A pâli mes couleurs,
Et moi, pauvre fillette,
Qu'a perdu son honneur!

— Si ton honneur elle est perdue,
La belle, c'est que tu l'as bien voulu.
Tu n'avais qu'à me suivre
Partout, de pas à pas;
T'aurais encor, la belle,
Tous tes brillants appas.

(*Chanté par M. J. B. Delacroix, à Warloy* [*Somme*]).

✠

XIII

LA FILLE QUI TUA SON ENFANT

C'est en cueillant la violette,
C'est en cueillant la violette,
Qu'elle a perdu ses amourettes.

. . . .
. . . .
. . . .

Le fils du roi vint à passer *(bis)*,
— Où est-elle cette prisonnière ?
L'on dit partout qu'elle est si belle.

— Viendrez demain, nous la verrons *(bis)*,
Nous la verrons sur un échelle,
Que le bourreau sera derrière.

Montée jusqu'au troisième chevron *(bis)*,
Elle s'y retourne de derrière elle ;
Elle aperçoit sa pauvre mère :

— Ma mère, çà n'vous fait-y point d'peine *(bis)*,
D'avoir élevé une fille si grande,
Devant vos yeux, de la voir pendre ?

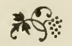
— Ma fille, nous avons de l'argent *(bis)*,
Nous en donnerons à la justice,
Ce sera pour te sauver la vie.

— Ma mère, d'argent il n'en faut pas *(bis)*,
Car toute fille qui a fait la folie,
Il est bien juste qu'elle soit punie.

Ma mère, j'ai t'encore une sœur *(bis)*,
Ah ! de grâce, prenez-y bien garde,
Car les gendarmes en veulent à elle !

Allez vous-en dans ce grand bois *(bis)*,
Dessous cette épine fleurie,
Vous entendrez l'enfant crier.

(*Chanté en septembre 1882, par Madame E. Carnoy, âgée de quarante-et-un ans, à Warloy-Baillon* [*Somme*]).



XIV

L'ANE MARTIN

La p'tite Marianne va au moulin *(bis)*,
C'est pour y faire moudre son grain *(bis)*.
Elle monta sur son âne.
La p'tite mam'zelle Marianne,
Elle monta sur son âne Martin
Pour aller au moulin.

Le meunier la voyant venir *(bis)*,
De dire ne put se retenir *(bis)* :
Attachez-là votre âne,
La p'tite mam'zelle Marianne.
Attachez-là votre âne Martin
A la queue du moulin.

Pendant que le moulin tournait *(bis)*,
Le meunier la belle caressait *(bis)*.
Le loup a mangé l'âne,
La p'tite mam'zelle Marianne,
Le loup a mangé l'âne Martin
A la queue du moulin.

Son père la voyant revenir *(bis)*,
De dire ne put se retenir *(bis)* :
Ce n'est pas là notre âne,
La p'tite mam'zelle Marianne,
Ce n'est pas là notre âne Martin
Qui allait au moulin.

Notre âne avait les quatre pieds blancs *(bis)*,
Les deux oreilles en rabattant *(bis)*,
Le bout de sa queue noire,
A boire, à boire, à boire !
Le bout de sa queue noire, Martin,
A boire jusqu'à demain.

(*Chanté par Madame E. Carnoy, ma mère, en 1882*).

Cf. *L'Ane changé au Moulin,* donnée par M. E. Rolland, dans le tome IV de la *Faune populaire de la France*, d'après Richard, et une variante, p. 255 du même ouvrage, reproduite d'après Dumersan, *Chansons et Rondes enfantines*, Paris, 1846; Paul Sébillot, *L'Ane changé*, chanson du pays gallot, dans sa *Littérature orale de la Haute-Bretagne,* p. 271 ; Tarbé, *Romancero de Champagne,* t. II, p. 255 ; Bujeaud, *Chansons, de l'Ouest*, t. I, p. 107; Puymaigre, *Chansons populaires du Pays messin*, p. 349 ; Cénac-Moncaut, *Littérature populaire de la Gascogne*, p. 321 ; *Mémoires de la Société de Cambrai*, t. XXVIII, p. 320; Moriz Haupt, *Französische Volkslieder,* 1877, p. 76; *Poésies populaires de la France,* ms. n° 3345 de la Bibliothèque nationale, fol. 457, etc.

XV

LE MATELOT DE BORDEAUX

C'est dans la ville de Bordeaux
Qu'est arrivé trois beaux vaisseaux *(bis)*.
Les matelots qui sont dedans,
Vrai Dieu, sont de jolis galants.

C'est une dame de Bordeaux,
Qu'est amoureuse d'un matelot *(bis)*.
— Va, ma servante, va moi chercher,
Un matelot pour m'amuser.

La servante elle n'a point manqué
Un matelot a ramené *(bis)*.
— Montez là-haut, dans mon salon,
Collation nous y ferons.

La collation qu'ils ont fait,
Trois jours, trois nuits à bien duré *(bis)*.
Au bout de ces trois jours, trois nuits,
Le matelot s'est ennuyé.

Le matelot s'est ennuyé,
Par la fenêtre a regardé *(bis)*.

— Madame, donnez-moi mon congé,
Il fait beau temps pour m'en aller.

— Beau matelot, si tu t'en vas,
Du mal de moi n'diras-tu pas *(bis)* ?
Tiens, voilà cent écus comptés,
Ce sera pour boire à ma santé ;
Tiens, voilà cent écus pour boire,
Une autre fois, viens m'y revoir.

Le matelot, dans son chemin,
A fait rencontre du Président *(bis)*.
— Beau Président, beau Président,
Tu es cocu, j'ai ton argent.

Le Président il lui répond :
— Ce que dis-tu, beau matelot *(bis)* ?
— Monsieur, je dis qu'il fait beau temps,
Pour aller sur la mer *vaguant*.

Le matelot, dans son vaisseau,
Riait, chantait des airs nouveaux *(bis)* :
— Vive les dames de Bordeaux
Qui font plaisir aux matelots !

(Chanté en 1882, par M. Auguste Carnoy,
âgé de quatre-vingt-deux ans).

XVI

LES HUSSARDS

Nous étions trois, quatre hussards
Qui n'avaient pas le sou ;
Que ferons-nous ?
Nous irons de bourg en ville,
Demander à loger
Sans rien payer.
En registe, en regeste, et je t'amp pif pouf !
Rantanplan vous en donneront
Les hussards lorsqu'ils en auront.

Bonjour, madame l'hôtesse,
Qu'avez-vous à nous donner ?
Nous voulons souper.
— Deux pigeons rôtis,
Trois poulets en graisse,
Çà vous va-t-il ?.....

— Dites à madame l'hôtesse
Qu'elle vienne compter.
Nous voulons payer.

Quatre hussards se retirent,
Sabre à la main :
Sacrée peau de chien
Nous n' te devons rien !

— Laissez passer les hussards guerriers !
Il en viendra d'autres
Du régiment pointu
Avec leurs gros sous
Qui paieront tout.

(Chanté en 1882, par M. Henri Cozette, de Warloy [Somme]).

XVII

CHANSON DE LA PEUR

En passant par le village,
Tous les coqs chantions.
Ils disaient dans leur joli chant :
Coquiacou, coquiacou !
Moi je pensais qu'ils disaient :
Coupez mon cou ! coupez mon cou !
Moi je m'enfuyas, moi je m'enfuyas !

En passant par une église,
Tous les curés chantions.
Ils disaient dans leur joli chant :
    Alleluia, Alleluia !
Moi je pensais qu'ils disaient :
    Le voilà ! Le voilà !
Moi je m'enfuyas, moi je m'enfuyas !

En passant par les moulins,
Tous les moulins chantions.
Ils disaient dans leur joli chant :
    Cric, crac, tic tac !
Moi je pensais qu'ils disaient :
    Attrappe, attrappe !
Moi je m'enfuyas, moi je m'enfuyas !

En passant par le marais,
Tous les baudets chantions.
Ils disaient dans leur joli chant :
    Hi ! han ! hi ! han !
Moi je croyais qu'ils disaient :
    Attends ! Attends !
Moi je m'enfuyas, moi je m'enfuyas !

En passant par la rivière,
Toutes les canes chantions.
Ils disaient dans leur joli chant :
    Can, can ! Can, can !
Moi je pensais qu'ils disaient :
    Je t'prends ! Je t'prends !
Moi je m'enfuyas, moi je m'enfuyas !

(*Chanté en mai 1879, par M. Auguste Gourdin, ancien meunier, à Warloy-Baillon* [*Somme*]).

Cf. *Mélusine* col. 538 et 539, des fragments d'une chanson populaire du pays de la Hague (Normandie), publiée par M. Jean Fleury, lecteur à l'Université de Saint-Pétersbourg.





PRIÈRES POPULAIRES

I

Notre Dame Sainte-Anne,
Elle a rencontré son enfant ;
— D'où reviens-tu, mon enfant ?
— Je reviens des portes du Paradis.
— Sont-elles ouvertes ?
— Elles sont ouvertes depuis hier midi.
Ceux qui ne passeront sur une planchette,
N'un (ni) plus longue, n'un plus large qu'un cheveu,
Ils crieront, ils braieront jusqu'à la fin du monde.

(Dit en 1882, par Florentine Canaples, colporteuse, âgée de soixante ans, à Warloy-Baillon [*Somme*]).



II

En entrant dans mon lit,
Quatre bons anges y trouvis
Deux aux pieds, deux au cavet (1),
Dieu se mit au mitan,
Il me dit : ne t'épeute (2) pas !
— Comment je m'épeuterais,
Dieu c'est mon père;
La sainte Vierge est ma mère,
Quatre bons anges du Paradis
C'est mes frères et sœurs en Jésus-Christ.

(Dit par Eugénie Darras, domestique de mes parents, âgee de soixante-douze ans, à Warloy-Baillon [*Somme*]).

(1) *Cavet,* oreiller.
(2) *S'épeuter,* avoir peur.



III

Ave Maria,
Je veux-t-être mon maître,
Gratia plena,
Je veux toujours l'être;
Dominus tecum,
Je ne veux point d'homme;
Benedictatus,
J'aime mon Jésus.

Cette prière se chante.

(Dit par Eugénie Darras, domestique chez ma mère, à Warloy-Baillon [Somme]).

Cf. pour les Prières populaires de la Picardie, Henry Carnoy, *Contes, Petites Légendes*, etc., publiées dans le tome VIII de la *Romania*, p. 258 et 259, et aussi *Mélusine* col. 187, 188, 189, *Prières populaires de l'Amiénois*, et col. 464, une autre prière picarde.





TABLE

—

PREMIÈRE PARTIE

LÉGENDES ET AVENTURES MERVEILLEUSES

A. — *LES FÉES ET LES LUTINS*

B. — *LE DIABLE, LES SORCIERS ET LES REVENANTS*

C. — *LÉGENDES DIVERSES*

DEUXIÈME PARTIE

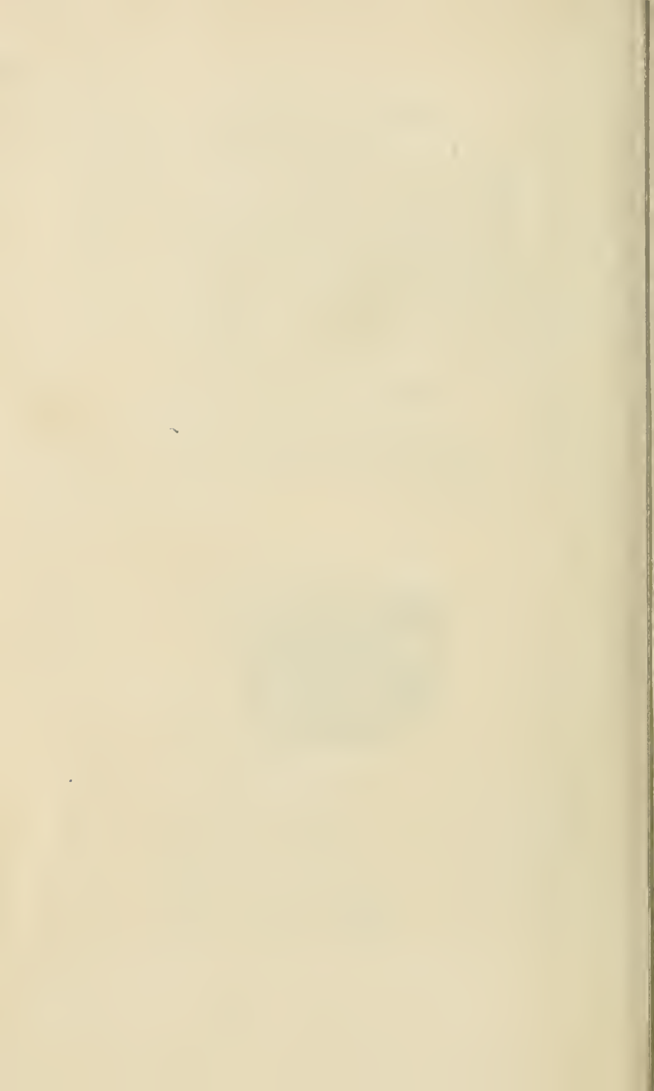
CONTES

TROISIÈME PARTIE

CHANSONS POPULAIRES

PRIÈRES POPULAIRES





Achevé d'imprimer le 25 Mars 1883

par E. Cagniard imprimeur à Rouen

pour Maisonneuve & Cie

libraires-éditeurs

à Paris



LES LITTÉRATURES POPULAIRES

DE TOUTES LES NATIONS

Charmants volumes petit in-8 écu, imprimés avec grand soin sur papier vergé teinté, fabriqué spécialement pour cette collection; fleurons, lettres ornées, titres rouge et noir; tirage à petit nombre.

Volumes publiés :

Vol. I. SÉBILLOT (Paul). *Littérature orale de la Haute-Bretagne.* 1 vol. de XII et 404 pp., avec musique .... 7 fr. 50

Vol. II-III. LUZEL (F. M.). *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne.* 2 vol. de XI, 363 et 379 pages .... 15 fr.

Vol. IV. MASPERO (G.). *Les Contes populaires de l'Égypte ancienne.* 1 vol. de LXXX et 225 pages................... 7 fr. 50

Vol. V-VII. BLADÉ (J. F.). *Poésies populaires de la Gascogne*; texte gascon et traduction française en regard, avec musique notée. 3 vol. de XXXI, 363; XVIII, 383; XV, 435 pages. 22 fr. 50

Vol. VIII. LANCEREAU (É.). *Hitopadésa ou l'Instruction utile. Recueil d'apologues et de contes traduit du sanscrit.* 1 vol. de XII et 388 pages .... 7 fr. 50

Vol. IX-X. SÉBILLOT (Paul). *Traditions et Superstitions populaires de la Haute-Bretagne.* 2 vol. de VII, 387 et 389 pp. 15 fr.

Vol. XI. FLEURY (J.). *Littérature orale de la Basse-Normandie.* 1 vol. de XII et 394 pages, avec musique....... 7 fr. 50

Vol. XII. SÉBILLOT (Paul). *Gargantua dans les traditions populaires.* 1 vol. de XX et 342 pages............... 7 fr. 50

Vol. XIII. CARNOY (E. Henry). *Littérature orale de la Picardie.* 1 vol. de VII et 381 pages..................... 7 fr. 50

Vol. XIV. ROLLAND (E.). *Rimes et jeux de l'enfance.* 1 vol. 7 fr. 50

Vol. XV. VINSON (J.). *Littérature orale du pays basque.* 1 vol. 7 fr. 50

Vol. XVI. ORTOLI. *Contes populaires de la Corse.* 1 vol. 7 fr. 50

En préparation :

LEGRAND (É.). *Chansons populaires de la Grèce,* 1 vol.

LUZEL (F. M.). *Contes mythologiques des Bas-Bretons,* 2 vol.

BLADÉ (J. F.). *Contes populaires de la Gascogne,* 2 vol.

CONSIGLIERI-PEDROSO. *Contes populaires portugais,* 2 vol.

SÉBILLOT (Paul). *Les Coutumes populaires de la Haute-Bretagne.*

